Marc Fleury

Le Spleen du carré St-Louis

Roman

La Caboche

Le Spleen du carré St-Louis

Marc Fleury

Le Spleen du carré St-Louis

Roman

Révision

Jean-Louis Boudreau

Dominique Girard

Mise en pages

Pyxis

Photo

Daniel Cantin

Catalogage avant publication
de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada

Fleury, Marc 1949

Le Spleen du carré St-Louis : Roman

ISBN 978-2-923447-43-8

I. Titre.

PS8611.L49S64 2011 C843'.6 C2011-940421-4
PS9611.L49S64 2011

Dépôt légal

- Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2011
- Bibliothèque nationale du Canada, 2011

Éditions la Caboche
Téléphones : 450 714-4037
1-888-714-4037
Courriel : info@editionslacaboche.qc.ca
www.editionslacaboche.qc.ca

Vous pouvez communiquer avec l'auteur par courriel :
michelmarcfleury@gmail.com

Toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Je remercie
Dominique Girard et Jean-Louis Boudreau,
pour leurs conseils précieux en matière
d'écriture et de structure narrative.

On survit parce qu'on oublie et qu'on laisse
le passé s'effacer de lui-même.

Jean d'Ormesson

Le Spleen Café

Les arbres du carré Saint-Louis se dénudent trop tôt. La fontaine est morte. La pluie lourde et froide achève les feuilles. Une à une elles se résignent, sans espoir, emportant avec elles leurs gloires de l'été quand elles résistaient à tous les vents. Dire que ces arbres robustes auxquels elles semblaient accrochées pour toujours, bravant les tourments du ciel, se replient maintenant sur eux-mêmes, aimant mieux leur nudité crue que de relever le défi automnal. Il aura suffi de quelques gelées meurtrières pour défaire la splendeur des panaches verts. Mais non sans résistance. Avant de tomber dans le silence de l'oubli, les feuilles ont donné toute leur beauté jusqu'à une mort flamboyante.

La lumière des lampadaires perce à peine le brouillard. La ville s'abandonne aussi. Il y a dans l'air des tristesses de passants, inquiets des froids qui viennent. Martha, frileuse, traverse le parc.

« Non, mais on l'a-tu, l'automne ? Où est passé notre été indien ? Bordel, quel pays ! J'aurais dû m'habiller plus chaudement. Du métro Sherbrooke à Saint-Laurent, c'est rien. Si au moins ces rafales cessaient. Ouais! Je vais me caler un bon shooter en arrivant au bar. C'est triste de voir la rue Prince-Arthur toute seule. Y a pas si longtemps, ça jasait, discutait. Enfin la rue Saint-Laurent ! Le Spleen est à deux pas. Vite, vite, j'ai froid. »

Martha arrive dans son monde tout petit, mais il lui semble vaste. Elle entre avec un coup de vent qui la pousse et referme la porte avec violence. Assis au bar comme d'habitude, Roger, avec son crâne lisse et brillant et sa mince cravate noire mal nouée, se retourne avec joie pour l'accueillir.

— Eh ! Que voilà la douce Martha. Y vente-tu assez à ton goût, ma belle ?

— Ça, tu peux le dire, y vente en maudit.

— Madeleine ! Offre un verre à notre fidèle copine. On commençait à s'ennuyer.

Martha accroche son manteau trempé. Ses cheveux noirs dégoulinent sur ses épaules. Elle essuie ses longs cils mouillés avant de foudroyer Roger du regard.

— Raconte ça à d'autres, grand parleur. T'avais mademoiselle de Sainte-Croix à toi tout seul ! Tu ne devrais pas t'en plaindre, grand nigaud ! J'ai hâte de voir un seul homme qui n'en perd pas la boule.

— Voyons, Martha. Je ne suis pas si terrible que ça, chacun son genre. T'es pas trop mal non plus. Disons plus abondante.

— Ben oui ! Mais toi, Madeleine, t'es généreuse là où ça compte pour ces nonos.

— Les filles, vous attaquez mon honneur. On n'est pas tous à ce point lubrique.

— Dis, t'es pas le mieux placé pour faire la leçon.

— En plein dedans, reprend Martha en riant, Roger voit rien que ça et je pourrais même apporter des précisions.

-C'est quoi que j'aime tant, puisque t'es si fine observatrice ?

— Bas les pattes, gros matou ! T'aimes les corps violon, les culs bien ronds, les tailles fines, les balcons bien garnis, les grands yeux de biche. Tu veux que je continue ?

— Enfin, Martha, je ne peux quand même pas fermer les yeux devant, euh, disons tant de belles évidences.

— C'est justement ce que je disais. Tu me confirmes dans mes opinions.

— Oh là ! vous n'êtes pas différentes de nous. Vaut mieux pas creuser le fond de l'affaire et passer à un autre sujet. Parlons plutôt de ce changement de décor. Il s'agit d'Art nouveau, vous savez. Le proprio a payé un expert français pour ce concept. J'ai toujours aimé l'art appliqué à la décoration.

Roger repense à sa dernière phrase, se demandant s'il a dit une bourde ou s'il a parlé en connaisseur.

— Moi, désapprouve Martha, ça tournaille trop à mon goût, ça me donne le mal de cœur toutes ces tournures.

— Je dirais plutôt que ce sont les courbes de Madeleine qui te rendent malade. Tous les habitués du bar le savent. Pas vraie, Madeleine ?

— Écoute ! On a eu nos différends au début, mais maintenant on est les meilleures copines du monde.

— Tu veux dire que tu lui laisses tes restes…

— Salaud ! On se comprend instinctivement, toutes les deux.

— Oh ! la journée où je verrai deux femmes attirantes être amies n'est pas demain.

Le café est désert. Le temps se chagrine encore plus. La pluie mitraille les dernières feuilles qui tombent sans un soupir. Les couleurs agonisent. Le bar du Spleen Café devient un phare que traverse la mélancolie du soir. Madeleine attire les naufragés, mais c'est Martha qui dirige le navire et mène le jeu de la conversation :

— L'automne, ça me donne l'envie des confidences.

Roger se sent interpelé par Martha et se prépare à une envolée foudroyante, mais elle l'arrête net.

— Ne prends pas tes grands airs, Roger. Ce n'est pas ton type de confidence qui m'attire. Par contre, Madeleine, j'aimerais bien en savoir un peu plus sur toi. Raconte un peu. T'es Gaspésienne ? Mais ça ne s'entend pas. Comment ça se fait ?

— Je n'aime pas beaucoup parler de moi.

— Allons, insiste Martha, depuis des mois on est ensemble et l'on ne sait rien de toi, à part que t'es belle à mourir d'envie. T'es humaine ?

— Vous me jurez de ne pas raconter mes affaires à tout le monde ? Ici, même les serveuses ne me connaissent pas.

— En passant, félicite le proprio, les nouvelles recrues c'est pas du cheap.

— Peut-être pour toi, Roger, mais nos clientes régulières ont moins apprécié. Plusieurs se sont plaintes de l'étalage de la marchandise. Le patron a dépassé les bornes. Il n'aime que les filles sexy. D'ailleurs, il commence à me coller un peu trop. Il n'arrête pas de me répéter que dans la vie on n'a rien pour rien. S'il croit que je vais me mettre à genoux, y a pas fini d'attendre. Il s'est rabattu sur la grande Francine, mais elle aussi, elle l'a placé.

— Francine, c'est bien la fille qui baye aux corneilles dans la salle à manger ? Un beau brin de femme. Tu m'introduiras un de ces jours.

— Tout à fait ton genre. Elle devrait te plaire : plus bavarde encore que toi, et elle couche facilement. Précision : quand elle en a envie.

— Tu sais bien que je n'ai de regard que pour toi, Madeleine. Tu les dépasses toutes. Tu es le top. Et je prends mon mal en patience.

— Ça, mon vieux, compte les jours, c'est pas demain la veille ! Je te conseille de viser ailleurs.

— Tu vois, Martha, pas de chance. Ses grands yeux bleu outremer me tourmentent. Ses cheveux soyeux comme les

blés me torturent. Hélas ! je ne plais pas aux blondes.

— Nous chante pas la pomme, tu sonnes faux.

— Non, mais c'est vrai, c'est curieux, toutes mes blondes ont été brunes ou noires.

Madeleine se met à rire :

— « Ma blonde », tu veux me dire où les gars sont allés pêcher ça ?

— Je ne sais pas, et l'on s'en fout, par contre, si tu revenais à tes confidences, avant que Roger, une fois de plus, nous ramène à ses niaiseries. Comment une Gaspésienne se retrouve-t-elle barmaid au Spleen ?

— C'est une longue histoire…

— On n'a rien d'autre à faire. Le bar est vide, et si Roger s'endort, ça ne sera que mieux.

— Non mais, tu me lâches. T'es mal baisée, ou quoi ?

— Hein ! Ça va faire, vous deux. Sinon je me tais.

— Mademoiselle de Sainte-Croix, je n'écoute plus les sarcasmes de Martha et je suis tout ouïe.

— Alors, c'est bien. Voici ma petite histoire. Mes parents montréalais ont vécu une jeunesse *wild*. Ils ont fondé une commune libre, mais l'expérience a mal tourné. Mon père a décroché du système après une grave dépression. Il s'est réfugié avec ma mère dans un village perdu en Gaspésie, le Cap-des-Églantiers. Mon père n'a jamais aimé la vie de ville. Sa maladie a brutalement déclenché un changement qui couvait en lui depuis longtemps. C'est un solitaire. Un bon gars, mais l'ambition, le goût de la réussite, ça lui colle pas à la peau. Sa grande affaire à lui, c'est le temps. Il aime voir le temps. Et dans les lieux isolés, le temps est long… long-temps. J'ai grandi avec le chant de la mer et les hurlements du vent sans prendre l'accent de la région.

— Et avec le monde de là-bas, comment ça allait ?

La question de Martha assombrit de chagrin le visage de Madeleine.

— Pas fameux. On vivait un peu en retrait du village dans une très petite maison, on ne s'est jamais bien intégrés. On est toujours restés des étrangers. Mon père disait qu'il vaut mieux s'entourer de silence.

— Ton père travaillait, questionne Roger ?

— J'ai honte de le dire. On vivait du bien-être social. Il a jobé un peu, au début, mais il n'y avait rien à faire là-bas.

Madeleine se revoit marchant sur la berge et discutant avec son père. « Pauvre Papa, il fallait presque toujours que je m'oppose à lui. N'empêche qu'il m'a toujours défendue, et ça me manque maintenant, nos longues discussions. »

Roger s'ennuie, pour faire bien il demande à Madeleine comment elle s'entendait avec ses parents. Martha ne peut s'empêcher de répliquer :

— Ah ! t'es pas encore endormi. Bravo ! Ta concentration m'épate !

— Si tu me cherches, comme disent les Français, tu vas me trouver !

— Vous deux ! La paix, s'il vous plaît. Pour une fois que je me raconte, fermez-la.

— C'est elle qui a commencé. J'ai juste posé une question.

— D'accord ! Alors, je me bagarrais tout le temps avec mon père, pourtant on s'aimait beaucoup. J'aurais souhaité qu'il soit plus ambitieux, il aurait aimé que je sois moins matérialiste. Au Cap, on discutait beaucoup. Nos chicanes, ça faisait rire ma mère. Je l'appelle encore tous les dimanches, mais on parle moins. C'est fou comment ça me manque, nos prises de bec.

Madeleine replonge encore dans ses souvenirs. Ce passé tellement présent, elle le revoit sous un autre angle. Elle a toujours combattu les idées de son père. Son attitude envers la vie. Son mépris du luxe et de la richesse. Sa soumission d'être né pour un petit pain.

Un souffle de vent humide coupe sa rêverie. La porte claque. Tous se retournent pour voir qui entre. Une jeune femme emmitouflée comme si l'hiver allait tomber demain, intimidée par tous les regards, avance vers Martha, qui lui sourit.

— Bon Dieu, Sophie, qu'est-ce qui t'amène ici par un temps pareil ?

— J'étais chez ma prof de théâtre, pas loin. Je me suis dit, aussi bien voir Martha tout de suite et régler mes comptes. Je n'aime pas avoir des dettes, tu sais.

Elle lui tend son enveloppe et s'apprête à repartir.

— Non, mais ne t'en va pas tout de suite. Prends le temps de te réchauffer, je t'offre un verre.

— Merci, mais je suis crevée après mon travail et mes cours. J'ai juste hâte d'aller dans mon bain et de me coucher.

— Enfin, t'exagères, relaxe un peu, tu rencontreras peut-être ici l'homme de ta vie. Les soirs de pluie sont les meilleurs !

— Ah oui ! répond Sophie, tout intriguée, pourquoi ?

— Euh… parce que des inconnus, des non-habitués entrent comme ça par hasard pour se protéger du sale temps.

— Alors zut, je l'aurai manqué, mon homme, car vraiment ce soir je ne tiens plus debout. Et j'ai ma petite Babette qui doit gratter la porte : si mon père est encore saoul mort comme d'habitude, il ne l'aura pas sortie, la pauvre. Elle ne doit plus en pouvoir. Vite, il faut que je me sauve. Encore merci pour le prêt. On essaiera de se voir le mois prochain. Bonsoir à vous, mademoiselle et monsieur, je m'excuse de m'esquiver aussi vite. À la prochaine, peut-être ?

Le bar retombe dans son intimité aussitôt. Une inconnue a laissé voir momentanément un autre monde. Madeleine n'a fait aucune façon à Sophie, comme s'il s'agissait d'une intruse qui n'a pas sa place au Spleen.

— Qui est cette fille ? Un drôle de genre, remarque Madeleine.

— C'est mon ex-belle-sœur. On était de bonnes copines du temps de mon Jean. Elle, c'est le génie de la famille. On se demande comment une artiste comme ça a pu sortir d'une bande de tout croches.

— Une artiste ? questionne Roger, d'un air suspicieux.

— Oui, parfaitement, grogne Martha. Et elle, c'est une vraie, une authentique ! Elle ne roule pas les fesses dans les cocktails. Elle travaille en maudit. Elle a beaucoup de courage, ma petite ex-belle-sœur. Elle est mieux que nous.

— Ah bon ! s'exclame Madeleine, qu'est-ce qu'elle a de si intéressant, de si différent, qui la met au-dessus de nous ?

— Je ne sais pas trop, mais je sens ça. Quand elle parle de son rêve d'actrice, c'est pas qu'elle veut devenir célèbre. Elle a besoin de faire quelque chose de beau. Elle étudie tout le temps. Elle observe les gens. Elle peut imiter tout le monde. Elle voit dans les autres.

— Elle ne m'a pas plu. Qu'en dis-tu, Roger ?

— Bah… elle n'est pas mon style, m'a l'air plutôt froide.

— *Shut your mouth*, il te faut un pétard pour t'allumer. Et Madeleine, c'est une femme aux hommes. Vous n'habitez pas la même planète. Vous êtes le jour et la nuit.

Madeleine s'apprête à rugir comme une lionne, mais Roger l'arrête d'un geste discret.

— Ne perds pas inutilement ta salive. Cette fille ne peut te porter ombrage. À tes côtés, elle disparait.

— Peut être bien, mais Martha veut nous faire la leçon.

— Ça va ! Ça va ! On arrête, mais ne touchez pas à ma Sophie, sinon ça ne sera pas beau. On t'écoute, Madeleine.

— Bien. Vous savez, pour revenir à papa, j'aurais dû

être plus cool. Il a ben le droit de vivre comme il veut. Sa bulle, c'est sa bulle. Ça ne me regarde pas. Pis on a tous notre bulle, mais on ne la voit pas. C'est pas ce qu'on dit ? Il est plus facile de voir la paille dans l'œil du voisin que la poutre dans son propre œil.

— Tout à fait. D'ailleurs, le Nouveau Testament regorge comme ça d'expressions savoureuses.

Martha mime une personne qui tombe en bas de sa chaise.

— Là, c'est la meilleure de la soirée ! Roger lit le Nouveau Testament ! Non, mais est-ce que j'ai l'air d'une valise ? Raconte ça à d'autres, mais pas à nous.

Pour une fois, Madeleine se porte à la défense de Roger.

— Ça m'arrive aussi de relire ces vieux textes. Dans mon cas, c'est encore dû à mon père, car il suffisait qu'il dise noir pour que je dise blanc. Il haïssait toutes les religions et la sienne propre plus que toutes les autres. J'ai donc lu sur le christianisme pour lui tenir tête. À force de discuter avec lui, j'étais devenue coriace, et il aimait batailler avec moi, même si parfois mes goûts lui déplaisaient.

— Et ta mère ? questionne Martha. T'en parles pas beaucoup.

— Ma mère ne prenait pas beaucoup de place. Elle se contentait de peu. Pouvez-vous croire ? elle a aimé mon père depuis le premier jour et, dans toute une vie, elle ne s'est jamais disputée avec lui. Un vrai conte de fées. Elle n'avait pas mon caractère parce que mon père, moi, je lui aurais secoué les puces.

— Est-ce que ta mère était aussi belle que toi, interroge Roger ?

— Elle n'était pas vilaine, mais disons qu'elle ne faisait pas tourner les têtes. Elle parlait peu. Elle m'entourait de

soins et voulait me protéger, mais je n'ai pas eu beaucoup de moments magiques avec elle. Je me moquais même de son Brassens, qu'elle aimait tant. « Au village, sans prétention, j'ai mauvaise réputation. »

Papa m'avait raconté une histoire de leur jeunesse qui m'amusait beaucoup.

— Ah non ! Les histoires de ta mère, hein, Martha, on s'en câlisse.

— Si, moi ça m'intéresse. C'est comme les photos d'un autre temps. Continue, Madeleine.

Roger en profite pour reluquer Francine, qui lui sourit. La pauvre, elle n'a que deux clients, qui s'éternisent. Elle voudrait bien fermer la salle à manger et partir. Ses grands yeux bruns fixent le rideau de pluie battant la vitrine. Tout son corps soupire d'ennui. Elle se morfond sur place et compte les minutes.

— Je disais donc que Brassens ne venait pas souvent au Québec, et maman rêvait de le voir en personne. Un beau jour, le voilà qui arrive en ville, et papa achète de bons billets à la Place des Arts. Imaginez, Brassens entre en scène. Il marche lentement, s'assoit sur un petit banc, ajuste sa guitare, puis, toute la soirée, ne bouge quasiment pas. Maman force l'oreille, mais je crois qu'elle avait meilleure écoute dans son salon qu'en présence du timide Brassens. On en a parlé longtemps de cette grande sortie de maman à la Place des Arts. Ç'a égayé nos dimanches quand le village devenait trop étroit.

— Si je te suis, enchaîne Martha, tu n'en pouvais plus de mourir d'ennui et t'es partie te trouver une job dans la grande métropole.

— C'est à peu près ça, mais c'est plus compliqué. Je m'ennuie, certes, et je ne suis plus une enfant. Je vois bien l'effet que j'ai sur les hommes. J'ai un surplus d'énergie.

Quelque chose monte en moi, j'ai le goût de m'éclater, de déranger un peu les bonnes mœurs. Je vais souvent à la pharmacie et je suis les regards des clients. Je m'amuse avec mon sex appeal. J'attire tous les regards, et les adolescents bafouillent en ma présence. J'ai beaucoup de copains de classe, sauf que ce sont les hommes matures qui m'attirent, et les filles me bitchent. Tous sont intimidés et ne savent pas quoi dire. Je comprends que je suis devenue une femme. Je me sens triomphante et j'ai rien fait pour. Il y a néanmoins la Tremblay qui me hait. Elle me surveille. Elle fréquente assidument le pharmacien, pour des conseils de toutes sortes sur les médicaments qu'elle doit prendre, pour la soulager de ses crises de jalousies aigües, pour tout et pour rien. La Tremblay me regarde comme une harpie. J'ai le goût de la provoquer. J'ai une idée folle. J'achète une variété de contraceptifs devant elle. Je l'entends dire « Tiens, la vache se prépare. » Je deviens odieuse. Je passe effrontément devant elle au comptoir, avec tout mon attirail de contraceptifs, et je me mets à poser toutes sortes de questions sur les avantages de l'un par rapport aux autres. Les saveurs, les résistances, les degrés de protection. Le pharmacien se prête au jeu, faisant mine de ne pas voir la Tremblay écumant de rage. Il me répond le plus objectivement possible sur un ton monocorde, comme s'il comparait des Tylenol avec des Aspirin. Il recommande l'un pour les préliminaires et l'autre pour le vrai travail, comme il dit. J'en rajoute. Je fais ma difficile. Je lui reproche de ne pas avoir la saveur de pêche que je préfère, ni les incandescents. La pauvre Tremblay va tomber en syncope si je continue. Elle quitte le comptoir brusquement et laisse en plan ses trucs.

— T'es pas possible, se délecte Roger. Je ne te pensais pas si coquine. T'as l'air tellement angélique. C'est trompeur !

— Je peux vous dire que la Tremblay a répandu la nouvelle à qui voulait bien l'entendre et l'a amplifiée d'une manière peu chrétienne pour une bigote d'église. Le commérage a fait le tour des habitats très rapidement. La chose est venue même aux oreilles de mon père, qui pourtant fréquentait peu les voisins, sauf le vieux Arthur. Il venait, une fois par mois, prendre son Jack Daniel's chez nous, et raconter un peu les histoires du village. Cette fois-là, mon père a piqué une colère contre la Tremblay et sa mauvaise langue. « Elle dépasse les bornes, cette hostie de folle. » Il faut dire que le vieux conteur en avait rajouté un peu de son cru. Mon père a ben failli le prendre au collet. « Je vais demander réparation publique, criait mon père. Non, mais on n'est pas au Moyen Âge ! » Heureusement, ma mère lui a demandé de se retenir, ce qu'il a fait au prix de grands efforts.

Madeleine s'assoit, prend un peu d'eau. Elle n'a pas l'habitude de parler si longtemps. Elle ne se savait pas si bonne raconteuse. Francine tend l'oreille, mais ne peut capter que des bribes de conversation. Elle fait signe. Ça veut dire deux Grand Marnier sur glace. Elles ont leur code et se comprennent. En un tour de main, tout est prêt, et Francine en s'approchant du bar jette un regard invitant sur Roger, qui perd la suite des confidences.

— Pour la première fois, j'étais la cible de commérages malveillants. Je n'avais pas envisagé que mon geste provocateur allait causer tant de remous. Mais j'ai trouvé ça plutôt distrayant. Je savais maintenant que beaucoup d'hommes du village rêvaient de moi. Pour une fois, il se passait quelque chose et j'en étais le centre. J'ai commencé à réfléchir de plus en plus au pouvoir de la séduction. Les commérages allaient bon train, je l'appréciais presque. La monotonie ne m'étouffait plus. Ça m'amusait, tous ces racontars qui me

venaient aux oreilles : « Les mauvais plis, ça se prend vite chez les jeunesses. En tout cas, cher, elle porte ben son nom ! » Pour mes parents toutefois qui subissaient le choc, ça n'a pas été le fun. J'ai décidé de me faire plus discrète à la demande de mon père. Après tout, ils avaient la paix au village avant tous ces remous, et je ne voulais pas gâcher leur retraite. Ma mère m'a recommandé de me vêtir plus sobrement. « Ta beauté n'a pas besoin d'être soulignée. La modestie attire des gens meilleurs. » J'ai accepté leur recommandation, mais j'ai continué à nourrir en secret des plans de séduction.

— Là, je sens que ça va devenir chaud ! J'offre la tournée. Un shooter double pour vous, mesdemoiselles.

Madeleine, tout en continuant à parler, sert une généreuse rasade à tous.

— Comme tout le monde à cet âge, je me questionne sur mon avenir. Le problème, c'est que je n'aime pas trop travailler. L'effort continu, c'est pas mon truc. J'ai de bons résultats à l'école, mais l'idée de passer à travers toutes ces années d'études pour un diplôme, ça m'emballe pas trop. Gravir une à une les marches, ça ne me tente pas. Passer des examens, m'ennuyer dans les bibliothèques, c'est pas mon style. J'ai besoin d'un milieu vif, j'aime l'action. J'adore produire des remous sur mon passage. Je veux vivre sans me restreindre tout le temps. J'ai pas la patience de me hisser lentement. Quand on part du bas de l'échelle, c'est trop long. Et c'est pas ma famille qui va me connecter avec le grand monde. Je n'ai qu'une chose : un corps de rêve. Et j'ai le goût de la facilité. Un philosophe jovial du Québec disait « L'effort est le signe de l'erreur. » J'adhère à cette philosophie.

— Ça me rappelle quelque chose, les filles. Ce gars-là, je l'ai vu quelque part. Un drôle de moineau ! Il dit que

la matière n'existe pas. Tout le monde rit de lui, mais il se défend bien. On le voit moins qu'avant. Je pense qu'il tombe dans l'oubli.

— Bon, ça va faire, la philosophie, renchérit Martha, si l'on revenait à notre histoire.

— Où est-ce que j'en étais ? Ah oui ! J'en viens à me dire que c'est mon corps qui va me frayer un chemin vers les sommets. Le jeu de la séduction devient ma seule passion. J'étudie la chose très sérieusement. La culture générale devient pour moi une arme de plus. Je veux faire tomber les hommes de la haute. Je veux venger mon père. Les *winners*, je vais les mettre à mes pieds. Je dresse mon plan.

— Vraiment, t'es étonnante, reprend Roger. Surtout pour ton âge, c'est déroutant. Les jeunes filles habituellement rêvent du prince charmant. Toi, tu te prépares comme un général qui va passer à l'attaque. Tu raisonnes comme une femme mature qui a perdu ses illusions. C'est à peine croyable. T'en rajoutes pas un peu, après coup ?

— Pantoute ! J'aime pas trop les abstractions, mais quand il s'agit d'analyser une situation concrète, je suis forte. Je me fais un programme d'ascension. C'est curieux comme je suis paresseuse quand on m'impose des choses, mais travailleuse quand c'est moi qui décide. Je n'aime pas ce qui est prédictible, ce qui est trop facile à déchiffrer ; j'aime l'imagination, l'excès, le désordre, mais je suis très structurée dans mes actions. J'ai aussi, comme toutes les jeunes femmes, un côté romantique, mais je sais mettre en ordre mes priorités quand il le faut.

— Dis, Madeleine, t'es sûre que t'es pas un peu timbrée ? T'es pas normale…

— Je prends ça comme un compliment.

— T'as raison, dit Roger, la normalité, c'est moche. Moi, je propose un autre shooter, pour trinquer à l'anormalité et encore mieux à l'amoralité !

Les trois compagnons commencent à se réchauffer. Madeleine refait les gestes devenus mécaniques. Une certaine grâce accompagne son rituel. Son poignet courbe d'une manière charmante. Ses mesures sont précises. Aucune hésitation dans le moindre de ses gestes. Elle prend le temps de sourire à Francine, qui se désole du peu de clientèle. Les deux se regardent et se comprennent. Ça manque d'action. Jamais le café n'a été aussi désert. Madeleine apporte quelques croustilles à Martha et continue son récit.

— La séduction comme objet d'étude devient pour moi une affaire encore plus sérieuse à la suite du visionnement d'un film très original. Il s'agissait d'une comédie de mœurs parisiennes mettant en scène des séductrices professionnelles. Un vrai régal, ce film. Des gens riches tombent sous le charme de filles superbes dans des endroits d'un luxe inimaginable. Ça se fait avec classe et distinction.

— Pouah ! crache Martha, c'est des filles de rien.

— Pas du tout, s'indigne Madeleine. Elles sont en contrôle. C'est elles qui décident et dirigent l'opération. Tant pis pour ces gars qui tombent dans le piège. D'ailleurs, ils jouent le jeu en toute conscience. Ils ne sont pas idiots, mais se servent de ce qu'ils ont pour plaire : l'argent. On est ici, comme on dit, entre adultes consentants.

— Moi, dit Martha, je trouve que ça pue la pute, tes séductrices de cul !

— Quel langage ! Tu offenses mes délicates oreilles, dit Roger en faisant l'indigné.

— T'as encore rien vu, mon vieux ! s'esclaffe Martha.

— Tu ne vas quand même pas nous faire la morale, reprend Madeleine. Allume ! La vie est comme ça. Qu'est-ce que tu crois ? Si une fille a un choix entre deux gars, un riche et un pauvre, tu penses qu'elle va choisir le pauvre ? Ne sois pas idiote. Ces séductrices, elles disent tout haut

ce que d'autres pensent tout bas. Au fond, elles sont plus honnêtes que ces filles qui calculent sans le dire.

— Eh ben, moi, je n'en suis pas, de ces filles. Je choisis toujours le gars qui a le plus besoin de moi. J'étais comme ça jeune quand mes parents m'amenaient au chenil.

— Belle comparaison, souligne Roger.

— Je prenais toujours le plus inquiet, le plus malheureux, de peur qu'il ne soit abandonné.

— Avec une philosophie comme ça, soupire Madeleine, t'es pas prête à quitter ce bar. Tu y seras encore quand je serai sur ma véranda au bord de la mer.

— À quel prix ? Je n'aurai pas vendu, moi, ma marchandise au plus offrant !

— Non, ça va faire ! J'vais dire comme mon père, on n'est pas au Moyen Âge. Bon, je m'arrête ! Si c'est pour me faire juger, autant garder mes affaires pour moi-même.

— Eh ! Eh ! Les deux meilleures copines du monde, c'est beau l'amitié. Comme disait Voltaire « Mon Dieu, préservez-moi de mes amis ; pour ce qui est de mes ennemis, je m'en charge. »

— Ah non ! Roger, s'offusque Madeleine. Tu nous rebats les oreilles avec ta même phrase depuis des mois. Ta garde-robe culturelle m'a pas l'air trop garnie. Peut-être ben que tu devrais trouver une ou deux autres phrases ? Si j'étais à ta place, je consulterais Wikipédia. T'éviterais au moins les répétitions !

— Non, mais qu'est-ce que vous avez les filles ? À soir, ça ne va pas. On leur paye des shooters toutes la soirée, et quand c'est pas une, c'est l'autre qui me tire dessus à bout portant. C'est quoi, le problème ? La température ? La lune ? Zut ! Ah ! les femmes : « On peut pas vivre avec, on peut pas vivre sans ».

— Ah là, t'empires ton cas ! Du Jack Nicholson tout

craché dans les *Sorcières de Eastwick*. Il va falloir sous peu que tu renouvelles ton vocabulaire.

Martha se sent visiblement mal à l'aise. Elle a vexé Madeleine, qui pour une fois abaissait la garde. Roger fait la baboune. Il n'a pas apprécié les sarcasmes de Madeleine. « Il faut que je répare ma gaffe. » Elle cherche une issue, car le silence qui s'abat sur eux signifie « fin des confidences ». Madeleine sait que Martha veut absolument qu'elle continue. Elle attend de se faire prier et entre-temps s'affaire à autre chose. Elle décide de laver les verres et se retire dans son coin. Elle profite de ce temps d'arrêt pour se revoir au Cap quand le vent hurlait à la fenêtre de sa chambre. Seule, songeant en secret à des choses interdites : « Quoi de plus simple que d'apprendre à plaire ? Pourquoi ne pas me servir de ce que la nature m'a donné ? Un peu d'expertises dans les choses de la vie et c'est tout. Papa, ta fille n'a pas fini de te surprendre. Mais un jour, tu comprendras. Je serai au-dessus de la mêlée. Ces nouveaux monarques du monde, ces seigneurs qui trônent au-dessus de nous avec leur fortune colossale, ils seront à mes pieds. Ce que je dois faire maintenant, vous ne pouvez pas le comprendre. Plus tard, vous apprécierez ! » Madeleine entend tout à coup la voix grave de son père : « Quand on a la chance de voir la vraie nature de l'homme, on est presque toujours déçu. Comment ne pas saisir les leçons épouvantables de notre histoire ? Ce n'est pas l'Allemagne nazie qui est au banc des accusés, ce ne sont pas les enfants du Cambodge qui ont tué les professeurs, ce ne sont pas seulement ces monstres — Hitler, Staline, Pol Pot, le Mao de la révolution culturelle et tous leurs semblables — qui sont accusés. C'est l'Homme qui est en procès. » Madeleine soupire. Les paroles de son père l'envahissent souvent, depuis qu'elle vit seule loin de sa famille. Elle entend elle aussi la voix des poètes qu'il aimait.

Ces faiseurs d'images et de sons, porteurs de rêves et de mystères, ces constructeurs de cathédrales avec des mots plus élancés que des flèches. Madeleine se sent parfois angoissée. « Il faut que je mette de l'ordre dans mes pensées. Pourquoi tout ce passé qui revient inutilement ? »

Martha voit le temps qui s'étire et cherche désespérément un moyen de ramener Madeleine à son histoire. L'orgueil la retient de reprendre la conversation, mais elle voit bien que Madeleine prend un temps infini à polir ses verres, à ranger ses bouteilles. Il est clair que Madeleine attend des excuses. Soudain, le souffle du dehors entre encore inopinément et avec lui un jeune homme au regard inquiet. Il porte une longue écharpe brune et sa chevelure noire en désordre lui donne cet air romantique qui plait instantanément à Martha. Néanmoins, celui-ci ne voit que Madeleine et se dirige droit vers elle. Il demande un verre de sauvignon blanc. Madeleine, tout sourire, entrevoit de côté les yeux perçants de Martha qui surveille.

— C'est la première fois que je vous vois dans mon café. Vous êtes de passage à Montréal ?

— Non, j'habite le quartier depuis plusieurs mois. Je suis venu dans l'espoir de vous rencontrer. J'ai pensé qu'un jour de pluie vous seriez moins occupé. Pardonnez-moi de vous déranger dans votre travail, mais comment faire autrement ? Je n'ai pas l'habitude de ces choses. Un jour, je vous ai aperçu traverser d'un pas rapide le carré Saint-Louis. Je vous ai suivi discrètement jusqu'au café. J'ai attendu un peu. À travers la fenêtre, j'ai vu que vous étiez la maîtresse des lieux, mais je n'ai pas osé entrer tout de suite.

— Vous m'avez donc espionnée, monsieur. C'est très vilain de faire ça, mais je vous pardonne, vous ne m'avez pas l'air bien méchant.

Madeleine voit que cet homme est déjà captivé par elle. Elle connait bien cette lueur du désir.

— Excusez-moi. Il m'est difficile de ne pas vous admirer. Je ne me suis pas encore présenté.

— Quelle impolitesse, en effet ! Il faut vous corriger à l'instant même.

Et les yeux rieurs de Madeleine n'ont pour rival que la vivacité de ses mains.

— Je suis Christian Lamontagne et je demande la permission de vous connaître.

Christian est déjà épuisé de s'être rendu au bar. Un effort titanesque pour lui. Il aurait voulu dire quelque chose d'intéressant et de subtil, mais c'est tout ce qu'il peut formuler. Dans ses pensées toutefois il y a un torrent de mots qu'il ne peut dire sans dépasser la juste mesure : « Ta voix est douce et chantante. Ta joie de vivre plus flamboyante que tout. Je connais les sourires, je les ai étudiés. Le tien est comme un diamant. Il tire sa vie dans la mobilité douce d'une vague subtile et sans ressac. Tu le donnes tout entier, sans aucune retenue. Il exprime la puissance de ton être. Je suis fasciné par toi, encore plus que je ne l'ai été dès mon premier regard : tu traversais le carré… tu m'es venu comme une apparition. »

…tu as des yeux d'aventure et d'années-lumière…

Madeleine s'excuse auprès de son nouveau client pour rejoindre Martha à l'opposé du bar qui lève son verre vide et lui fait signe de renouveler.

— Qui est ce beau gars ? demande Martha, avec un accent coquin. Il semble drôlement sympathique.

— Je ne sais pas encore, confie Madeleine, il a quelque chose de différent, c'est vrai, mais il n'a pas le physique.

— T'es ben difficile, chuchote Martha, moi, il me plait bien.

— Ça ne m'étonne pas, tu as l'instinct maternel, tu aimes les hommes délicats. Moi, j'aime les hommes athlétiques. Lui, on voit à sa posture qu'il n'a pas la forme.

— Madame fait la difficile ! Tant mieux, moi j'aimerais bien que tu me présentes.

Se retournant vers le jeune homme, elles sont surprises de le voir se lever et demander l'addition. Madeleine retourne auprès de Christian.

— Vous nous quittez déjà ? Nous avons fait à peine connaissance !

— Oui, mais j'ai un mauvais pressentiment. Vous êtes merveilleuse, mais dangereuse. Pardonnez-moi de cette intrusion inutile et sans intérêt pour vous.

Il règle l'addition rapidement et part plein de tristesse. Madeleine se demande s'il a entendu la conversation. Elle n'aime pas qu'on la quitte ainsi, avant qu'elle-même décide de suspendre son attention sur l'infortuné lui faisant la cour. Elle ressent une volonté de détachement inhabituelle chez ce Christian, mais aussi une grande timidité.

— Eh bien ! Madeleine, celui-là, je pense qu'il a eu peur de la louve. Un homme sage ! Pas comme moi, qui suis là à mourir d'amour pour toi.

— Mon cher, ne confonds pas l'amour avec tes instincts primitifs. Nous savons tous deux ce qu'il en est. N'empêche que ça m'agace quand un gars fait volte-face.

— Je parie qu'il va revenir la queue pendante, pouffe Martha, contente que cet incident ramène les trois copains du même côté de la clôture.

La musique enveloppe le bar. Elle fait partie du décor. Le Spleen est reconnu pour son ambiance sonore. Dans la trame, il y a toujours des hauts et des bas. C'est maintenant *White Shade Of Pale* qui monte, et tous ressentent la profonde nostalgie de ce morceau.

— Ah que c'est beau cette toune ! dit Martha.

— Oui ! Celle-là, les copines, c'est un classique, que tout le monde aime.

— Moi, ça me rappelle un voyage avec Julien, mon premier amant. Je ne pourrai jamais oublier cette chanson. Elle est dans mon sang. Elle y restera toujours. Au début, ç'a tellement été formidable. Nous avons dansé sur cet air, et je me souviens avoir pensé à ce moment que notre aventure aurait une fin triste.

— Dis, Madeleine, raconte un peu, et excuse-moi pour tout à l'heure, soupire Martha, emportée par l'émotion. Je n'ai pas le droit de juger les autres. Chacun sa vie.

— Bon d'accord, si c'est comme ça, je veux bien finir mon histoire et vous présenter Julien, mais avant il faut que je fasse une petite parenthèse. L'épisode du magasin général tourne les femmes du village contre moi. Elles ne donnent plus beaucoup de lousse à leurs ados et encore moins à leurs maris. J'ai beau faire d'interminables balades sur le bord de la mer, je ne rencontre plus personne, sauf Frédéric, qui est l'abri du danger : il est trop jeune. Les gens du village me connaissent. Depuis mon enfance, beau temps mauvais temps, je me promène constamment sur le rivage. J'ai la passion de la mer, je peux passer des heures à scruter les lointains, à suivre le déferlement des vagues, à me sauver à la dernière minute du ressac. Je cours à perdre haleine pour me réfugier dans ma grotte à l'extrémité du village quand il pleut. Là, j'écoute les plaintes du vent et je me fabrique des rêves, changeants comme les couleurs du ciel. S'il n'y a plus personne qui vient à ma rencontre, c'est que la consigne a été donnée de m'éviter. Mais je suis rusée et j'ai décidé de m'attaquer à Julien, qui me plait bien. C'est un grand gaillard robuste, mal marié, je crois, parce que plus d'une fois j'ai surpris son regard sans équivoque, dans des rencontres fortuites à la pharmacie. C'est un homme respectable, sûr de lui, ayant de bonnes manières. C'est aussi le seul qui voyage beaucoup à cause de son travail. Je me dis

que je pourrais m'esquiver en douce avec lui. Je connais ses habitudes. J'ai observé attentivement ses allées et venues. Je suis une tigresse, je guette les gestes prévisibles de mes proies. J'adopte les ruses que mon père emploie à la chasse. Je transpose ses connaissances dans mes plans de séductrice. Je m'amuse comme une folle. Je suis prête. Un bon jour, je remonte vers la route après avoir traversé le village par-derrière. Personne ne m'a vue. Je sais qu'au tournant Julien va arriver avec son jeep. C'est le jour où il doit se rendre à Gaspé pour rencontrer son patron Karl. Je fais de l'auto-stop. Est-ce que j'ai besoin de raconter la suite ? La tentation fut trop forte pour lui. Il a vite oublié qu'il était marié, et je peux vous dire que ça n'a pas traîné. Nous avons loué un motel sur le chemin du retour, et ce fut une expérience formidable. C'était ma première baise, mais j'avais tout lu sur le sujet et visionné tout ce qui se trouvait sur internet. Je crois que j'ai l'instinct de la chose, car il a semblé beaucoup apprécier et m'a dit que j'avais un naturel incroyable. J'étais fier de moi. Entre nous, j'ai aussi aimé l'expérience, car Julien était à la fois un homme fort et doux qui a beaucoup d'endurance. Il a été parfait à tous points de vue. Je ne pouvais pas demander mieux.

— Arrête, dit Roger, je crève de jalousie !

— Ouais ! C'est pas trop romantique, ton affaire, fait remarquer Martha. On dirait, pour rester dans le ton, une histoire de chasse et de pêche.

— Effectivement, au début pour moi c'était la stricte exécution de mon plan, mais avec le temps c'est devenu plus sérieux. Julien était un homme bon. Il voulait me faire plaisir. Nous étions très discrets. Ce que j'aimais le plus, c'est quand il m'emmenait en voyage. Il devait aller de temps en temps à Montréal, et moi je disais à mes parents que j'allais rencontrer des amis. Personne n'a remarqué que

nous avions des absences en commun. Ça m'embêtait quand même de devoir toujours me cacher. J'avais le goût d'être courtisée ouvertement. Julien faisait tout son possible pour me voir le plus souvent. Quand on voyageait, c'était toujours les meilleurs repas, le vin de la plus haute qualité. Il m'offrait des hôtels luxueux et ne laissait jamais voir sa fatigue après son travail. Je voyais qu'il devenait amoureux de moi et commençait à penser divorce. Ça, je ne le voulais pas. Il avait deux enfants et je me sentais coupable d'un drame familial.

— Eh ! Madeleine, qu'est-ce que tu crois ? Qu'un homme mal marié allait se passer de toi facilement après que tu te sois donné à lui ? Tu penses qu'on a une roche à la place du cœur ? T'es une femme exquise, tu le sais. Je comprends très bien le pauvre homme.

— Enfin, je ne lui avais pas promis quoi que ce soit. Je l'aimais bien. Nous avions des relations agréables, mais je voulais plus que ce qu'il pouvait m'offrir. Il n'avait pas non plus un grand horizon. Il n'existait que pour lui-même et les siens. Au moment où il croyait me posséder, même si c'était faux, je faisais partie de lui, et je recevais toute son attention et ses délicatesses, mais je n'aimais pas me sentir dans un carré de sable. J'avais besoin de voir plus large, et Julien, ça se sentait, il avait, comme disent les Anglais, *a one track mind*. Même si j'avais plein de gratitudes envers lui, ça, je ne pouvais supporter. J'étais tiraillée entre ma reconnaissance pour tous ces gestes qu'il posait et mon désir de me libérer de lui. J'avais peur néanmoins qu'il prenne ça mal. Il n'avait pas l'habitude de perdre ce qu'il possèdait.

Les haut-parleurs continuent à diffuser un répertoire remarquable qui s'harmonise quasi par enchantement avec le climat intime de la soirée. C'est au tour de *Nights In White Satin* de prendre tout l'espace.

— Madeleine, il faut qu'on écoute en silence. J'adore, s'exclame Martha !

— D'accord, convient Madeleine, je te laisse ton Spleen, moi aussi j'aime bien.

Madeleine repense alors à ce vague à l'âme qui l'assiégeait en ces temps proches de sa rupture avec Julien. Un jour, son père lui donne un recueil de poèmes de Paul Éluard. « Tiens, lui dit-il, ça te changera les idées. » Elle s'y plonge. Son père a bon goût dans ce domaine, et c'est bien le seul lieu où ils sont souvent en accord. Des contradictions habitent Madeleine, parfois d'une grande insensibilité envers ceux qu'elle éblouit, et par instants douce comme une soie, les yeux mouillés de larmes, attendrie par des mots simples et vrais. Elle entend la voix du poète :

Je t'aime pour toutes les femmes que je n'ai pas aimées…

Quelque chose d'universel la touche dans les mots d'Éluard, mais comment réconcilier ses ambitions concrètes avec ce monde si délicat de la poésie, si incertain, fragile, rare ? « Je suis folle, je suis foule sentimentale. Je veux tout et son contraire. Je veux les délicatesses de l'amour. Je veux des mots plus forts que les vents de l'hiver, je veux pleurer avec le pauvre Bozo sur son vieux radeau. Je veux écouter la voix mélancolique du grand Félix, qui sent bon la terre et le blé. Je veux que ça aille vite, et tout est trop lent dans ce foutu village. Non, je ne peux m'enterrer ici. Il faut que je parte. Pauvre Julien ! »

Les *Moody Blues* ont terminé leur complainte. Martha relance la conversation.

— Alors, Madeleine, ta rupture avec Julien, ça s'est passé comment ?

— On a fait un dernier voyage ensemble à Gaspé. J'ai parlé de ses enfants, qui avaient besoin d'un père. J'ai menti sur plein de trucs pour qu'il se sente moins mal. Je ne

pouvais quand même pas lui dire qu'il faisait partie de mes plans de séductrice. J'étais en phase d'apprentissage et ma foi j'avais atteint mes objectifs.

Sur le retour, Madeleine revoit la pluie violente, qui embrouille le paysage. Le chemin vers le Cap prend une allure fantastique. Julien, concentré, conduisant trop vite, fixe sans relâche le ruban de la route tortueuse qui semble par moment s'envoler sur la mer démontée. Madeleine, oppressée, craint un dérapage. La voiture frôle des précipices. Chaque tournant devient un cauchemar. Julien veut lui faire peur. L'orage devient tellement intense qu'ils doivent s'arrêter quelques instants en bordure de la route. Leur silence : un trou noir engouffrant l'espace et le temps. Enfin, la pluie cesse et ils reprennent la route. En arrivant au dernier tournant avant le village, Julien arrête la voiture. « Descends. Je te conseille de quitter le village. Je ne veux plus jamais voir ta crisse de face. Disparais ! »

Il y a des secondes plus longues que d'autres. L'horloge du temps se bloque, s'immobilise et ne veut plus traverser le présent. L'instant se fixe dans l'éternité et refuse au passé sa place, interdit au futur de se présenter. Madeleine descend sans regarder Julien. Le moment semble ne pas vouloir finir. Il la déteste. Elle marche comme un zombie vers sa maison, qui lui semble à l'autre bout du monde.

— T'as bien fait de quitter ton patelin, reprend Roger. L'affaire aurait pu s'envenimer. Mais pourquoi barmaid ? Pourquoi pas mannequin professionnelle ?

— Figure-toi que je l'ai été, avant d'atterrir ici. Le milieu ne me plaisait pas. C'est beaucoup de travail ! Plus que les gens le pensent. La pression est énorme. En plus, les gars du milieu de la mode me trouvent un peu trop enveloppée. Non mais, je plais pratiquement à tous les hommes ; il suffit que j'entre quelque part et toutes les têtes se

tournent. Qui sont ces designers pour me dire comment je dois être ? Eux et moi, ça n'a pas fait bon ménage. Je préfère cent fois ma petite balade quotidienne à travers le Square. Je rencontre ici des gens bien. Il y a des hommes d'affaires très fortunés qui fréquentent le café. J'ai l'embarras du choix, et c'est parfait comme ça.

— L'idée d'être une escorte de luxe ne t'a jamais tentée, poursuit Roger ? Y a plein de super filles aujourd'hui qui le font, et après elles partent une affaire. Comme ça, elles restent indépendantes. Entre une séductrice et une escorte, c'est quoi la différence ?

— Écoute, Roger, j'aime le jeu de la séduction. J'aime qu'un homme me fasse la cour et tente de me conquérir. Ceux qui préfèrent payer une femme, c'est leur affaire, mais moi je cherche un homme qui prend le temps de séduire une femme. Je veux quelqu'un qui a de la classe, des manières, de l'éducation.

— Et de l'argent ! fait remarquer Martha.

— Oui ! concède Madeleine en riant.

La conversation se poursuit jusqu'à minuit, heure à laquelle Roger et Martha quittent chacun de leur côté. Dehors, la pluie a cessé. La chaussée est encore humide. La rue Saint-Laurent se vide. Demain, le soleil sera peut-être au rendez-vous.

Le petit cheval blanc

Le ciel bleu clair immobilise le regard. La rivière des Prairies frissonne sous le vent. Les dernières ardeurs du soleil allongent l'automne. L'eau fugitive s'amuse et se pare de reflets argentés avant que la saison blanche l'enserre dans son étau de glace. Elle respire la lumière et joue à éblouir les marcheurs qui viennent la saluer avant qu'elle ne se perde dans la longue nuit de l'hiver.

— Ça fait mal aux yeux, cette clarté, dit Christian. Je pense qu'on va devoir s'éloigner de la rivière pour entrer dans notre vieux territoire. Du moins jusqu'à ce que le soleil baisse un peu.

— Tout à fait d'accord, reprend Jean-Luc, qui plisse les yeux. Alors, qu'est-ce qui te ramène à Laval ? La nostalgie de nos longues promenades ? Qu'est-ce qui t'arrive ?

— À vrai dire, je me sens bizarre. Je suis, je pense, sous l'emprise d'un coup de foudre.

— Quoi ! Qu'est-ce que tu racontes ? Pas possible !

— C'est ce que je me dis sans cesse. Pourtant, je ne peux rien y faire. Je comprends pourquoi on dit tomber en amour. Tomber est un mot on ne peut plus juste.

Christian revoit Madeleine traverser le carré Saint-Louis. Dès le premier regard, sa démarche, l'instant d'un sourire, il fut illuminé. « Puis, au bar, j'ai fui ! Qu'est-ce qu'elle doit

penser ? Pour une fois que j'ose aborder une inconnue, que je trouve le courage de faire le premier pas ! Je flanche au premier défi. C'est beau, l'esprit de conquête ! Minable Don Juan ! J'ai réussi à m'asseoir à son bar, *big deal* ! Qu'est-ce que j'imaginais ? Qu'elle allait me tomber dans les bras ? Ce genre de femme peut avoir n'importe quel homme à ses pieds. Je n'ai pas l'envergure. Je n'aurais pas dû même penser à m'en approcher. »

— Mais enfin! Qui est cette fille ? Comment l'as-tu rencontrée ?

— Un jour, elle est passée dans le Square. Fatalité ! Je l'ai suivie jusqu'au Spleen Café, où elle travaille. J'ai mis un mois à me décider. Tu te rends compte ! Plus je parle, plus je me sens ridicule. Tu ne peux pas comprendre, toi, tu es un réaliste. Tes études à l'Université de Montréal te font le plus grand bien. Ça se voit, tu prends de l'assurance. Moi, je patauge encore dans les brumes de l'adolescence. Des fois, j'ai l'impression que je vais barboter toute ma vie. Hier soir, j'écoutais Joe Cocker, *I need a help from my friends*, et j'ai pensé à toi. Mais tu ne peux rien pour moi. Personne ne peut rien.

— Au fait, c'est qui ce Joe Cocker ? Encore un vieux truc du temps de ta grand-mère ?

— C'est pas si vieux que ça, mais c'est bien avant ta Lady Gaga, que t'aime tant.

— Moi, je suis de mon époque. Je ne vis pas dans les nostalgies d'un temps que je n'ai pas connu.

— Je sais. Tu ne peux pas comprendre. Moi, j'ai passé la moitié de mon temps chez ma grand-mère et j'ai appris à aimer son monde. L'autre moitié, comme tu sais, avec ma mère. Mais là, ça tournait au vinaigre.

— En tout cas, t'as bien fait de m'appeler. T'as pas l'air dans ton assiette. Cette fille, ça doit être un méchant pétard !

— Oh oui ! Elle a quelque chose d'animal. Je la trouve irrésistible. Blonde à souhait, un visage doux, mais le regard d'une louve. Son sourire te bouleverse. Tu la regardes, tu tombes.

— Ma foi, t'as peut-être croisé la femme de ta vie ? T'es dans un roman !

— Peut-être. Le problème, c'est que je n'ai pu soutenir son regard. Il m'a semblé hostile. Jamais plus je ne pourrai rentrer dans le Café sans mourir de honte. J'aurais dû me contenter de prendre un verre en silence. La contempler discrètement. Qu'est-ce que j'ai pensé ? Je ne pourrai plus m'approcher d'elle. Tant pis pour moi ! Quand on n'est pas à la hauteur, il faut l'accepter, un point c'est tout.

— Tu dramatises inutilement. C'est pas la fin du monde. T'as qu'à retourner au bar et recommencer la partie où tu l'avais laissée. C'est tout !

— Facile à dire ! Pour moi, c'est l'Everest ! Je ne peux pas y retourner !

— Mais enfin ! Sainte misère ! Avec toi, c'est toujours tout ou rien. Tu passes d'un extrême à l'autre. Je me demande comment tu arrives à vivre.

— Justement ! Je n'y arrive pas. C'est peine perdue. Je suis le bateau ivre. Je suis la crypte aux vagues profondeurs. Je suis un chaos ! Et je ne suis pas capable de m'enfermer dans un bloc rationnel comme tu le fais, Jean-Luc. Est-ce clair ?

— D'accord ! D'accord ! Je ne t'ai jamais vu dans cet état. Vraiment, tu m'inquiètes.

— Ne t'en fais pas. J'ai connu pire !

— T'exagères, non ? Tu crées des fictions avec des riens. Quand je t'ai connu, on avait l'impression que tu vivais dans un cauchemar familial, mais tes parents n'étaient quand même pas des monstres.

— C'est vrai, mais ma mère me tapait sur les nerfs avec son bien paraître.

— D'accord, mais de là à rompre avec ta famille, c'est un peu fort. Admets que t'es un peu *borderline*.

— T'as pas vécu mon combat. Quand mes parents ont su que grand-mère me léguait tous ses biens, ils m'ont fait une crise que tu ne peux pas imaginer. Ma mère a voulu déclarer le testament non valide. Elle m'a accusé d'avoir manipulé la pauvre vieille. Mon père a été odieux. Il a renié devant moi sa propre mère. C'est ça qui a fait sauter la marmite. J'ai tenu tête. Tu sais comment je peux être quand on m'attaque. Je les ai assommés avec des mots. Je peux manier les phrases ! Elles coupent comme un rasoir. Je les ai foudroyés par la vérité de leur petitesse. Ils m'ont traité de fils ingrat, de monstre, de plus bas que tout.

— C'est une bien triste histoire, mais je suis sûr qu'avec le temps ça va passer.

— Peut-être, mais, pour le moment, je n'ai pas envie de les revoir.

Christian essaie de se rappeler le jour où la guerre a commencé, mais il ne voit rien qu'une lente prise de conscience. Un jour, il a méprisé leur goût du luxe, leur vanité sociale, leur prestige de classe, tout cela ne s'accordait pas à sa nature. Chez sa grand-mère, il trouva un foyer chaleureux. C'est là qu'il découvrit les livres dans la grande bibliothèque de son grand-père, passionné de littérature. Mais décédé trop jeune pour transmettre son savoir. C'est avec joie qu'Armande voyait que son petit-fils reprenait le flambeau. Il s'évadait des après-midi entiers dans les grands classiques. Il découvrait l'univers merveilleux de l'écrit ; toute la sagesse, les passions, les désespoirs, les peines, l'amour, les paradoxes, les grandes interrogations. Il y avait tant à comprendre, une vie entière ne suffirait pour

s'approprier tout ce réel, tout cet au-delà dans la puissance de l'imaginaire. Par moment, fébrile, il se voyait déjà trop vieux pour saisir ce grand savoir, il n'y arriverait jamais, à cette synthèse impossible. Aucun humain ne peut embrasser l'univers des connaissances.

— Eh, Christian ! Ça fait un bout que t'es dans ta lune. C'est ça, l'effet d'un coup de foudre ?

— Excuse-moi, Jean-Luc, ici les souvenirs m'envahissent. Je revis le temps perdu. L'amour, ça ravive la poésie. Tout y passe, comme chez un noyé qui revoit sa vie. Je repensais à l'aventure livresque lancée par mon grand-père. Tu te rappelles comment sa bibliothèque abondait en trésors ?

— Certes, mais elle laissait peu de place aux sciences, ce qui m'a déçu. Tout ce que j'ai trouvé, c'est *L'évolution créatrice* de Bergson, sans doute pour la qualité d'écriture. Rien sur l'histoire prodigieuse de la pensée. Rien sur la physique et les mathématiques. Si tu ne m'avais pas rencontré, je parie que tu serais encore dans tes lettres pures. Et encore ! Dans les classiques. Tu n'es pas dans le rythme contemporain. T'es un jeune né vieux. T'as vécu dans le temps de ta grand-mère, même dans la poésie que t'aimes tant, t'es retardataire. Je parie que tu ne connais même pas le *Slam. Grand Corps Malade*, ça te dit quelque chose ?

— Je connais ! Mais le *Slam*, c'est pas pour moi. Je préfère les poètes romantiques.

— À vrai dire, moi aussi, mais je ne suis pas poète. C'est les mathématiques que j'aime. Toi, tu devrais sortir de ta bulle et mieux connaître les poètes contemporains et aussi les poètes québécois.

— J'y arrive. J'ai passé à travers Grandbois, Garneau, Giguère, Miron, mais, tu sais, mon projet Les Fondations du Monde me laisse peu de temps pour la poésie. Je me suis fait un programme immense. C'est essoufflant.

— Tu ne pourras pas y arriver. Il y a trop de connaissances aujourd'hui pour un généraliste. Tu dois te brancher, sinon tu vas tomber dans le vide où dans l'ésotérisme comme Étienne. Si tu veux te consacrer à la poésie, tu dois étudier les poètes québécois qui ont ouvert le chemin. Ils ont les mêmes racines que toi. Ils peuvent t'aider à te situer. Sinon tu vas te perdre. Et ton truc sur les fondations qui touche quasi à tout est encore plus exigeant. C'est pourquoi ce projet est impossible. Aujourd'hui, il faut se spécialiser. Notre bon professeur, Landurand, te le répétait sans cesse. T'es têtu comme une mule !

— Monsieur le réaliste, je vais penser à tout ça. Tu me rappelles effectivement Landurand. Je me demande s'il enseigne toujours. Il nous aimait bien tous les trois. Il excusait même les délires d'Étienne et, bien des fois, l'a tiré d'embarras. Tu te souviens quand le directeur somma Étienne de ne plus déambuler le soir, pareil à Diogène avec son fanal, cherchant des êtres éveillés ? Il n'en pouvait plus des excentricités d'Étienne, qui nuisait à la réputation de l'école. C'est Landurand qui calma la tempête et fit comprendre à Étienne de s'effacer.

— Peu après, on s'est rencontrés dans une discussion sur le paradoxe de Russel. Je tentais d'expliquer à Étienne. Tu t'es fondu dans la conversation discrètement et t'as compris tout de suite. T'as vu immédiatement l'impact sur les fondements des mathématiques. Ça m'a impressionné parce que tu ne connaissais rien aux travaux de Gödel. Tu ne connaissais que la matière des cours, comme un bon élève docile. Un bon premier de classe qui fait tout, comme il faut.

— Jean-Luc, ce jour-là, tu m'as bouleversé. Tu m'as ébloui quand tu as parlé des énoncés mathématiques non démontrables, de ces bêtes noires qui se tapissent dans l'ombre de la vérité, sans qu'on puisse rien en dire.

— Oui ! C'est absolument renversant. Si seulement plus de monde en mesurait les conséquences.

— Ouf ! Ce n'est pas ça qui va rendre les hommes meilleurs.

Les trois adolescents allaient former le fameux trio des « anti-ismes ». Gödel créa l'illumination qui marquerait leur vie. Ce fut une bombe dévastant le royaume des certitudes au cœur même de la discipline la plus rigoureuse qui soit. Les trois camarades auraient dans le futur de longues et passionnantes discussions. Ils fondèrent les vendredis soir philosophiques, et Christian leur proposa un lieu magique : la bibliothèque du grand-père. Étienne, enthousiasmé par le projet, se leva dignement en homme de théâtre, et sa voix grave annonça les temps nouveaux : « Le venin des certitudes ne nous empoissonnera plus, le temps est venu de vivre sur la corde raide. Vive l'indécidable ! »

— C'est curieux comme ça me fait du bien d'être ici avec toi. Je retrouve la perspective que j'avais perdue. J'ai tant de choses à accomplir.

— Je te suis là-dessus. Notre vraie maîtresse, c'est la Connaissance. Il faut lui être fidèle, sans quoi elle va nous abandonner.

— Peut-être, mais si tu voyais cette femme tu comprendrais comment c'est difficile de s'en détacher. Pense, je ne sais pas de quelle belle actrice tu rêves, à Penelope Cruz, ou encore imagine Angelina Joli ou Monica Belluci, quand elles étaient jeunes, devant toi. Tu fais quoi ?

— Facile ! Je passe mon chemin ! La première sagesse c'est de savoir distinguer entre le possible et l'impossible. Je ne suis pas assez prétentieux pour penser, ne serait-ce qu'une seconde, que de telles femmes pourraient s'intéresser à moi. Si ta beauté joue dans ces calibres-là, alors, mon vieux, t'es pas sorti du bois. Au fait, elle ressemble à qui le plus ?

— Je dirais qu'elle est vraiment très proche d'une Michelle Pfeiffer, mais moins mature évidemment.

— Alors là, tu forces la démesure. T'aurais pas pu choisir une fille ordinaire ? Non mais, t'es malade. Une Michelle Pfeiffer en puissance ! Rien que ça.

Les vendredis soir devinrent sacrés. Tard dans la nuit les trois amis s'essoufflaient sur les nombreuses énigmes du monde. Armande apportait ses petites douceurs pour détendre un peu l'atmosphère avant le combat final entre la science et l'ésotérisme. Étienne revenait constamment à cette notion d'un savoir révélé appartenant à une mystérieuse tradition antique et Jean-Luc ne cessait de défendre la rigueur scientifique. Christian tentait de calmer la tempête entre ses deux amis. D'Étienne, il appréciait le concept d'un savoir demandant l'engagement de tout l'être. Les frontières de la raison le faisaient rêver. De Jean-Luc, il admirait le combat féroce contre l'état envahissant de la religiosité : les formules répétées, les règles suivies sans nuances.

— Je n'ai pas fait exprès de la choisir. Elle a croisé mes pas. Je n'ai rien fait pour ça. C'est le destin.

— Non mais, tu commences à parler comme Étienne ! Il n'y a pas de destin. Personne ne t'a obligé à ouvrir la porte du Spleen Café. C'est toi qui as pris l'initiative.

— OK ! monsieur rationnel, j'ai posé le geste, mais je ne pouvais faire autrement. Son visage avait envahi tout mon être. J'ai quand même pas créé cette obsession. C'est elle qui m'a envoûté.

— Je n'en suis pas si sûr !

— Que veux-tu dire ?

— Je pense qu'un amour aussi fou n'est qu'un acte de projection personnel. C'est toi qui jettes sur elle ton rêve de sublime beauté. T'es un maudit poète romantique d'un autre temps. Cette fille correspond à je ne sais quoi en toi, mais je suis sûr qu'elle n'est pas ce que tu imagines.

À force d'osciller entre les limites de la raison, Christian en vint à remettre en question la vision scientifique actuelle du monde. La précision des lois mathématiques ordonnant le chaos du monde le fascinait. Le rôle de l'observateur en physique quantique le troublait énormément. Il bombardait ses amis de questions. Étienne se réjouissait de la chose, car Jean-Luc, coincé, devait bien admettre au moins les incomplétudes du matérialisme. Christian questionnait, mais il ne prenait pas position. Si bien que ses deux amis ne pouvaient dire à quel camp il appartenait. Le trio des anti-ismes n'avait pas son pareil pour cultiver le paradoxe. Les trois amis se quittaient tard dans la nuit, empreints du mystère entourant la genèse du temps et de l'espace, heureux d'avoir toute une vie pour réfléchir à ces énigmes. Ils se savaient jeunes. Ils avaient le temps de s'éveiller à l'infini. Ils portaient l'écho de leurs discussions jusque dans leur sommeil.

— Je vois ce que je vois. Cette fille a la vie en elle. Je te dis que c'est irrésistible quand t'as la sensibilité pour saisir cette finesse.

— Il y a d'autres mots pour ça, mais je ne vais pas insister. Je ne voudrais pas appeler une chatte une chatte.

— J'aime pas trop tes glissements et tes sous-entendus. Je te parle de la force de la vie, de la beauté révélée, et toi, tu me ramènes au ras des pâquerettes.

— Il faut bien que dans notre groupe de petits cocos il y ait un réaliste. Si je n'étais pas là, il y a belle lurette qu'Étienne et toi seriez perdus dans les noosphères de l'imaginaire.

— Je te le concède. C'est toi qui tiens les amarres. Mais les choses commencent à changer. La vie nous emprisonne dans son réseau. Il faut trouver notre place. Nous avons réussi à préserver nos rencontres du vendredi soir. C'est déjà ça. Profitons de ces rares moments avant que le

quotidien ne triomphe de nous. Troublons encore un peu, tant que nous en avons la force, le silence de l'inexplicable. Tentons de percer les ténèbres d'un univers fabriquant de la conscience. Laissons-nous porter par cette beauté inexplicable des mathématiques, par ce jeu des constantes et des lois, pour créer la vie. Vivons le plaisir de réfléchir gratuitement avant que les obligations prennent nos ressources. Essayons de communiquer ce qui ne s'écrit pas. Trouvons la manière de ressentir ce qui ne s'explique pas. Combattons ceux qui figent les choses, mais soyons immobiles dans la tempête.

— Eh ! Christian, je commence à te reconnaître. Je pense que tu vas mieux. Tu retrouves tes états quantiques. Tantôt localisé et sans étendue, tantôt occupant tout l'espace et non limité. Comme Étienne, tu aimes les paradoxes, mais tu es beaucoup plus difficile à comprendre. T'as pas ton pareil pour dire A et non-A en même temps. Tes concepts s'amplifient et s'annulent dans une gymnastique ondulatoire, tout à fait imprévisible. Tu sembles toujours prêt à remettre en question tes idées les plus chères.

— À vrai dire, Jean-Luc, je suis indécis de nature. Toujours pris dans le jeu des contraires. Et je n'y comprends pas grand-chose à ta physique quantique !

— J'avoue que de toutes les théories mathématiques la physique quantique est la plus incompréhensible. Ça prend des années d'études pour en saisir le sens.

— Je n'en doute pas, car juste à lire des ouvrages de vulgarisation on est dérouté. Ce comportement en apparence contradictoire des constituants fondamentaux de la matière m'a embrouillé. Je ne sais plus ce qu'est une onde, et encore moins une particule élémentaire.

— Crois-moi, tu n'es pas au bout de tes surprises, mais, si tu veux que je t'aide, et si tu as la patience, je pourrais te donner des leçons particulières. Ça m'aidera aussi à mieux

comprendre. Rien de mieux que de donner un cours. Et de plus, la quantique, c'est le meilleur antidote pour les coups de foudre. C'est bien connu !

— Alors là, t'aurais dû le dire plus tôt !

Les deux amis rient de bon cœur. Christian songe à l'amitié. Comme c'est un don précieux qu'il craint parfois de perdre. Rien n'assure la permanence des choses. Chacun suit son chemin et un jour, tôt ou tard, la solitude finit par tout prendre. « J'aimerais tellement que les choses durent. Que la beauté reste, mais c'est impossible. »

Que sont mes amis devenus
Que j'avais de si près tenu
Et tant aimés ?

Il repense à la mort de sa grand-mère. Il dînait généralement avec elle les vendredis soir, avant l'arrivée de ses deux copains. Un jour, tout joyeux il entre, sentant la bonne odeur de cuisine, mais n'y voyant pas sa grand-mère, il l'appelle. Pas de réponse. Elle fait parfois la sieste, aussi il monte rapidement à la chambre pour la réveiller, car elle n'aime pas s'endormir profondément en fin d'après-midi. Il l'a trouve sur son lit en apparence paisible, tenant dans ses mains une enveloppe qui lui est adressée. Un sourire étrange semble encore l'habiter, comme si le passage dans l'au-delà s'était fait sans protestation. Dans l'enveloppe, il y a son testament et un message pour Christian. Il hérite de tout et, après la liste des biens lui revenant, il peut lire : « Mon petit cheval blanc, tu as été ma joie. » Ce jour-là, Christian fut incapable de larmes. Armande, par des gestes surprenants, avait chassé le drame de la scène. D'abord, son visage paisible affichait un sourire discret, comme pour lui dire « tu vois, Christian, je suis bien, je n'ai pas d'inquiétude, je m'en vais rejoindre mon amour ». Comment cela s'était-il passé ? Affairée dans sa cuisine, elle avait pris le

temps de fermer ses ronds de poêle. Elle était montée dans sa chambre. Il y avait même une bouteille de champagne ouverte comme si elle s'apprêtait pour un grand évènement. Armande ne buvait pour ainsi dire jamais, sauf dans des occasions importantes et heureuses ; elle aimait bien un verre, un seul, mais il fallait que le champagne soit de la meilleure qualité. Elle disait souvent à ses proches : « Quand mon heure aura sonné, je le sentirai et je serai prête comme une reine pour le dernier voyage ». Elle avait dit vrai. Sa foi inébranlable en un au-delà lui donnait la force d'affronter la mort. Elle répétait à Christian que les âmes belles s'envolent vers la lumière comme des colombes, mais qu'il y a des âmes noires destinées au grand naufrage. Les jours qui suivirent furent tristes à mourir pour Christian. Par la suite, à cinq heures moins cinq de l'après-midi, il ressentait toujours une étrange anxiété, sans comprendre pourquoi, il souffrait au même instant d'un malaise au plexus.

Il mit la maison de sa grand-mère en vente. Il y fit une dernière entrée et jeta un coup d'œil à la grande horloge de la bibliothèque, maintenant vide, car il avait gardé tous les livres, et sursauta en voyant qu'elle s'était arrêtée à cinq heures moins cinq. Un seul être vous manque et tout est dépeuplé. Il pleura cette fois-ci, sans retenue…

— Dis, Jean Luc, ça te dit qu'on aille sur le pont des chars comme avant ?

— Pourquoi pas ? Nous avons du temps. Allons-y. Tu aimes l'eau, moi je la crains, mais aujourd'hui, c'est ton jour : *I stand by you*. Puis le soleil a baissé, et nos habitudes de promeneurs nous ont ramenés tout près du boulevard.

C'est toujours impressionnant de marcher le long de la voie ferrée sur cette étroite passerelle qui surplombe les rapides. Jean-Luc ne regarde pas trop vers le bas. Au contraire, Christian suit l'eau glissant à vive allure sous le pont avec

un bruit sourd et constant qui engourdit l'esprit. Il adore ses mouvements subtils, ses grondements féroces, ses repos, son réveil sous le vent. Le berceau de la vie lui redonne la paix devant le futur incertain. La puissance hypnotique de la rivière le ramène toujours au mystère de l'être. L'eau est le vin des philosophes. Combien de fois a-t-il rêvé de s'en aller avec elle jusqu'à la mer pour retrouver le souffle du grand large et l'espoir d'habiter de nouvelles terres ? Il repense à Madeleine. Celle qu'il avait tenté de chasser de son cœur par le déferlement des souvenirs, voilà qu'elle revient tout en charme. Il aurait aimé être plus fort. Il luttait pour garder son équilibre précaire. Il n'était pas prêt à ce combat des émotions. Il regarde l'eau avec intensité, mais ne voit que ce visage qu'il aime sans comprendre ce qui lui arrive. Elle est partout dans son corps et sa pensée.

Jean-Luc commence à être mal. L'eau lui tourne la tête. Ça lui donne le vertige.

— Tu veux traverser pour retourner en ville ou l'on revient sur Laval pour une petite pizza maison au Ciel bleu ?

— D'accord, faisons ça. J'ai faim.

Les deux amis laissent la rivière s'amuser seule avec le soleil qui perd néanmoins sa vigueur, conscients que les beaux jours s'envolent comme des oiseaux vers des terres plus chaudes.

Babette

— Noël approche. La ville se pare de lumières mais la neige tarde à venir. Le froid n'est pas encore mordant mais la glace noire est dangereuse. Martha a bien failli trébucher en arrivant chez Amarone mon Trésor. Heureusement, Sophie l'attendait et a pu lui tendre le bras.

— Oh là ! Sophie, je l'ai échappé belle.

— Oui, il s'en est fallu de peu que notre dîner traditionnel soit écourté.

— Elles entrent joyeuses de se retrouver dans une ambiance chaleureuse. Martha a réservé une table intime, tout au fond de la salle à manger, et le serveur, d'une politesse impeccable, leur offre un apéro maison.

— Ah ! ça fait du bien de s'assoir. J'ai un peu mal au dos.

— J'imagine ! Après cette belle gymnastique à l'entrée, t'auras quelques courbatures demain. Mais tu t'en tires pas trop mal.

— Grâce à toi. Dieu merci. Tout le trajet de Sherbrooke à ici, en descendant la pente, j'ai fait attention, mais j'ai eu, en arrivant, un moment de distraction, et pouf ! Je me disais : encore heureux qu'il n'y ait pas de neige, car il faudrait marcher à genoux.

— En un sens, c'est vrai, mais j'espère qu'on aura quand même un Noël blanc. Quelles sont les prédictions ?

Ça fait un bout que j'ai écouté la météo. Ces temps-ci, après mes cours, je tombe dans mon lit.

— C'est incertain apparemment, mais le froid, lui, va se pointer. On est née icitte et on s'habitue pas.

— Eh ! C'est le Québec. Il faut bien qu'on se plaigne de l'hiver pour après chialer en juillet, quand il fait trop chaud.

— La chaleur, j'endure, mais le maudit hiver, je m'en passerais. Encore plus depuis que cette Madeleine règne sur mon territoire.

— Qu'est-ce que c'est, cette histoire de territoire, Martha ?

— Écoute ! Ça fait des années que je me tiens au Spleen Café. J'étais un peu la reine du bar. Mais depuis la Madeleine on ne me voit plus. Y a pas un homme qui ne tombe pas à ses pieds. Une vraie peste.

— Ah bon ! Elle ne m'a pas semblé si époustouflante que ça. Faut dire que je l'ai à peine entrevue. Elle est aguichante, mais c'est tout ! Elle a le regard d'une personne bornée.

— En tout cas, elle vise haut et va décrocher un gars qui en a plein les poches. Les *deep pocket*.

— Je vois que tes fréquentations au bar enrichissent ton langage d'expressions anglaises fort imagées.

— Ça, tu peux le dire ! Ma préférée c'est quand ils disent les *Big Boys*. Tu peux être certaine que là ça donne dans les cent millions et plus. Comme on dit, attache ta tuque si tu rencontres un de ceux-là. T'es mieux d'avoir plus que du vocabulaire, ma chère Sophie, si tu veux les faire manger dans ta main.

— De toute façon, Martha, tes *Big Boys* ne m'intéressent pas. J'ai des choses plus importantes à faire que de me pomponner pour eux.

— Je sais, Sophie ! La séduction, ce n'est pas ton fort.

Le serveur arrive bien digne avec un panier de pain et de l'huile d'olive. Martha et Sophie se réjouissent.

— Chère ex-belle-sœur, ça fait déjà cinq ans qu'on maintient cette tradition. Notre dîner du 23 décembre !

— C'est vrai, Martha. Déjà tout ce temps passé depuis que tu as quitté mon frère. Pour moi, tu fais encore partie de la famille. J'apprécie que tu gardes le contact. J'ai peu d'amies, et le temps des fêtes, c'est pas joyeux dans ma petite famille. Papa va repenser à maman, qui est avec un autre homme. Ça va le terrasser comme à chaque Noël. Qui aurait pu penser qu'après tant d'années de vie commune papa se retrouverait seul. Il est malheureux comme une bûche, le pauvre.

— Ben, ça ne me surprend pas. Ta mère, ça se voyait dans son regard, elle était triste. Pis remarquablement belle, malgré son âge, pis en forme en plus. Ton père traînait la patte. Tu ne peux pas blâmer ta mère. On a une seule vie à vivre.

— Ah ! Je ne la juge pas. C'est sa vie. Si on en avait deux, je dirais peut-être autre chose. Mais, jusqu'à preuve du contraire, on en a qu'une.

— Est-ce que tu la vois souvent ?

— Non, parce qu'elle vit maintenant à Ottawa. Elle ne peut pas téléphoner à la maison, et donc on est un peu coincées, elle craint que papa réponde. D'autre part, je ne suis pas encore convertie au cellulaire, ça ne lui laisse pas beaucoup de possibilités pour me joindre. C'est toujours moi qui l'appelle de mes cours, mais je travaille tellement et j'ai peu d'énergie après avoir tout donné en classe. Le théâtre, c'est exigeant !

— Je comprends. La vie ne nous donne pas beaucoup de choix.

Martha ressent la nostalgie de Sophie. Le temps des fêtes en famille lui manque. Le réveillon de Noël faisait oublier les chagrins. Chacun essayait d'être à son meilleur. Jean montait l'arbre, Martha arrivait avec le champagne, Sophie cuisinait avec sa mère, le beau-père plaçait la table et allumait le foyer. C'est Martha la première qui a brisé le charme en quittant Jean. La mère a suivi. La dégringolade commençait.

— Ce pain est drôlement bon, reprend Sophie. Je déguste. J'en profite parce que moi, je n'ai pas les moyens de m'offrir des petites gastronomies.

— Attends les Cannellonis Di Papa. Tu vas voir. Ce n'est pas zéro calorie, mais c'est bon. Tellement bon !

— T'es vraiment cool, Martha, de penser à moi. T'es pourtant pas ben riche, toi non plus.

— Ouais ! Mais moi j'ai pas d'études à payer, et, surtout, j'ai pas ton père sur le dos. Je te trouve très humaine de t'en occuper comme ça. Il se laisse aller. Il boit. Je trouve qu'il abuse de ta bonté. Ton frère Jean, lui, ne fait rien ! Ça m'enrage. Il a plus de moyens que toi, et il te laisse tout faire. C'est pas correct. De mon temps, tu peux être sûre que je l'aurais mis devant ses responsabilités. Il n'a pas d'intelligence pour deux sous, ni le moindre coeur. Y voit sa sœur qui peine comme une folle pour rejoindre les deux bouts. Il ne pense qu'à lui. *Me, myself, and I.* Rien d'autre !

Le départ de Martha a marqué un tournant dans la famille. Après, les choses sont allées de plus en plus mal, mais Sophie prend les jours un à un. Son rêve d'actrice lui donne le courage de naviguer en eaux troubles. Ce soir, elle s'évade un peu et s'imagine dans un grand restaurant. Elle regarde furtivement tout ce beau monde. Joyeux, certains manifestement amoureux, d'autres concentrés sur leur discussion. Les murs de briques rouges donnent beaucoup

d'ambiance au restaurant. Quelques reproductions de Modigliani fascinent Sophie. Elle a toujours adoré ce peintre, mais détesté Picasso.

Martha, de plus en plus vive, encouragée par le vin, revient à son sujet préféré.

— Les hommes ! Tous les mêmes ! Depuis Jean, j'en ai connu plusieurs, mais je ne trouve pas. Tu sais, la chanson *Still searching for an heart of gold and I am getting old*, je la trouve de plus en plus juste. Je me demande si je ne vais me convertir aux femmes, dit-elle d'un air sérieux.

— Là, ça m'étonnerait, Martha ! T'aimes trop les hommes.

— Ouais! Mais parfois, j'en ai ras le bol.

— C'est vrai que, parlant territoire, t'es quasi une spécialiste de la séduction chez les animaux. Es-tu toujours aussi passionnée par leurs rituels ?

— Ah oui ! Je ne manque aucun documentaire sur le sujet. J'ai une pile de livres et de CD, je ne sais plus où les mettre.

— C'est curieux que ça t'intéresse tant.

— C'est souvent tellement drôle, surtout chez les oiseaux, et aussi instructif. Il y a des cas moins honorables. Tout le monde connait la méchanceté de la veuve noire, mais la plupart du temps c'est super sympathique.

— Est-ce que ça t'aide dans tes conquêtes ?

— Tu vas rire, mais ça surprend, quand on transpose le rituel animal chez l'homme, les analogies sont frappantes. C'est plus fin, mais le fond n'est pas toujours aussi différent qu'on pense.

— Tant mieux, si ça te sert, mais tu ne me feras pas regarder tes vidéos avec les insectes, les serpents, et tout le reste du même acabit.

— Ça me fait penser que j'ai vu un truc épouvantable. C'est incroyable ! Je ne peux pas te raconter.

— Ah non ! Là, il est trop tard ! T'as piqué ma curiosité. Je prends un grand respire. Vas-y, raconte.

— Ben, tu l'auras voulu. Le film montre les travaux d'un écologiste de l'Inde qui étudie le cobra royal. Parmi tous les serpents, bien que je les déteste tous, je dois dire que celui-là est presque beau quand il déploie la tête et se tient haut.

— D'accord avec toi ! Les serpents me font horreur, mais le cobra est plus digne.

— Attends ! Voilà qu'on nous présente monsieur Cobra, qui est en manque. Il se trouve qu'il y a dans les parages madame Cobra. Malheureusement, elle est accompagnée. Un duel s'engage entre les deux mâles. C'est très pacifique, car tout ce qu'ils font, c'est essayer de lever la tête plus haut que l'autre. Dans la convention des cobras, il est interdit de mordre ton rival. On nous explique qu'ils sont partiellement immunisés contre leur propre venin, mais une dose trop forte les tue. Donc, le rituel de combat est mignon. Je me suis dit, chez les hommes c'est en général le plus riche qui gagne ; chez les cobras, c'est celui qui lève la tête plus haut. Tout est dans l'ordre, quoi !

— T'es drôle, Martha. Une vraie enfant devant tes petits bonshommes.

— Jusque-là, ça va bien. Le glorieux vainqueur s'en va serpenter fièrement sa belle, mais celle-ci, fraîchement divorcée par nécessité, n'est pas trop dans le mood.

— Pauvre monsieur Cobra, lance Sophie d'un air piteux, ça n'arrive pas qu'aux autres.

— Mais, tiens-toi bien ! le monstrueux mâle lui saute à la gorge, la mord, l'étrangle, la tue. Si j'avais été à la place du caméraman, je l'aurais assommée, la sale bête. Ce con de chercheur ne m'a pas gagnée à sa cause. Je m'en fous des cobras. Ils ne méritent pas de vivre. Moi, je peuplerais la région de mangoustes pour les terrasser tous.

— Vive les mangoustes ! Je les adore, ces charmantes créatures. Je te suis là-dessus ! Je ne vais pas pleurer sur le sort des serpents.

— En tout cas, je ne voudrais pas être à la place des Indiens qui habitent à côté de ces monstres.

— C'est dégueu, tout ça. Il y a dans la nature des comportements aberrants. Heureusement, les hommes ne nous étranglent pas quand on leur dit non, et ne tuent pas nos petits comme les lions mâles quand ils nous convoitent.

— Ouais ! C'est au moins ça, mais, crois-moi, il nous laisse tomber vite si on ne livre pas la marchandise.

— Ça, tu peux le dire. Je suis ben placée pour le savoir.

Sur ces derniers mots, voilà qu'enfin les merveilleux cannellonis arrivent dans une assiette brûlante. Les deux compagnes dévorent déjà du regard leurs mets et suivent le geste gracieux du serveur qui moule du gros poivre avec art. « Un verre de Brouilly, mesdames ? C'est quasi une obligation de bon goût. Je reviens tout de suite. » Sophie n'a pas l'habitude, mais une fois n'est pas coutume. Martha ne perd pas pour autant le fil de la conversation.

— T'exagères un peu, je pense. Tu te prives inutilement. Le jeu de la séduction est fascinant et amusant. Parfois, j'ai le fou rire quand un gars m'aborde. Je ne peux pas m'empêcher de faire des parallèles. Voilà, je me dis, il tente une flambée de couleurs ; là, il m'éblouit avec son beau nid qu'il a construit ; il gonfle son panache. Une vraie comédie ! Et le gars croit que mes sourires l'encouragent alors que je viens de penser à tel oiseau qui sautille sur place pour démontrer sa valeur.

— Tant mieux pour toi. Moi, ça me refroidit instantanément quand le gars arrive avec son arsenal. Je ne peux pas entrer là-dedans. Quand je sais que tout ce que le gars veut, c'est me mettre dans son lit, *it turns me off*. Je suis

probablement anormale, mais j'aimerais qu'un homme s'intéresse à moi par curiosité et non par envie. La plupart me laissent tomber dès qu'ils voient que ça ne se terminera pas comme ils le souhaitent. Alors, je reste seule.

Martha regarde Sophie se débattre dans son impasse. La pauvre, elle n'est pas près de se trouver un copain avec une pareille attitude. Tout passe par le physique avant d'aller plus loin. Elle ne le sait pas ; elle est beaucoup trop froide avec les hommes. Elle va tous les décourager. Tout gravite autour de la séduction. Triste Sophie !

— Tu devrais venir fêter à Québec avec moi, dans ma famille. J'ai des cousins pas mal fins qui te plairaient. Ça te changerait les idées.

— Y penses-tu, Martha ? Laisser mon père seul pour le réveillon ! Je ne peux pas. D'autant plus qu'il fait des efforts surhumains pour arrêter de boire. Je dois être à ses côtés. J'aimerais tellement le voir se relever. Ah ! À propos, il faut que je te raconte une chose extraordinaire que ma petite Babette a faite.

Sophie prend rarement du vin, et elle sent son effet. Tout semble l'imprégner. La présence des autres s'accentue. Leur regard s'intensifie. Les peintures se vivifient. Les rires s'allongent. Elle veut faire voir à Martha le monde de Babette. Sa petite compagne de tous les jours, devenue une amie précieuse, un soutien dans les longs moments de solitude. Les voisins de table écoutent, émerveillés de la voir se transfigurer sous leurs yeux. C'est l'actrice qui parle. Martha est déjà captivée. Elle entre dans le petit théâtre de Sophie. Elle voit la cuisine, le beau-père, Babette mignonne comme Milou dans Tintin. Le vieil homme lutte. Depuis une semaine, après les avertissements du médecin, il a jeté toutes ses bouteilles de Scotch. Sauf une. Un oubli calculé. Elle lui revient en mémoire. Elle occupe maintenant tout son

esprit. Il suffit de se lever, de saisir l'appui marche, d'étirer le bras jusqu'au fond de l'armoire. La bouteille appelle. Prends-moi dans tes bras, je te délivrerai. Goûte-moi. Tu oublieras la douleur de vivre. C'est pas grave. Tout le monde le fait. L'homme hésite, il se doute qu'elle ment, la sournoise bouteille, avec ses faux arcs-en-ciel, la cruelle, la mangeuse de vie. Elle veut simplement le tuer. Il la devine. Une seule gorgée, il ne pourra plus s'arrêter. C'est injuste, mais c'est ça ! Il ne peut pas tremper les lèvres. Une seule goutte, c'est infiniment trop. Après, c'est l'abîme. La noyade dans le verre. Il se lève. Son bras ne l'a pas fait, pourtant la bouteille est ouverte. Le Scotch a répandu sa couleur scintillante. Lui se contente d'avoir des larmes d'impuissance. Ce n'est pas sa faute. Il n'a rien fait. C'est sa main qui est coupable. La traîtresse, elle décide à sa place. Pourquoi ce complot contre lui ? Pourquoi cette abomination ? Qui peut l'aider ? Il est seul. Non ! Il ne l'est pas. À ses pieds se tient sa délivrance. Babette, la valeureuse. Elle le sait, la petite, qu'un drame se joue. Elle ne peut pas abandonner son maître et sa maîtresse. Il faut qu'elle fasse le bond le plus prodigieux de sa vie. Elle doit d'un seul élan renverser le verre et la bouteille, pour sauver son monde. Elle le fait sans penser. Elle s'élance tel Snoopy dans le Red Baron. Échec et mat, vilaine bouteille du diable. Effondre-toi ! Éclate en morceaux. Victoire ! Elle a réussi. Son maître, dévasté par la honte et le chagrin, se met à pleurer. Le vieil enfant se libère du mal.

— Dis, Sophie, t'es une merveilleuse conteuse. J'avais l'impression que la scène se déroulait sous mes yeux. T'es une vraie actrice.

— Merci, Martha ! Quand je suis arrivée à la maison, mon père m'attendait avec un dîner Kraft. Ce fut le meilleur dîner de ma vie. Ce soir-là, j'ai gâté ma douce Babette.

Elle a eu droit à une triple portion de ses biscuits préférés. Tu comprends, pour les fêtes, je ne peux pas abandonner mon pauvre père. S'il arrive à tenir encore quelques semaines, je crois qu'il sera délivré pour toujours.

Martha ne peut cacher ses larmes. Elle voudrait voir Sophie heureuse.

— Je t'offre le digestif, ma très chère. Après je vais rentrer, car je dois être au bureau demain matin. As-tu d'autres belles histoires à me raconter ?

Neiges

Peu de rues à Montréal sont aussi colorées que la rue Saint-Denis. Les soirées d'hiver, même par grands froids, il y a des téméraires qui déambulent à la recherche d'un diner tardif ou simplement d'une halte nocturne. Vers vingt et une heures, il y a toujours la sortie des étudiants de l'Université du Québec. Un véritable souffle de vie dans le soir gelé. Madeleine, un soir de congé, se dit qu'une petite balade lui ferait du bien. Mais elle a sous-estimé les corridors de vent qui vous glace instantanément. Elle s'apprête à rebrousser chemin juste en face de l'ancienne bibliothèque nationale, quand elle remarque l'affiche invitant les passants à une soirée de poésie. Le titre, *Nuit de la poésie d'antan*, l'intrigue, et la pensée d'être à l'abri fait le reste. Ainsi, en ce soir de février, la belle Madeleine se retrouve avec quelques poètes et des mots qui traversent le temps. Madeleine écoute et surveille. C'est manifestement une soirée tournée vers la poésie du passé, mais quelques textes contemporains donnent un contraste agréable.

« Tu te lèves tôt, tu affrontes l'embouteillage des ponts, tu fabriques encore un autre jour. Toujours le même, à jamais recommencé, tout le temps perdu en vain. Dérèglement du cerveau, ô banlieues tristes et grises ! Espaces déstructurés immobiles dans la solitude ! Sournois

piège des bungalows ! Séduction fallacieuse du jardin minuscule. »

Rimbaud revient souvent, au grand plaisir de Madeleine. C'est son père qui lui a fait connaître les *Illuminations* et *Une saison en enfer* : « Un soir j'ai assis la Beauté sur mes genoux. Je l'ai trouvée amère et je l'ai injuriée. »

Madeleine pense à son père. « Il aurait apprécié cette soirée. Dommage qu'il y ait si peu de monde. Faut dire que faire ça un lundi soir au pire de l'hiver, c'est pas génial. »

C'est le règne du rire amer et de la rage
De se savoir poète et l'objet du mépris
De se savoir un cœur et de n'être compris
Que par le clair de lune et les grands soirs d'orage !

Un jeune homme à l'allure fière, debout, seul sur la scène tente avec toute la force de sa vision d'exalter la voix des poètes. Il allume des arcs-en-ciel. À la fin de sa déclamation solennelle, deux personnes applaudissent vigoureusement. Le petit bruit dans l'étendue noire semble un clapotis de noyade dans l'immensité du moment. Le poète, surpris de son effet, aperçoit l'homme à la chevelure blanche qui lance des bravos comme une bouée de sauvetage, et il distingue plus loin à l'arrière dans la lumière tamisée sa déesse blonde, dont il devine le sourire. Il n'aurait jamais cru voir Madeleine ici. Il en est profondément troublé. Il enchaîne avec un poème de son cru :

On ne sait comment cela se fit, mais les feux de l'Aube furent éteints.

Sur la ville s'étendirent l'ombre du sommeil et les pas étouffés des hommes déchus.

Le poète enchaîné et traîné dans la boue portait sa croix comme un forcené

Le rire des administrateurs de la cité se propageait comme un écho destructeur.

« Est-ce que j'ai déjà vu ce type ? se demande Madeleine. Sa tête me dit quelque chose. Ah non ! Zut ! c'est le gars de cet automne qui m'a tourné le dos au bar. Drôle de phénomène, mais je dois dire que dans son élément il dégage une certaine force. Il a belle allure quand il se tient debout ! Je ne vais quand même pas m'en approcher. C'est l'homme qui doit faire le premier pas. Mais je souhaite qu'il le fasse. Il m'intrigue avec son port de tête, fier comme un étalon sauvage. »

Le vieil homme attentif au poème se prend au rythme des mots. Voilà qu'il descend en lui-même. Son visage cerné ferme les yeux et les paroles l'entraînent comme un fleuve vers les souvenirs. La tristesse appelle la tristesse. L'homme ne voit plus que la destruction et la mort. Au son des poèmes, il tisse une fresque de conflits sans solution. Le sentiment d'un chaos à l'horizon le submerge quand il est tiré de ses rêveries par la voix du poète.

— Professeur Landurand, c'est bien vous ! Pardonnez-moi de vous déranger, mais je suis tellement surpris de vous voir ici à cette heure tardive.

À ces mots, le professeur remonte vers la lumière.

— Ah, Christian Lamontagne ! Ça me fait bien plaisir de te revoir. Tu as l'air en grande forme. Ta poésie est superbe. Il faut que tu me donnes tes textes. Allons prendre un café si tu as le temps.

— J'ai tout le temps, professeur ! Je suis un nocturne, vous savez.

Christian s'est dirigé droit vers le professeur. Il sait pourtant que Madeleine est là. Il ne la voit plus, mais devine qu'elle est à la porte. Peut-être l'attend-elle ? Son coeur bat à tout rompre, mais il n'a pas la force de courir vers elle, de lui parler, de l'inviter. Il est presque heureux de voir le professeur, qui le distrait de son manque de courage.

Le professeur du coup oublie sa mélancolie. Il est enchanté de poursuivre sa veille dans un café. La perspective de rentrer chez lui l'oppresse chaque jour. Il n'aime pas l'enterrement des quatre murs de son espace vital. Comme une bête qui fuit le chemin qui mène à la fosse, il continue de marcher, parfois, jusqu'à épuisement. Quand il rentre, il s'effondre dans son lit étroit. Mais ce soir, ses pas l'ont mené par chance dans ce lieu pour retrouver, semble-t-il, une partie de son histoire, Christian Lamontagne, cet étudiant hors du commun. À la sortie, ils sont accueillis par un spectacle féerique, mais rude : une grosse tempête de neige. Ils foncent tête basse dans les rafales et sont bien heureux de s'attabler quelques minutes plus tard devant un bon café chaud.

— Dis-moi, y a-t-il quelque chose de plus agréable qu'un café, après ce vent glacial ? Même si l'endroit est modeste. Je trouve que cette petite galerie de peintures accrochées dans un désordre fabuleux donne quand même de l'ambiance.

— Vous avez raison, professeur. Quand on est des rescapés du froid, tout devient agréable. Je crois qu'en temps normal j'aurais trouvé ces tableaux insignifiants, mais là, leur naïve clarté me réchauffe.

— Eh bien, nous revoilà ensemble, après toutes ces années. Nous avons traversé le temps.

— C'est bien vrai. Quel étrange hasard.

Christian pense aussi à Madeleine, qu'il a vue disparaître dans un taxi. Il rage d'être à se point timide. « Je suis le plus idiot des hommes ! En plus, elle m'a fait ce sourire d'ange. Hasard double ? Infortune ? Non, une opportunité que je n'ai pas saisie. »

Le professeur, encore essoufflé de sa course, reprend sa voix d'autrefois.

— Ça fait au moins sept ans, si je ne m'abuse, que tu as déserté ma classe, vilain garçon !

— Ah ! professeur, je pensais que vous m'aviez pardonné cet affront. J'étais un adolescent révolté, et quand vous m'avez humilié en me disant, je m'en souviens parfaitement, « Si Rimbaud n'avait pas existé, peut-être auriez-vous pu m'attendrir avec votre radeau à la dérive. Si vous aviez fréquenté les poètes incontournables à votre niveau d'étude, peut-être aurais-je souligné votre audace et votre talent. Dans les circonstances, je ne peux que m'attrister de votre prétention. Plus humble, jeune homme, vous auriez appris, dans le respect des maîtres, à cultiver votre art, sans vous élancer comme une furie aveugle, dans un orage de mots, dont vous ne comprenez ni le sens ni la portée. »

— Bravo Christian, quelle mémoire ! J'ai peut-être été un peu sévère, mais avoue qu'il y avait beaucoup de vrai dans mes propos.

— Tout à fait, professeur. D'ailleurs, Rimbaud est le poète que tout le monde connait. Il est insurpassable. J'aurais dû le savoir. Ma grand-mère, que j'adorais, me disait souvent la même chose. Pas selon vos termes mais, à sa manière, elle me faisait comprendre le ridicule de ma prétention à réinventer le monde. J'aurais mieux fait de me taire et d'apprendre des autres !

— De toute façon, Christian, nous nous sommes bien réconciliés. J'ai eu beaucoup de plaisir à te voir progresser dans ton art et j'ai encore en mémoire nos discussions sans fin.

— C'est vrai, professeur, que cette année-là fut marquante dans ma vie. Je me souviens quand mes copains et moi on est allés à votre maison dans les montagnes. Ce jour, personne ne l'a oublié. Je revois régulièrement Jean-Luc et Étienne, et justement le mois dernier on a reparlé de ces

heures exquises en votre compagnie. On avait apprécié la douceur ombragée de votre vieux chêne, tout près du balcon. Vos confiants pinsons qui venaient manger dans votre main. Nous avions tous l'impression de goûter une beauté éternelle. Et puis nous n'avions de regards que pour votre épouse, si charmante, qui venait de temps à autre prêter oreille amicale à nos emportements, et veiller à notre bien-être. Quel banquet fabuleux !

À ces paroles, Gérard ne peut s'empêcher de trembler intérieurement. « Voilà l'impression que Myriame donnait : la charmante épouse dévouée. Nous projetions l'image d'un couple heureux. Il y a tout un monde invisible caché derrière les apparences. Étrange, ce jeu des perceptions. À cette époque déjà, je commençais à ne plus pouvoir supporter cet amour à sens unique. J'avais cessé de dire depuis longtemps les « je t'aime » embarrassants. Je me faisais discret. Je commençais l'éloignement, espérant peut-être que ma compagne devinerait que le bonheur se reconnaît au bruit qu'il fait en partant. Que non ! Elle a accepté facilement mon départ. Quelques larmes sur son visage, un soupir de regret, un peu de reconnaissance, une certaine compassion de perdre un ami de longue date. Quelques mots d'adieux. Ce fut tout simple. Toute une vie se résumant à un regret. J'aurais presque souhaité une crise de nerfs, une tempête, une rage, l'effet de sentir un déplacement dans l'être, une perturbation quelconque dans la gravité du quotidien. Non ! Elle comprenait ! Je suis parti. Je n'existais plus. Tout ce temps pour rien. »

— Vois-tu, Christian, j'ai rompu avec Myriame. J'ai bien vu l'effet qu'elle a eu sur toi et tes copains. Elle a toujours été ainsi. Un charme discret et un sourire qui valent des journées de travail et d'oubli de soi. Le mystère de la féminité ! Je ne compte plus les hommes qui m'ont envié

d'être son conjoint. Pourtant, je l'ai quittée parce que l'amour à sens unique rend prisonnier. Il devient impossible d'être soi-même. On en arrive à subir une forme de dictature. Le combat des jours est trop inégal.

Christian fait des efforts pour se retenir et ne pas couper la parole. Sa pensée court comme un guépard sur la plaine, il mène une foule d'idées comme un troupeau dans les montagnes. Sa tête s'affole de perdre les mots. Il ne peut se maîtriser davantage.

— Je ne suis pas d'accord avec vous, professeur. Myriame vous a donné le plus beau don qui soit, celui de pouvoir exprimer en vous-même l'amour vrai et profond. Les sages de l'Inde ont coutume de dire : « Tout ce qui n'est pas donné est perdu. » Ce qui veut dire que sans Myriame vous n'auriez pu connaître l'amour et auriez perdu ce pouvoir de donner, qui compte beaucoup plus que le fait de recevoir. Cela dit, je vous comprends, j'aurais probablement fait la même chose que vous.

— Ah ! Christian, je reconnais bien ta fougue, tes idées peu ordinaires, ton sens du paradoxe. Tu sais, j'ai déjà pensé exactement ce que tu dis, mais je crois qu'à la longue le don de l'amour ne suffit pas. Il faut recevoir. Je ne parle pas ici de soins ou d'être choyé par sa compagne ; certes, cela apaise un peu la douleur de ne pas émouvoir celle qu'on voudrait toucher, mais bien de savoir que l'amour est partagé, qu'on est un couple. Lorsque l'amour est à sens unique, il y a une force de répulsion qui empêche la communion profonde. Tout reste en surface. Les échanges, les discussions, les tendresses glissent sur l'autre sans pouvoir le transformer et le rendre meilleur. L'évolution cesse.

— Je ne crois pas beaucoup, insiste Christian, à cette histoire de couple. Ce qui est fondamental, c'est de laisser être. De donner et soutenir l'autre, de ne rien attendre en

retour. Sinon, ça fausse tout. Le fait d'aimer, le fait que l'autre accepte cet amour, est déjà un don inestimable. Celui qui n'a jamais aimé est bien plus pauvre que celui qui a aimé. Myriame en ne vous aimant pas a beaucoup plus souffert de ce manque en elle tandis que vous avez été comblé d'avoir à vos côtés une telle femme. Myriame, si elle n'a jamais aimé de sa vie, porte une tristesse qu'elle garde en elle secrète, mais je suis certain qu'un jour devant la mort elle regrettera de ne pas avoir cherché l'amour, et d'avoir accepté votre pacte. C'est vous le grand gagnant, et non elle.

À ces paroles, le professeur s'étonne de voir chez ce jeune homme une telle facilité pour jouer avec les mots. Quel vécu s'accroche à ces propos ? Comment fait-il pour s'affirmer avec tant de force comme si une sagesse millénaire l'habitait, alors qu'il s'apprête à découvrir la vie et ses remous cachés ? Il y a du vrai dans ce que Christian affirme, mais aussi un niveau d'abstraction loin de l'émotion ; le professeur ne voit pas comment répondre pour l'instant à cette avalanche.

— Christian, tu n'as pas perdu ton agilité intellectuelle. Disons que, pour le moment, je donne la partie, mais tout ça me semble bien théorique. On en reparlera quand tu seras moins heureux. Le malheur, ça change les perspectives. J'ai l'impression d'avoir devant moi un jeune homme qui n'a pas connu de grands chagrins.

— C'est vrai, monsieur Landurand, que je parle sans beaucoup d'expérience. Je n'ai pas d'amie, et ma vie a toujours été aisée. Je suis libre comme l'air, je fais ce que je veux ; je n'ai aucune obligation envers qui que ce soit. J'ai rompu avec mes parents. Quand ma grand-mère est morte, j'ai quitté notre ennuyante banlieue pour vivre rue Saint-Denis dans mon petit studio. Je vais pouvoir tenir des années comme ça et étudier ce que je veux.

La conversation se poursuit durant des heures. Tout y passe, deux solitudes se rencontrent, celle d'un jeune homme déjà marginal mené par la passion du savoir, celle d'un homme ayant quitté tardivement les sentiers battus redécouvrant la joie mais aussi la tristesse d'être libre. Dans la foulée des interrogations et des exclamations, les voisins de table saisissent que Copernic a déplacé timidement le centre du monde, que le vénérable Einstein dépasse, peut-être, le génie de Newton, que Baudelaire avec ses *Fleurs du mal* a atteint l'apothéose poétique. Il se crée un tourbillon d'idées, projetées dans toutes les directions. À la fin, épuisés par leurs paroles, les deux compagnons s'arrêtent et entendent les bourrasques se heurtant aux fenêtres secouées par la danse des flocons. On ne voit même plus l'autre côté de la rue. Tout se fond dans un blanc mouvant sur lequel danse la lumière des lampadaires. Le froid dehors menace tous les derniers clients du café, qui se préparent à subir le siège d'une colère inexplicable du climat.

— Vous souvenez-vous, professeur, de votre cour sur les frontières de la connaissance, quand vous nous disiez que certaines zones du savoir ne peuvent être appréhendées que par l'émotion poétique ? Je me rappelle de cette phrase qui n'a cessé de me hanter depuis :

Il y a de l'être plutôt que du non-être, et cela est incompréhensible

— Oui, je me souviens très bien. Je voulais vous mettre en garde contre ceux qui pratiquent ce que j'appelle une rationalité abusive extrapolant le pouvoir de la logique au-delà des territoires qu'elle maîtrise. Contre ces personnes qui s'appuient sur des démonstrations dans un domaine étroit, et qui généralisent à tout le reste. J'ai souvent lutté contre ceux qui nous écrasent avec leur « c'est démontré scientifiquement », et tentent de nous ridiculiser, nous, les

littéraires, qui ne disposons que de mots subjectifs chargés d'émotions, des mots insuffisants pour mesurer l'étendue de nos impressions. La science évolue dans le cadre de l'espace-temps. Dès que nous questionnons l'émergence de l'être, le quelque chose plutôt que le rien, la fondation du savoir scientifique s'effondre sur ces temps primordiaux. La naissance du temps échappe au temps. Le déploiement de l'espace échappe à l'espace. L'énergie colossale échappe à la mesure des origines.

— Vos paroles me rappellent mes longues discussions, le vendredi soir, avec mes amis Étienne et Jean-Luc. Il faudrait bien que j'organise une rencontre avec eux et vous, monsieur Landurand, ça serait chouette. Je suis certain qu'ils auraient grand plaisir à vous revoir.

— Je ne demande pas mieux, Christian. Vous êtes imbattables tous les trois. De mémoire de vieux prof, je n'ai jamais trouvé rien qui vous ressemble.

Les deux compagnons n'ont maintenant plus de différence d'âge devant l'incompréhension d'être en ce monde, au milieu de milliards d'étoiles. Ils se demandent combien d'humains sur la Terre, au même moment, se heurtent à ce mystère insondable. Combien se laissent emporter par cette griserie de l'invraisemblable, par cette joie de la conscience, au centre de la nuit des temps, d'avoir une sensibilité fragile, partageant avec l'autre le sentiment de l'immensité et la découverte de l'humilité au bord de l'infini ? Combien d'humains ce soir, au même instant, s'interrogent sur les fondements du *Big Bang* ou du *Big Crunch* à venir ! Un cycle infernal de lumières et d'ombres, de l'illumination de l'amour aux ténèbres d'une matière opaque fermée à jamais sur elle-même, une inconscience absolue. Un effondrement gravitationnel à l'échelle du cosmos, un trou plus noir que noir.

La neige virevolte. Les deux amis contemplent la féérie blanche. Le silence se prolonge. Le professeur sonde les frontières de l'impensable. Christian repense au merveilleux sourire de Madeleine, se demandant s'il aura la chance de la revoir. Il regrette d'avoir fui la passion. Gérard repense à Myriame, se demandant pourquoi elle ne l'a pas aimé. Que serait-il devenu si l'amour avait été partagé ? En somme, aux frontières du monde on a soif d'amour ; là-bas, il fait sombre, on a besoin d'être à deux pour supporter le silence de la voûte étoilée et la crainte de la mort toujours présente. Nos deux explorateurs n'ont pas envie de quitter le lieu, mais la nuit les invite au sommeil. Il faut se séparer et affronter la rudesse de l'hiver. Le retour à la maison sera difficile pour l'un et l'autre. Après avoir échangé leur numéro de téléphone et s'être promis de se voir de temps à autre, ils s'enfoncent dans la poudrerie. Christian court vers l'autobus qui passe au bon moment, le soulageant d'une attente qu'il n'aurait vraisemblablement pas été en mesure de supporter, mais Gérard, malgré son âge, décide de poursuivre à pied son retour à la maison. Il le regrette amèrement. Par instant, le vent sur son visage devient intolérable. Il veut s'arrêter et s'enrouler par terre, laissant le froid l'endormir et l'amener hors du temps. D'ailleurs bien peu le retient en ce monde, et parfois il se dit qu'il est passé à côté de sa vie, qu'il est simplement trop tard ! À quoi bon s'entêter dans la monotonie des jours dépourvus de sens ? Pourquoi poursuivre et pour qui ? Il n'apporte rien à personne, ne sert aucune cause. À qui donner sa lucidité tardive ? Comment fait-on pour se rendre quelque part ? Les morsures glaciales prennent le dessus. Les dix minutes de marche habituelle se dilatent dans le temps. La résidence toujours cachée par des vagues blanches en débandade semble de plus en plus inaccessible. Que disait Saint-Exupéry ? « Je suis, Guillaumet, dans

l'abîme du blanc total, je dois me concentrer sur un seul pas ; c'est toujours le même pas que je recommence ; je dois à chaque moment refaire un seul pas et surtout ne jamais penser à la distance réelle qu'il me reste à parcourir. » Miracle ! J'ai survécu, je suis face à mon immeuble. Pour une fois, j'ai le goût de rentrer. Je vieillis. Mon dos me fait mal, les muscles de mes jambes sont crispés et ne répondent plus à ma volonté. Mon lit, ouvre-toi, je n'ai pas le courage de me déshabiller, la nuit appelle. Est-ce Myriame que je revois dans la splendeur de sa jeunesse quand tous les hommes lui faisaient la cour, et qui, comme une reine, restait altière, indifférente aux passions qu'elle déclenchait ? Mais quel est ce bruit dans ma poitrine ? Suis-je dans un cauchemar ? Eh, mon cœur ! Qu'est-ce que tu fais dans cette course folle ? Attends-moi ! Tu vois bien que je suis immobile et sage. Pourquoi cours-tu comme un fou ? On n'est pas aux Olympiques. On est ici dans notre lit, tranquille. Pas raison de s'énerver. On a toujours été de bons copains. Pourquoi me fais-tu ça ? Pourquoi me trahis-tu ? Tu ne vas pas battre ainsi toute la nuit ? Qu'est-ce que je vais faire ? Tu m'en veux d'avoir battu au ralenti toute ma vie — c'est aussi la tienne vieux, que tu le veuilles ou non — tu ne peux reprendre le temps perdu en claquant à toute vitesse sans savoir où tu vas, sans avancer. Crois-moi, si tu ne te calmes pas, tu vas nous faire crever tous les deux. Ça t'apprendra à vouloir tout diriger en aveugle. Il faut que tu m'écoutes. Malgré tout, je suis plus sage que toi. J'ai aussi de nouvelles choses à faire. Moi, je ne suis pas un égoïste qui palpite tout seul dans sa cage. Il faut que j'aide Christian. Il va se perdre sans moi dans des projets fous. Il ne le sait pas encore, mais il s'engage sur une route solitaire, en marge des grandes forces de notre temps ; je m'inquiète pour lui. Laisse-nous, mon cœur, lui faire du bien. D'accord, je ne t'obligerai plus

à traverser la douleur du froid. Je ne vais plus t'épuiser sans te demander ton avis. Cesse ton galop. Nous sommes immobiles. T'as la tête dure, mon ami. Nous ne bougeons pas ! Un cœur est censé répondre aux appels à l'ordre. Regarde, je visualise un lac paisible. Comment peux-tu être aussi insensible à la beauté, au calme absolu dans l'être ? Rien à faire ! Je vois bien que tu es révolté. Mutin ! Tu continues ton entêtement destructeur, tu propulses mon sang à toute vitesse dans ma tête. Ta fureur aveugle m'étourdit. Le plafond tourne. D'accord, fais donc ce que tu veux. Moi, je me résigne. Je n'en peux plus. Tu as gagné, mais ça ne sera au fond que ta défaite. Tu comprendras trop tard. Mais je n'insiste pas. Continue ton battement effréné et tu verras ce que ça donne de courir sans bouger, de ne pas écouter son maître, tout imparfait qu'il soit. Sans moi, tu ne peux rien faire, toi non plus. Nous sommes des compagnons inséparables. C'est ainsi. Ce n'est pas moi qui ai fait le monde, mais cet ordre des choses, tu ne peux pas le changer. Je te le dis amicalement, une fois pour toutes, et je ne me répèterai pas. Au moins, prends une décision éclairée pour une fois. »

Alors ce cœur révolté ralentit enfin sa course et chasse les ténèbres qui s'avançaient. Il renoue son amitié avec tout le reste du corps, qui attendait patiemment que le batelier apaise sa fureur. Gérard se lève, se déshabille, enfile une vieille robe de chambre, celle que Myriame détestait, regarde la ville toujours endormie. La tempête a poursuivi de son haleine les moindres ruelles. Des monticules de neige se dressent un peu partout, au gré des fantaisies du vent, maintenant léger. Les flocons de neige descendent très lentement, très brillants sous les lampadaires. La paix revient au monde.

« Eh bien, ce long jour n'aura pas été comme les autres. Ça fait réfléchir, un cœur qui bat comme un fou. C'est

drôle, j'ai le sentiment d'un échec colossal, celui de mon être, mais, en parlant avec Christian, je ne me suis plus senti dans l'autre versant de la vie. Je me suis senti aussi jeune qu'avant, comme si seule mon enveloppe physique prenait le poids du temps, mais mon âme toujours légère a encore le goût de continuer l'aventure terrestre, de sonder l'inconnu, de découvrir ces lieux du monde où la beauté est assise depuis des siècles. J'ai voyagé dans les livres et les films, mais rien ne remplace le bruit de la mer, le rugissement des lions sur la plaine, l'odeur des croissants à Paris, et ces mille perspectives de paysages que les peintres impressionnistes nous donnent à voir dans la clarté de leur regard. J'ai encore tant de choses à découvrir, à partager dans la fragilité de notre condition. Je t'en prie, mon cœur, ne flanche pas. Je sais, j'aurais dû agir plus tôt dans la force de l'âge, mais on est ce qu'on est. Que veux-tu, mon cœur, j'ai oublié ma mortalité. Bon, tu m'as fait un rappel de première classe. J'ai compris, pas besoin d'insister. Le compte à rebours est commencé, mais tu m'as donné une chance. Je t'en remercie. Ta bonté est sans mesure. Tout de même, avoue qu'il n'est pas toujours facile de choisir la bonne voie. Toi, tu te contentes de battre en aveugle, mais moi, je dois poser des actions décisives. C'est plus difficile que de suivre le rythme. Ça demande de l'imagination et aussi du courage. La voie du bonheur est plus étroite que tu ne le crois. Il ne suffit pas de faire kaboom, kaboom. Même Rimbaud a tenté d'en percer le secret — *J'ai fait la magique étude du bonheur que nul n'élude* — mais il n'a pas réussi. Qu'est-ce que tu crois ? Si le poète aux semelles de vent n'a pas vaincu le mystère, comment peux-tu me jeter le blâme si facilement ? Dans ta frénésie à battre, tu n'es pas toujours juste. »

Le professeur aime cette phrase magique de Rimbaud. Elle lui revient en tête dans les moments de graves réflexions,

incrustée dans sa mémoire, depuis sa première lecture, elle ressort dans les moments intenses de sa vie. Il approche de la frontière où tous les membres de sa famille ont sombré. La fatalité des Landurand, dit-on. Encore quelques années avant d'affronter la terrible soixante-cinquième, après la traversée de ce cap trouver des mers plus calmes, un havre de paix pour renouer avec tous les recoins de son être. Il vient de vivre un avertissement sérieux. La vie qu'il a failli perdre le ramène à son passé, dont il se sent toujours prisonnier. Il revoit son premier échec. Son espoir déçu à l'adolescence alors qu'il envisageait des études en mathématiques. L'orienteur l'avait pourtant prévenu. Il qualifie son intelligence, après une batterie d'examens, de « sans doute profonde, mais lente ». L'orienteur doute de ses facultés et de sa capacité à poursuivre des études supérieures. Mais à cette époque, Landurand rêve de mathématiques, comme Jean-Luc, l'ami de Christian. Il y voit l'incarnation de la beauté suprême. Le monde de la vérité et de l'exactitude, loin de la guerre stérile des mots. Il réussit à être admis au baccalauréat en mathématiques, mais échouera de manière lamentable. Son professeur de géométrie, Roland Frossard, lui insuffle néanmoins la passion des mathématiques. Il le revoit encore, ce maître, comme si c'était hier, comme s'il y avait un simple pas entre l'adolescence et la vieillesse. Monsieur Frossard, un homme serein, paisible. De lui émane le bonheur du raisonnement juste. Il souligne avec justesse que les *Éléments d'Euclide* a été l'ouvrage le plus publié dans l'histoire de l'homme, qu'il a constitué jusqu'au vingtième siècle un modèle de rigueur insurpassé, pratiquement fidèle à la transcription d'origine.

Quand je pense à Christian, je l'envie un peu, songe le professeur. Au collège, tous mes collègues soulignent l'incroyable performance de mon jeune ami. Quelle chance

il a ! Aucune matière ne l'arrête. Il pourfend le savoir technique ou théorique avec la même adresse. Il colle plus d'une fois les profs devant toute la classe. Il est craint. Il déserte souvent les classes. Les enseignants relaxent quand il s'absente. Il n'est jamais réprimandé pour ses escapades. Au contraire, on l'encourage à ne pas s'ennuyer dans la classe. On préfère le voir au bureau pour lui donner des sujets d'étude. Christian ne voit pas la chance qu'il a d'être si doué. Il gaspille son talent en allant dans tous les sens, incapable apparemment de se choisir une spécialisation. Ça m'inquiète de le voir suivre des voies marginales. Il ne sait pas encore le prix immense qu'il paiera pour ces heures de liberté qu'il chérit plus que tout au monde. Il sous-estime la pression de la normalité. Il néglige le poids du temps et l'importance de l'insertion sociale. Un cheval au galop sur une plaine trop libre finit par s'essouffler dans une course vaine. Il faut des obstacles pour grandir. Christian a tout ce qu'il faut pour réussir, mais il doit choisir une voie précise et non tenter d'embrasser tout en même temps. Je dois l'aider.

De nouveau à la fenêtre, le professeur songe que les travailleurs bientôt vont revenir habiter la ville, mais lui n'a plus besoin de suivre ce rythme des jours. Il se recouche avec l'image des flocons soyeux qui tombent sur le matin.

La rencontre

Le carré Saint-Louis une fois de plus a triomphé de l'hiver. Les vieux arbres ont relevé le défi. Les chiens courent tout joyeux pendant que les maîtres font la conversation. La fontaine n'a pas encore repris son vieux refrain. Elle attend, impatiente, que disparaissent les derniers monticules de neige. Les vagabonds reprennent leurs bancs malgré des nuits encore froides. Les enfants crient. Les guitaristes jouent à la bohème. Les nouveaux intellectuels apportent de gros bouquins impressionnants. Les sans-avenir découvrent une occupation dans l'art de flâner. Bien des fois, Christian a rôdé dans le parc avec l'espoir de rencontrer Madeleine. Le hasard se moquait de lui. Il s'est souvent approché du café. À travers la vitrine, il la voyait entourée d'hommes la courtisant. Il n'a jamais osé entrer.

Il cède pour une fois à son désir. Il s'amène tout hésitant et anxieux, comme devant une traversée périlleuse. Il entre à cinq heures dans le café. Le bar est déjà complet. Pas de chance ! Il faut que ça m'arrive. On est tôt pourtant, se désole-t-il. Une charmante hôtesse lui offre une table qu'il ne peut refuser. Durant tout le repas, il jette des regards en direction du bar. Toujours pas de Madeleine. Une fille moins belle mais agréable la remplace et converse avec un homme vêtu d'une manière irréprochable. Christian n'aime

pas trop l'endroit et trouve les prix exagérés. Il est économe et déteste gaspiller son argent dans un bar ou un restaurant. Il préfère dépenser dans les librairies. Le fait d'être là, pour rien, ne fait qu'accroître son tumulte intérieur. « J'aurais dû lui parler lors de la soirée de poésie. Elle m'a fait un sourire invitant. Ici, dans ce contexte branché, je ne me sens pas à ma place. J'aurais dû ne pas venir. » Ces réflexions passées pour lui-même, il part de fort mauvaise humeur. Il ne remarque pas Martha — toujours fidèle à son poste — le suivant du regard, comprenant bien la raison de son air frustré. Elle sait que Madeleine vit une aventure sur la Côte d'Azur pour deux semaines, avec un entrepreneur marié mais généreux. Ainsi, se dit Martha, ce gars qui semblait différent n'est pas immunisé contre la beauté du café. Décevant ! Elle est encore gagnante.

Devant le dépit de Christian, Martha repense à une conversation avec Madeleine. Toujours le même sujet, les hommes, la séduction.

— T'es vraiment d'une autre époque, Martha. La dernière romantique qui cherche l'amour. N'as-tu pas compris le fond de la chose ? Tous les hommes sont étonnamment semblables. C'est d'une banalité à mourir !

— Et les poètes, qu'apparemment tu aimes, ce que d'ailleurs je ne comprends absolument pas, les mets-tu dans la même catégorie ?

— Le fait que je ne déteste pas la poésie ne signifie pas que j'ai un faible pour les poètes. Je me vois bien lire un poème devant la mer dans un hôtel luxueux, mais je ne me vois pas vivre en bohème des années avant que mon poète ne devienne célèbre. Je n'ai pas cette patience. De plus, les poètes qui réussissent à percer, c'est rare, à moins qu'il ne soit des Bob Dylan ou des Leonard Cohen, ce qui n'est pas trop fréquent. Ceux que je connais sont compliqués à

souhait. J'aime mieux explorer du côté des hommes d'affaires, mais, pour être franche, le gars que j'ai revu cet hiver à une soirée de poésie ne me déplait pas. Ce type bizarre qui l'automne dernier m'a tourné le dos au bar. Je ne sais pas si tu te souviens.

— Tu parles, si je m'en souviens. Un homme qui s'écarte de toi, ça mérite mon respect. C'est inoubliable !

— Alors le voilà qui s'amène avec une voix pas possible. Il a fière allure dans son élément, je dois l'avouer, et sa poésie n'est pas trop mal. À la sortie, je lui fais mon sourire qui tue. Pas d'effet sur mon poète. Il reste de glace. C'est à peine s'il me regarde, tout attentif à un vieux monsieur qui l'accompagne. Ça me met en boule. Je n'ai pas l'habitude de laisser indifférent.

— De mieux en mieux, reprend Martha. Je le trouve de plus en plus sympathique. Le premier homme qui ne tombe pas sous tes griffes. Je nous offre un petit blanc. Faut fêter ça.

— Je n'ai pas dit mon dernier mot et je crois que tu te trompes, Martha. Ce gars est en feu, mais il a peur de moi. Il a l'instinct de préservation.

— C'est déjà ça ! soupire Martha.

— Je trouve les poètes attachants, mais généralement perdants. Ils ont le pouvoir des mots, mais au bout du compte ça ne change pas grand-chose. Ils nous donnent l'aperçu d'un bonheur inatteignable, et sont à jamais prisonniers d'une sensibilité insupportable. Je les aime et je ne les aime pas, à la fin du jour je préfère les réalistes. C'est comme ça que sont les choses. Je n'y peux rien. Mon père, tu le sais, vivait modestement. Ma mère a été heureuse avec lui, mais moi je n'aurais pu me contenter de si peu. J'ai besoin de plus, de beaucoup plus. C'est ma nature ! Et rien ne m'arrêtera pour obtenir ce que je veux.

— Je le sais bien, et c'est ça qui est troublant. Quand on te regarde avec ta blondeur et ton regard d'outremer, on a l'impression que t'es un ange de douceur. Moi, je sais que t'as un cœur d'acier. Je plains les hommes qui t'entourent.

— Je n'en connais aucun qui s'est jamais plaint ! Je ne suis pas comme tu penses. Tu fais erreur. Tu ne peux pas vraiment comprendre qui je suis.

— *My God !* Mademoiselle *is out of reach ?* Nous, les connes, avec nos allures ordinaires.

— C'est pas ça que je veux dire. Je suis de l'autre côté de la poésie. Je suis dans la vie telle qu'elle est. Demandes-tu à une louve d'être gentille et courtoise ? Je suis une femme entière dans la jungle primitive. Je suis libre ! Ça ne veut pas dire que je suis insensible, mais je ne peux pas m'empêcher d'être ce que je suis dans ma nature profonde.

— Ta jungle, je ne m'y retrouve pas trop, et je ne l'aime pas. En tout cas, ta morale laisse à désirer et tu te fous de la souffrance que tu causes. Ne me dis pas le contraire. Pense à ta relation avec cet homme marié dans ton village, ton premier amant, ce Julien qui a mal pris ta rupture. Tu crois qu'il a une vie heureuse maintenant dans sa Gaspésie ?

— D'accord ! Mais c'est pas pareil. C'est devenu plus qu'une aventure. J'évite ce genre de situation, maintenant. J'ai eu ma leçon.

— Entre ce que tu dis et ce que tu fais, il y a un monde. C'est comme les hommes mariés. Tu disais, je les écarte systématiquement. Je ne veux pas de problèmes. À ce que je sais, tu t'en vas sur la Côte d'Azur dans quelques semaines avec un homme lié par l'institution sacrée du mariage, dit Martha très lentement.

— C'est un cas différent !

— Encore un cas exceptionnel !

— Écoute, les choses sont très claires entre nous. Sa femme est froide, et le pauvre homme a bien le droit d'avoir une vie sexuelle à lui, tant qu'il remplit ses obligations familiales. Quant à moi, il sait que je recherche un homme libre qui aura les moyens de m'offrir le luxe dont je rêve. En attendant, je m'offre un avant-goût de ma vie future. C'est une relation entre adultes. Chacun profite de l'autre, il n'y a pas de mal à cela. Puis on ne sait jamais, toi qui aimes le hasard, je vais peut-être rencontrer là-bas un millionnaire libre qui me plait. En tout cas, j'ai plus de chances qu'ici. J'appelle ça aider le hasard.

— Ça, c'est le bout du bout. Tu n'es pas encore partie que déjà tu songes à un autre prétendant. Tu vas changer de chambre à coucher sur place ? Quelle morale exemplaire ! Vraiment, tu es bien faite. Rien ne peut t'atteindre.

Martha se demande si elle va raconter à Madeleine l'incident de ce soir. Le venin a agi à retardement. « Vaut mieux que je n'en parle pas. J'en ai assez de la voir trôner sur sa beauté. Elle n'a rien fait pour ça. C'est injuste. Et moi qui ne veux que trouver un homme qui a du cœur. Je ne lui demande pas d'être riche, ni même d'être beau, ni d'être fort, ni d'être super brillant, juste d'avoir un gros cœur. Un homme bon. C'est tout ce que je veux ! Est-ce devenu si rare ? Que se passe-t-il ? *Something is wrong somewhere ! Fuck !* »

En cette saison, Gérard Landurand se promène souvent au carré Saint-Louis. Il profite du beau temps apaisant. L'air est encore frais, mais le ciel, d'un bleu si pur, réchauffe le regard. « Qui a besoin de plus que cela ? » dit Gérard à un passant de sa connaissance. Son petit fox-terrier, mignon comme tout, attire la sympathie sur son maître.

— Ce matin comme tous les jours depuis que je suis à ma retraite, souligne Gérard, je me lève quand je veux.

J'adore cette heure entre le sommeil et l'éveil, quand on se dit qu'on va traîner au lit, cinq minutes, et qu'on se rendort par pure paresse. C'est un privilège incroyable d'être à ce point libre, n'est-ce pas ?

— C'est vrai, dit l'homme dont le petit chien s'est assis. C'est bon d'être libéré du travail, mais moi je n'arrive pas à dormir le matin. Voyez-vous, mon cher monsieur, j'ai travaillé toute ma vie dans une manufacture. À six heures, j'étais déjà à pied d'oeuvre pour préparer les machines. Ça m'a gardé en forme, mais aujourd'hui encore à six heures, je suis totalement éveillé, incapable de me rendormir. Que voulez-vous, c'est ainsi.

— Je comprends, à chacun ses misères…

Les deux hommes se séparent, après cette furtive conversation, agréable et inutile, conscients qu'il fait bon vivre du matin jusqu'au soir, en ayant pour but seulement de respirer l'air du jour, et de guetter les nouveaux passants. Landurand est tout entier dans ses rêveries quand une voix derrière son dos le fait sursauter.

— Pardon, monsieur, de vous déranger, mais je crois que vous êtes l'homme auquel parlait le jeune poète, lors de cette dure soirée d'hiver en février ?

La surprise est totale. Voilà que Gérard, se retournant, voit la belle Madeleine, et son sourire si magnifique.

— Mais dites-moi que je ne rêve pas, mademoiselle ! Suis-je soudain à Beverly Hills ? Non ! Je suis bien dans le Square, et vous êtes simplement un ange qui s'adonne à passer ?

— Ah ! monsieur, vous êtes bien galant, reprend Madeleine avec douceur.

— Permettez-moi de me présenter : Gérard Landurand, professeur à la retraite. Seriez-vous la belle Madeleine du carré Saint-Louis ? Votre légende court, vous savez ? On

dit qu'il suffit de croiser votre regard, une seule fois, pour comprendre ce qu'est la beauté.

— J'ignorais que mon nom circulait en dehors de mon groupe d'amis. C'est bien moi, Madeleine de Sainte-Croix, enchantée de faire votre connaissance

— Que puis-je faire pour vous, mademoiselle ?

— Voyez-vous, j'aime bien la poésie, et j'aimerais faire plaisir à mon père, qui, lui, est véritablement un passionné de cet art. J'ai particulièrement été touchée par l'envolée de ce jeune homme que vous connaissez, lors de la soirée de poésie. J'aimerais offrir à mon père, pour sa fête, un recueil de ses poèmes. Je suis certaine que ça va lui plaire.

— Ce jeune homme a véritablement du talent, vous voyez juste, mais il n'a jamais publié. Pour le lire, je crains qu'il faille le rencontrer, car il garde ses textes pour ses amis. Il n'écrit d'ailleurs pas beaucoup. Ce qui est dommage. Il est trop occupé à avancer dans toutes les directions à la fois. Ça me fait penser que nous avons, ce soir chez lui, une rencontre de son groupe d'amis, les anti-ismes, je vous expliquerai peut-être un jour ce nom étrange, quand vous aurez du temps, si l'occasion se présente. En attendant, pourquoi ne pas vous joindre à nous, ce soir ? Je suis certain que le groupe va être enchanté. Vous ferez grande impression, mademoiselle.

L'invitation surprend Madeleine, mais ça lui donne l'occasion qu'elle espère. Ce jeune homme l'intrigue.

— Le problème, c'est que je travaille ce soir jusqu'à minuit.

— Ah ! ce n'est rien ! Les gars auront juste terminé leur troisième café, et commenceront à se dégourdir le mental. C'est toujours après minuit que l'inspiration monte. Ça vaut la peine de vivre ça. Vous verrez, ce groupe n'a pas son pareil. Ils sont tous un peu délirants, mais charmants

et attachants. Le seul problème, c'est vous. Ils vont tous devenir amoureux. Le plus vulnérable sera Christian, le poète.

Madeleine pense vite. Elle hésite, puis finalement se dit : « Pourquoi pas ? »

— D'accord, monsieur Landurand, je vais vous rejoindre après minuit. Donnez-moi l'adresse.

C'est ainsi que, précisément par hasard, Christian allait de nouveau rencontrer Madeleine. Il ne se doutait pas que sa vie basculerait bientôt dans une tempête d'émotions. Le professeur se demande après coup s'il n'aurait pas mieux fait de se taire. Un sentiment obscur l'envahit à présent. Un aspect pas vu au premier abord. Mais quand Madeleine, avec son regard intense, avait dit « je viendrai », sans la moindre hésitation, il avait eu un doute.

La soirée commence doucement chez Christian. Étienne est le bon dernier comme de coutume, et, tout de suite à son arrivée, l'atmosphère change. Catalyseur du groupe, il a ce don de créer un effet de présence, une intimité réconfortante. De sa voix grave mais toujours un peu différente dans son extravagance, il commence son salut usuel.

— Salut, braves guerriers de l'infini, chercheurs des fondations cachées du monde, funambules marchant sur le fil des incertitudes. Salut, monsieur le professeur, protecteur fidèle, veilleur infatigable de la flamme sacrée, stable sous le vent mauvais. Salut, mes amis. J'ouvre officiellement la soirée.

Puis il se tourne vers Christian et demande son habituel cappuccino. Christian va à sa machine à café, rituel du vendredi soir. Jean-Luc, ayant étalé ses biscuits traditionnels, raconte ses mésaventures scolaires. Il réussit bien, mais se plaint toujours de cette manière d'enseigner qui l'agace. Selon lui, ses profs glissent sur la surface des mathématiques. « J'ai l'impression de suivre des cours de cuisine. Ce n'est

pas les recettes qui m'intéressent, mais l'intuition profonde derrière les théories. Je n'aime pas quand les math sont présentées simplement comme un jeu intellectuel. La logique de la découverte, voilà ce qu'il faut cerner. » Étienne en entrant avait coupé la parole à Jean-Luc. Impossible de rivaliser en paroles avec celui qu'ils appellent le Fondateur. Quand Étienne entre, il prend le devant de la scène. Chose comprise et acceptée par le groupe. C'est même devenu une tradition. Depuis que le professeur s'est joint au groupe, lui aussi interrompt parfois Étienne.

— Mon cher, il était temps que tu arrives pour nous sortir des complaintes de notre ami Jean-Luc. Un peu plus et nous aurions eu droit à la sempiternelle histoire de Poincaré, le grand mathématicien français qui indépendamment d'Einstein a élaboré pratiquement toutes les bases mathématiques de la relativité restreinte. Néanmoins, seul Einstein, guidé par sa profondeur philosophique, a compris qu'il fallait abandonner le concept d'un temps universel et d'un espace absolu, scène immobile de tous les observateurs. C'est bien ça, Jean-Luc ?

— Tout à fait, professeur ! Quel fabuleux génie ! Si vous saviez comme j'ai hâte de pouvoir comprendre comment la géométrie est reliée au tenseur d'énergie matière. Ce n'est pas demain que je vais y arriver, car on enseigne les math le plus souvent sans établir de liens avec la physique, et par ailleurs les physiciens utilisent les math de manière insuffisamment claire, pour mon besoin de rigueur. Je suis donc dans une impasse misérable.

Christian, revenant de la cuisine avec son cappuccino, se donne un air faussement dramatique.

— Pauvre Jean-Luc, en effet ta vie est un réel cauchemar, et rien que d'y penser nous souffrons tous de ce malheur qui s'abat sur toi. Arrête, car nous allons nous effondrer en larmes.

Étienne enchaîne d'un geste solennel.

— Amis et frères de la quête du savoir, la vérité ne s'obtient qu'au bout d'immenses efforts et au prix d'un détachement à toute épreuve. Il faut de la patience, et faire un pas, un seul pas à la fois…

— Oui, oui, je sais le reste, clame Jean-Luc, j'ai lu moi aussi la traversée de Guillaumet dans son désert de glaces. C'est d'ailleurs le professeur qui nous l'a fait découvrir et méditer longuement. Toujours le même pas qu'on recommence... D'accord, je suis un impatient et je n'ai qu'à me concentrer sur ce que je dois étudier pour m'y rendre, à cette maudite équation incompréhensible.

— Voilà qui est sage en effet, souligne le professeur.

— Vous m'avez l'air pas mal en forme ce soir, les gars, dit Christian. Je crois que ça va être une bonne soirée antiisme. Qui veut proposer l'ordre du jour ?

Tous se mettent à rire. Étienne reprend le flambeau.

— Je propose que nous commencions de façon ordonnée, par le non-ordre comme nous faisons toujours, et la poésie de l'instant sera notre guide.

Adoptée à l'unanimité, clame le groupe. Gérard en profite pour annoncer sa grande nouvelle

— Les amis, j'ai une grande surprise pour vous. Ce vendredi soir ne sera pas comme les autres. Vers minuit, la Beauté va cogner à notre porte.

Les plaisanteries ne sont pas coutumes chez le professeur. Aussi les visages expriment une interrogation parfaite, attention qui dans le contexte d'une classe ordinaire aurait fait la joie de tout enseignant.

— Je vois que mes anciens étudiants, tout intellectuels qu'ils soient, ne sont pas indifférents à la sonorité du mot beauté. C'est bien ! Et, quand vous la verrez, vous reconnaîtrez la justesse du mot. Elle vient, savez-vous pourquoi ?

— Professeur, lance Jean-Luc, nous manquons d'indices pour résoudre votre énigme.

— D'accord, voici un indice. Elle s'appelle Madeleine.

Christian jette un regard inquiet à Jean-Luc, le seul à qui il a parlé de Madeleine. « S'agit-il de la même personne ? Comment est-ce possible ? »

— Des Madeleine, au Québec, il y en a beaucoup, souffle Étienne, mais je n'en connais aucune qui pourrait arriver comme ça à l'improviste. Alors, professeur, s'il vous plaît, expliquez-nous ce que vous avez manigancé.

— D'accord, les amis, je ne vous ferai pas languir davantage.

Le professeur raconte alors toute l'histoire. De la soirée de poésie à sa rencontre au carré Saint-Louis, en après-midi. Christian est abasourdi.

— Ça alors, tonne Étienne, c'est pas croyable. Notre ami nous laisse suffoquer dans notre petit groupe étroit pendant que lui court la blanche prétentaine, avec ses poèmes. Je ne connaissais pas cette formule. Pourtant, je me débrouille assez bien avec les femmes. Bravo, Christian ! Tu es plus rusé que je ne l'aurais imaginé.

Christian a la tête qui bourdonne, son cœur s'affole, la vision de Madeleine l'envahit totalement. Il est nerveux et paralysé de peur. Il craint le ridicule. Ça tient du miracle. Il ne comprend pas comment un tel évènement, à la fois désiré et craint, peut arriver comme ça, soudainement. Gérard s'inquiète du désarroi visible de Christian, il enchaîne.

— J'espère, Christian, que je n'ai pas fait une bêtise en l'invitant chez toi, sans te demander ton avis. C'est une idée qui m'est venue comme ça. Je me suis dit qu'un peu de féminité et de beauté dans notre groupe ferait du bien. Cette fille n'a, à première vue, aucune inclination poétique, elle fait plus dans le genre femme fatale, surtout quand on

perçoit la force de son regard. On la voit mal s'en aller à la dérive, l'âme foudroyée. Néanmoins, il faut croire que la poésie a un certain attrait pour elle. Sinon, je m'excuse Christian, mais je ne vois pas pourquoi elle voudrait te rencontrer. Je ne pense pas qu'elle manque d'hommes autour d'elle et qu'elle soit esseulée.

Alors Christian relate sommairement son histoire au Spleen Café. Il ne dit pas tout. Il fait part de son malaise, et ses amis, qui connaissent sa fragilité, comprennent mieux son air troublé. Le professeur se demande plus que jamais s'il a posé le bon geste. « Il faut que Christian se confronte un jour ou l'autre à ses émotions, mais est-ce le bon moment ? » Christian se met à la décrire, et tous ressentent à quel point il est captivé par Madeleine.

— Elle est comme un rivage inaccessible qu'on voudrait aborder, mais en même temps on craint d'échouer lamentablement sur la grève, avec le goût de ne jamais se relever. Son sourire offre tout, mais son regard peut reprendre en un instant tout ce que vous avez cru qu'elle donnait. Parfois, son regard est comme un acier trempé que vous n'auriez jamais pu imaginer dans une eau limpide. Là, vous sentez que vous êtes en danger. Elle est comme une fascination qui peut tuer. Les amis, ce soir je suis très nerveux et pourtant je suis heureux de savoir qu'elle viendra. Je suis, permettez-moi d'emprunter la phrase d'Éluard, plus haut et plus bas que jamais.

Le silence est coupé par un dernier souffle de froid qui fait vibrer les fenêtres. Ça donne à Christian l'idée d'utiliser son petit foyer. Rien de tel que l'odeur des bûches pour apaiser l'esprit. Il s'affaire en pensant à Madeleine. Elle trouvera au moins une atmosphère chaleureuse. Le temps jusqu'à minuit parait long ; Christian parvient à contrôler son anxiété. L'amitié qu'il ressent autour de lui le calme.

« Je ne peux rien faire de plus que d'être moi-même » pense-t-il. Minuit passe. Pas de Madeleine. Jean-Luc lance la discussion sur l'intrication des particules en physique quantique. La sonnerie retentit. Instantanément, le sujet qui passionnait Christian disparait de son esprit. Une chaleur intense monte à son visage. Il espère que ça ne se voit pas trop. Il évite la pleine lumière. Le professeur accueille Madeleine calmement. Les trois amis se lèvent d'un même élan.

— Madeleine ! Soyez la bienvenue parmi nous. On ne croirait pas que vous arrivez du travail, vous êtes radieuse comme un soleil de minuit. Je vous présente le fameux trio de notre ancienne école. D'abord ce compact gaillard, Étienne, c'est notre philosophe, avec néanmoins un vilain penchant pour l'ésotérisme, et toutes les choses merveilleuses et insolites qui n'existent malheureusement que dans sa tête. Nous lui pardonnons ces excentricités, car il nous sauve continuellement, des griffes de notre abominable Jean-Luc le rationnel, sec et droit, comme un peuplier, pointant dans un ciel d'abstraction, sans laisser aucune de ses branches explorer la joie des courbes sinueuses. C'est lui qui nous a plongés dans l'abîme des incertitudes de Gödel. Alors qu'Étienne en profite pour se libérer de la pesanteur des jugements rigides, Jean-Luc, lui, n'y voit qu'une obligation encore plus forte de faire taire la folle du logis. Pas besoin de vous dire, gente dame, qu'une formidable guerre se poursuit régulièrement dans ce modeste studio.

Étienne, contrairement à ses habitudes, se contente de sourire discrètement. Visiblement, il est encore sous le choc de la beauté. Jean-Luc, lui, fait un salut presque militaire qui ne dupe pas Madeleine. Elle ressent immédiatement la timidité qu'il tente de dissimuler.

— Enfin, notre hôte Christian, que vous connaissez, poète à ses heures, mais surtout le réconciliateur qui nous lie par son amitié fidèle, se nourrissant de nos points de vue opposés, et calmant le jeu, quand on ne sait plus quoi répondre à Jean-Luc qui nous sert son assommante phrase de Wittgenstein : « Ce dont on ne peut parler clairement, on est dans l'obligation de le taire ».

— Heureux de vous revoir, Madeleine, dit Christian avec beaucoup de tendresse. Je n'aurais jamais osé vous inviter à nos discussions du vendredi. Vraiment, c'est inespéré.

— Merci, Christian, poursuit Madeleine, de m'accueillir chez vous, et vous aussi, monsieur Landurand, pour l'introduction. J'ai déjà l'impression de vous connaître tous. C'est fascinant, professeur, comme vous avez le don de présenter les gens !

Habituée au public, Madeleine sait charmer, à la fois s'effaçant en douceur et s'affirmant au bon moment par des paroles bien étudiées, agréables, elle fait corps avec le groupe comme si de tout temps sa place l'attendait. En peu de temps, elle met tout le monde à l'aise.

— Parlez-nous, Madeleine, un peu de vous. C'est à votre tour, reprend le professeur.

— Vous savez, il y a peu de choses à dire sur moi. Je suis monstrueusement concrète comparée à vous. Ce ne sont pas les fondations du monde qui m'intéressent, c'est la vie présente. Ce n'est pas de comprendre qui m'importe, c'est de jouir des belles choses. J'ai probablement peu en commun avec vous, à l'exception peut-être de la poésie. Et encore, le peu que j'aime vraiment, c'est seulement quelques phrases que j'y trouve et qui s'accrochent à moi, sans que je sache pourquoi. À part ça, je suis une fille qui aime le design, les voyages, et déjà je sens que la vie est bien trop courte pour profiter de tout ce dont j'ai envie. Je voudrais

voir Venise au coucher du soleil, prendre un café croissant au mont Parnasse, assister au retour des pêcheurs dans les mers d'Islande, allez danser dans les boîtes à Londres et, un peu ivre, agacer les lions de Trafalgar Square. Je voudrais voir une authentique cérémonie du thé dans un hôtel isolé près d'un ruisseau dans la campagne japonaise. Je pourrais continuer comme ça et vous parler jusqu'au petit matin de toutes ces beautés du monde que je veux goûter et ressentir. Mais j'ai une crainte, que tout ça disparaisse avant que je n'aie le temps d'en profiter. C'est fou, mais, depuis la montée du terrorisme, je crains que nous soyons envahis de nouveau par des barbares. Je ne sais d'où me vient cette espèce de phobie qui m'affecte par moments. J'en fais parfois des cauchemars. Voilà, maintenant, vous savez tout sur moi.

Elle se met à rire devant leur mine un peu déconfite, mais par ailleurs totalement subjuguée. Elle le sent. Le professeur voit aussi le visage ahuri de ses anciens étudiants, et ne peut s'empêcher de penser et de fredonner Brassens, qui en bicyclette avec son petit pot de moutarde est devant la belle Marinette : « Avec mon petit pot, j'avais l'air d'un con ma mère, avec mon petit pot, j'avais l'air d'un con. »

— Bon, les gars, tenez-vous-le pour dit, et ne venez pas pleurer sur mon épaule. Vous n'êtes, aucun de vous, en mesure de donner à mademoiselle ce qui lui convient. Elle ne fait donc que passer parmi nous. Les choses sont claires. C'est mieux ainsi. Quant à vous, Madeleine, vous pourrez profiter ici d'une amitié chaleureuse. On se comprend tous, et le professeur glisse un regard furtif du côté de Christian.

Étienne ne peut résister cette fois-ci à son goût du théâtre. Il se lève comme un chevalier du Moyen Âge et se prosterne devant la reine dont il se sait indigne, mais lui jure de la défendre au péril de sa vie.

— Reine de l'immense royaume du carré Saint-Louis, je jure d'être votre fidèle serviteur et je vous défendrai contre tous ces barbares qui ne manqueront pas de vouloir acquérir vos terres. Je serai le rempart contre ces démons, et rien ne viendra troubler votre quiétude.

Jean-Luc, d'habitude peu enclin au moindre emportement, met cependant une miette d'humour à la scène, et surprend la compagnie.

— Princesse, je ne saurais que vous entraîner dans de mortels ennuis d'une science abstraite, mais je serai aux côtés d'Étienne, si vous avez besoin de moi.

Christian, lui, reste silencieux, un peu renfrogné en lui-même.

— Et vous, Christian, que ferez-vous pour moi ? lance Madeleine, un peu surprise de voir que le poète demeure silencieux comme une carpe nageant dans les profondeurs d'une eau opaque.

— Moi, Madeleine, je me demande si je pourrai supporter de ne pouvoir être plus que moi-même pour vous plaire. Si je ne vais pas, au bout de ma route, m'effondrer dans le désespoir de vous perdre sans jamais avoir eu la chance d'être près de vous, sans jamais avoir satisfait l'indéfinissable désir de votre personne.

— Voilà ! C'est un peu mieux. Et elle sourit, sachant maintenant qu'il est bien accroché.

— Je veux, Madeleine, poursuit le professeur, revenir sur vos barbares, car il faut y ajouter un phénomène unique dans toute l'histoire de l'humanité. Il est vrai qu'il y a eu à différentes époques des invasions barbares par suite de l'effondrement des grands empires ; il reste que jamais ces hommes n'ont eu accès au pouvoir destructeur lié à la miniaturisation des armes, ni à celui de fléaux bactériologiques dans un simple tube. La mort ignominieuse de milliards

d'humains dans la paume d'une main. Moi aussi, Madeleine, j'ai peur quand je pense à cette sombre conjecture. Je vois notre puissance scientifique ainsi que les cavaliers de l'Apocalypse et je mesure notre impuissance philosophique.

Ces quelques mots du professeur enflamment la discussion. Du mot barbare à l'absurde, il n'y avait qu'une mince frontière. Madeleine observe en silence le déluge qui la transporte dans toutes sortes de tempêtes qu'elle n'aurait pu imaginer. Elle est étonnée de la passion et de la sincérité de ces hommes qui s'interrogent sur le futur. Elle ressent la tension de Christian, qui lui jette fréquemment un regard brûlant. Le professeur rappelle alors que l'aube s'approche, et qu'il serait temps qu'on laisse au sommeil le dernier mot.

— Je propose qu'on reporte les cavaliers de l'Apocalypse, à la prochaine rencontre. Ça nous donnera du temps pour développer notre stratégie. Est-ce qu'on vous raccompagne chez vous, Madeleine ? Il est très tard, ou très tôt, si vous préférez. Bientôt, nous pourrons dire : « J'ai embrassé l'aube d'été », mais d'ici là il faudra encore grelotter un peu dans la froidure de la nuit.

— Professeur ! Saviez-vous que j'adore cette phrase de Rimbaud ? s'exclame Madeleine, comprenant l'harmonie intime de l'instant et des vers.

— Mademoiselle, quand on aime la poésie il est impossible de ne pas aimer le voleur de feu. Je sais donc que vous aimez Rimbaud. Nous sommes ici tous unis par la chaîne des mots. Permettez-moi de graver la joie que vous nous avez apportée, ce soir, en récitant ces quelques phrases de Paul Éluard :

Je suis devant ce paysage féminin
Comme un enfant devant le feu
Souriant vaguement et les larmes aux yeux

— J'aime aussi Éluard, mais pas tout. Sa phrase « *La*

Terre est bleue comme une orange » ne m'a pas plu. Mais ses poèmes d'amour sont magnifiques. Écoutez, je suis contente d'être venue. Je vous remercie de votre accueil. Au prochain vendredi, peut-être ?

— Madeleine, souligne Christian, vous faites partie maintenant du groupe. Nous sommes ensemble officiellement le premier vendredi du mois, mais en fait tous les vendredis sont ouverts. Les réservations ne sont pas nécessaires. Vous arrivez quand vous voulez ou vous ne venez pas, sans pénalité. Nous ne demandons pas fidélité, mais votre présence, Madeleine, sera toujours appréciée. Merci de cette visite inattendue.

— Très bien, Christian, j'y penserai. D'autre part si vous avez des textes pour mon père, ça serait chouette.

— Je ne suis pas encore prêt pour cela. Donnez-moi un peu de temps.

— D'accord ! Je comprends votre réserve. J'attendrai.

Le groupe se défait ainsi au petit matin. Les deux chevaliers encadrent Madeleine jusqu'à la rue Saint-Denis, qui là prend un taxi, invitant le professeur à le partager. Elle n'a pas le courage de marcher jusqu'à chez elle, rue Cherrier, près du parc Lafontaine. Le professeur, fidèle à ses habitudes, préfère la marche, même si la nuit est fraîche. Il a besoin d'étirer un peu la conversation, encore vibrante dans sa tête. Il repense à la présence de Madeleine, à la fois si forte et si discrète. Il revoit quelques doux moments avec Myriame qu'il a tant aimée. Mystère de l'amour, jeu impitoyable parfois où le don de soi devient une larme brûlante qui se perd dans un chagrin immense. Il repense à la malédiction des Landurand. Passera-t-elle son chemin pour une fois, et lui laissera-t-elle un peu de temps ? Quel étrange monde, si beau, si laid, si doux, si violent, si bon, si cruel, si vrai, si faux, si clair, si sombre, si impénétrable. Le plus incompré-

hensible, c'est que le monde soit compréhensible. Il n'a pas le goût de rentrer chez lui, mais il le faut bien.

Christian, lui, ne dort pas et ne fait que revivre chaque geste de Madeleine, cherchant dans les paroles entendues un espoir qui ne s'y trouve pas. Il imagine la douceur de ses baisers dans son demi-sommeil, mais la belle s'envole toujours avec un autre homme et semble heureuse. Triste nuit de désirs. Quant à Madeleine, elle s'endort un peu étourdie par cette intensité qu'elle n'a jamais connue auparavant et qui ne se compare à rien d'autre. Elle en est surprise et perplexe. « Ils sont quand même différents des intellos à mon bar qui tentent de me séduire. Ce sont de sympathiques rêveurs, mais ils sont vulnérables et fragiles. Christian m'attire, je ne sais toujours pas pourquoi. Le professeur porte une grande tristesse à travers ses paroles galantes. J'ai bien peur qu'il ne tourne en rond. Christian, lui, je ne sais pas. Il y a de la force, mais il est un peu égaré dans ses choix. »

Toutes ces réflexions s'éteignent dans des rêves profonds où elle revoit des tours s'effondrer, des villes s'enflammer, des humains apeurés dans des abris, assistant impuissants aux malédictions d'épidémies mortelles lancées par un ennemi inconnu. Elle ne peut voir le visage de ce guerrier de l'Apocalypse, tout vêtu de blanc. Une capuche recouvre sa tête, et seule sa voix orageuse sort de cette ombre qui enveloppe son visage. Enfin, elle finit par trouver une île sauvage, un havre de paix où elle peut vraiment se reposer.

Un café crème

Christian aime prendre un café crème chez Baba, à quelques pas du métro Laurier. Après le fameux vendredi soir, il a tenté de revoir Madeleine au Spleen Café, mais chaque fois elle était trop occupée avec des clients, et la journée où il a pu enfin s'asseoir au bar et lui parler un peu elle s'est montrée courtoise et gentille, sans plus ; quand il l'a invitée à dîner, le jour de son choix, elle a répondu qu'elle préférait pour le moment s'en tenir aux rencontres du vendredi.

Le mois est immensément long. Quand enfin le jour heureux arrive, il ne se passe rien du tout. Minuit, attendu avec autant d'intensité qu'une pluie après la saison sèche, ne fait qu'ouvrir la blessure. Les autres en sont un peu chagrinés ; lui, ça le rend malade. Quand il a dit vous venez ou vous ne venez pas, il voulait dire il faut absolument que vous veniez. Durant toute la soirée, il est distant envers ses copains. Il écoute sans se mêler à la conversation, regarde, indifférent, Jean-Luc et Étienne se déclarer une guerre à mort, se montre inhospitalier et laisse voir qu'il a hâte que la soirée finisse. Les amis comprennent et n'insistent pas pour prolonger indûment la soirée.

Aujourd'hui, en ce dimanche habillé de soleil, il se promène sous la beauté ombragée des façades. Il a retrouvé

son aplomb. « Ce jour est parfait. C'est rare et magnifique. Quelle joie d'être simplement conscient du souffle délicat de l'air frais sur soi, de voir les ombres jouer à travers les ruelles, de sentir ces bonnes odeurs de pain, d'être en vie ! On oublie presque la souffrance, on accepte la déception de ne pas vaincre. » Il repense à Étienne, qui vient de découvrir le Bouddhisme, et se met à rire de lui-même. « J'en suis la parfaite antithèse. Je tombe systématiquement dans tous les pièges que Bouddha dénonce. Au moins, je comprends ce qu'il veut dire. C'est déjà ça. »

Quand il entre dans le café pour s'asseoir à la terrasse arrière où les oiseaux épient les clients, la grosse Mama toute joyeuse lui apporte aussitôt son grand café crème. L'arôme de ce café est unique. Elle l'appelle son mélange d'amour et garde précieusement son secret. Baba vient lui serrer chaleureusement la main. Christian s'est pris d'amitié pour ce couple contrasté, profondément uni, heureux dans la simplicité de leur bien. D'origines africaines, tous deux, ils ont trouvé au Québec leur havre de paix. Ils se sont même acclimatés aux froidures de l'hiver, et trouvent maintenant dans leur petit commerce la fierté de leur existence. Mama déborde dans ses chairs de partout, mais demeure robuste. Une forte musculature lui permet de traîner ce poids imposant, avec l'aisance d'une jeune gazelle. En elle vit la joie d'un printemps éternel. Baba, lui, au contraire, étiré et maigre jusqu'à la limite, semble lutter pour déplacer ce grand corps paresseux, mais son sourire si pur et ses larges dents si blanches vous charment. Mama répète à qui veut bien l'entendre : « Vous savez, moi, j'aime bien manger, et lui, il en a plus à aimer. Nous sommes un couple merveilleux. C'est le cœur qui compte ! »

Elle dit cela avec distinction. Elle aime la langue française et corrige continuellement Baba, qui, lui, est un peu plus

relâché. Puis il rit en disant au client : « En surplus de l'amour, je reçois des cours gratuits de langue française. Qui dit mieux ? »

C'est dans cette chaleureuse atmosphère que Christian vient repenser son traité Les Fondations du monde, et s'amène avec son PC. Souvent, il n'écrit aucun mot, mais se plonge dans une réflexion intense que Baba, parfois, vient interrompre, curieux de savoir ce qui obsède à ce point le jeune homme.

— Ben, monsieur Christian, on peut dire que vous êtes comme dans une caverne. Qu'est-ce qui vous préoccupe tant pour que vous n'ayez même pas aperçu ce magnifique cardinal qui vient de se percher devant vous ?

Cet oiseau rare étale sa beauté fièrement. Pour Mama, c'est le présage d'une longue vie heureuse. Christian alors lève la tête :

— Ça te dit, Baba, de piquer une jasette, tu as le temps ?

— Bah oui, mon ami, j'aime toujours vous écouter. Je comprends pas grand-chose à vos affaires, mais je suis curieux.

— D'abord, Baba, tu peux me tutoyer, je suis plus jeune que toi, et c'est fatigant ce vouvoiement.

— Ça, j'peux pas. Mama, elle est très stricte sur ça. On ne dit pas « tu » aux clients. C'est la règle de la maison.

— Si ça vient de Mama, c'est correct, mais ne te vexe pas si je ne fais pas de même.

— Pas problème, mon ami.

— Cela dit, Baba, je trouve que tu es un écouteur parfait. On voit que tu as plaisir à le faire. Tu poses de bonnes questions, tu n'as rien à prouver, et ça me relaxe beaucoup de te parler. On sent que tu es vraiment curieux de voir comment un autre pense. Contrairement à mes deux impétueux amis, Étienne et Jean-Luc, qui virent la terre à

l'envers à propos de tout et de rien, sautent d'un paradigme à l'autre à m'en donner le vertige, toi, Baba, tu es comme fondu dans la terre et le monde. Tu as en toi une espèce d'immobilité tranquille qui apaise ma soif de savoir. J'ai beau t'inonder de mes mots, j'ai souvent l'impression que tu possèdes un savoir ou une sagesse dont je n'aperçois que la surface.

— Je vous remercie, monsieur Christian, de ces bonnes paroles. Je pense que la grande différence entre vous et moi, c'est le temps.

— Que veux-tu dire ? Que je suis plus jeune et que j'ai moins d'expérience de la vie ?

— Pas du tout. Chacun, il a son expérience. Moi, j'ai du temps et l'on dirait que vous n'en avez pas. Je sais pourquoi. Avec les vielles horloges, on entendait le temps, tic tac, tic tac. Chaque instant avait son poids. Ben moi, je vis chacune de ces secondes. Je suis sur le tic et le tac tandis que vous n'êtes ni sur l'un ni sur l'autre. C'est comme si vous n'étiez pas vraiment là. Il y a une distance entre vous et la terre et le temps. C'est bizarre. Mama, elle dit que vous êtes un homme trop intelligent et que vous allez être très malheureux parce que de l'intelligence en surplus, ça crée du mal d'être. Elle dit aussi, ma douce, que la simplicité crée du bonheur et que vous êtes trop compliqué. Elle dit que vous êtes comme un oiseau fragile pris dans une toile d'araignée géante.

— Je trouve que Mama, elle dit des choses avec des mots qui ont de belles couleurs. C'est vrai, Baba, que, quand je suis ici, j'ai l'impression de retrouver le temps qui passe. Chaque instant est semblable à l'autre, et cette prévisibilité donne au temps sa présence. Il y a tout un monde qui gravite autour de mon café crème, Mama, son jardin, ses oiseaux, ses clients tout apaisés. Il fait bon vivre ici.

Baba écoute toujours avec beaucoup d'attention. Il comprend instinctivement que Christian se perd dans la démesure, comme beaucoup de jeunes hommes l'ont fait avant lui. Baba écoute donc Christian avec compassion, le voyant aux prises avec des questions plus grandes que nature.

— Au fond, Baba, je suis obsédé par la connaissance, et c'est lourd à porter.

— Je suis d'avis qu'il vaudrait mieux pour vous que ce soit le sexe. Ça replace le monde à l'endroit, dit Baba avec un air grivois.

— Tu as peut-être raison, mais pour le moment la fille qui m'attire n'est pas facile d'accès. Il y a trop de monde autour d'elle, et moi je ne suis pas un Don Juan.

— Ça ne m'étonne pas de vous. Au début, vous savez, vaut mieux pas viser trop haut. Il faut choisir une femme à sa mesure. Mama, elle déplace du vent, mais elle fait pas tourner les têtes. Mais je vous jure qu'après vingt ans qu'on est ensemble, quand elle m'embrasse, je tremble encore comme un adolescent. Sa bouche, c'est du velours. Si vous voulez mon opinion, choisissez une bonne femme plus qu'un méchant pétard, comme vous dites. Elle est bien rigolote, votre expression. Mama en raffole.

— T'as sans doute raison, mais je peux pas. Je suis pris entre deux quêtes difficiles. Une femme inaccessible et la connaissance. J'arrive par moment à être calme, mais le désir de l'une ou l'autre me reprend et je redeviens anxieux. Je suis obsédé par l'inatteignable.

— C'est pas pour vous embêter que je dis ça, Christian, mais c'est pas bon pour le moral. Mama, elle dit que si le monde est tombé de haut, c'est à cause de la vanité de Lucifer. Vous avez un mauvais penchant qui vous perdra. On ne peut pas tout connaître. Un homme n'est pas Dieu.

— Mais Baba, je veux comprendre ce monde dans lequel nous sommes. Ça monopolise mon esprit. Le temps me manque, car toute une vie est trop courte. J'ai toujours l'impression d'être pressé. Je suis en lutte continuelle contre la montre et parfois je ris de moi, mais je retombe immanquablement dans mon envie de connaître le fond ultime des choses. J'en arrive à envier ceux qui peuvent passer une journée affairée dans les choses ordinaires de la vie, le ménage, les commissions, les réparations, et tout ce côté domestique qui absorbe tout. Moi, ça m'énerve de faire mes commissions, ça me dérange de prendre rendez-vous avec un médecin, ça m'indispose de préparer une recette de cuisine, je me sens parfois comme un bohème absolu, un monstre inhumain vivant dans les méandres de l'abstraction, attiré par tous les pièges de l'ambition. Je n'y peux rien, je suis grisé par mon désir de tout connaître.

— Dans ma religion à moi, monsieur Christian, on dit que c'est le piège du diable.

— Alors si c'est ça, je préfère Lucifer. J'ai le droit de savoir.

Baba observe avec respect. Il sait intuitivement que c'est peine perdue. Il voit que Christian va s'engloutir dans une tâche impossible.

— Ce qui me trouble le plus en ce monde, souligne Christian, c'est la séparation nette entre le monde spirituel et le monde matériel ; c'est l'abîme entre la pensée religieuse et la pensée rationnelle, ou pire, la juxtaposition acceptée de manières opposées de percevoir le réel, chacun occupant son territoire sans que personne bouge, chacun acceptant de taire sa vérité pour ne pas se confronter. Une espèce de guerre froide, quasi invisible, une espèce de convention entre ennemis jurés qui se tolèrent pourvu que chacun reste sur ses positions doctrinaires sans volonté de

confronter l'autre pour en avoir le cœur net. Une lâcheté planétaire qui sème la confusion dans les perceptions du monde et donne prise à la montée de fanatismes des deux côtés, car chacun veut avoir le dernier mot ; personne ne veut courir le risque d'avoir tort en dialoguant ouvertement avec l'autre pour trouver la vérité sur l'être. Parfois, cette rupture mentale existe dans un même être. Voilà qu'un scientifique se donne à sa profession sans chercher les bases d'une ontologie qui enracinerait un sens à ces formules quasi miraculeuses donnant des résultats si précis et qui, par ailleurs, se comporte dans sa religion comme un enfant qui apprend à réciter des prières.

— Là, Christian, quand vous tombez dans votre ontologie, vous me perdez. Moi, vous savez, je vois rien de mal à répéter des prières que mon père m'a apprises. Je sais que Dieu n'a pas beaucoup d'oreille pour nos misères, mais je pense que parfois il nous entend, et que ça vaut la peine de prier même si ça ne paie pas beaucoup.

— En effet, Baba, ça ne paie pas beaucoup, car je crois que cette vision religieuse d'un Dieu qui nous écoute ne correspond à rien de réel. Le spirituel est ailleurs, mais je ne sais pas encore comment y accéder. C'est pourquoi je veux parcourir les grandes avenues de la pensée humaine, qu'elles appartiennent à la science ou à la religion.

— Moi, je vous dis que c'est pas bon de se cogner la tête contre les murs. Vous êtes jeune, la vie vous ouvre les bras. Il y a plein de belles Québécoises qui demandent que l'amour. Elles sont toutes autour de vous et elles savent ce qu'est l'essentiel. Pas vous, monsieur Christian, vous passez à côté de votre temps. Vous perdez votre jeunesse à résoudre de gros problèmes quand il y a de belles jeunes femmes tout autour. Elles sentent bon la vie. Croyez-moi, monsieur Christian, si je n'avais Mama que j'adore, je pense que j'irais

comme vous dites « chanter la pomme » à une de ces belles créatures. Vraiment, je ne vous comprends pas.

À ces mots, Christian revoit Madeleine. « Comme j'aimerais la serrer dans mes bras et l'embrasser. Mais je suis tremblant devant elle. Je n'ai pas l'assurance qu'elle doit aimer, chez un homme. »Il écoute fréquemment Léonard Cohen, ce grand poète des choses essentielles et subtiles, il rêve de chaque mot de I am your man, il caresse cette femme qu'il désire tellement. « Est-ce que je serai capable de soutenir la passion qu'elle m'inspire? Peut-elle aimer ce que je suis ? »

— Monsieur Christian, êtes-vous encore avec moi sur cette planète où dans votre monde comme d'habitude ? Je peux vous laisser seul si vous voulez rêvasser.

— Excuse-moi, Baba !Non, au contraire, j'aime bien nos entretiens du dimanche matin quand tout est calme. Tu as peut-être raison, je m'égare dans l'impensable. C'est que je me sens assailli par l'immensité de l'univers englobant notre petitesse. Pourtant, nous sommes capables de le penser. J'écoutais la semaine dernière un documentaire de la BBC sur l'émergence de la vie dans l'univers, et une pensée m'a envahi : si l'univers est si vaste, c'est qu'il a besoin de cette immensité pour créer la vie et finalement nous. Et ça m'a apaisé un peu, car soudainement cette grandeur délirante semble avoir du sens pour nous, les humains. Vois-tu, Baba, j'oscille encore dans mes convictions. Il y a des jours où, comme mon copain Jean-Luc, je crois que tout est absurde. Que tout ça n'a pas de sens et qu'il faut dénoncer le mensonge religieux qui berne les hommes. Apprendre à vivre dans cette tristesse. Se concentrer sur l'instant présent, combattre l'illusion, être rigoureux dans la compréhension de nos limites. Il y a des jours où, comme Étienne mon autre ami, le plus imprévisible de nous tous, le plus théâtral, je

pense que le monde ne peut être sans fondation dans l'esprit, mais je ne sais pas ce qu'est l'esprit. Ce que je sais, Baba, c'est l'inconfort d'osciller entre ces deux extrêmes, entre la tristesse d'être dans l'insignifiance et la joie d'être la raison de tout, en tant que conscience. Jean-Luc et moi, on envie parfois notre impétueux Étienne, qui nous lance ses formules ésotériques avec le plus grand sérieux et une conviction inébranlable. Sa dernière formule est plus déroutante que jamais. Il parle du divin néant qui est la source de tout parce qu'il est l'Être. L'autre jour, il nous a fait la comédie de Dieu. Il nous est arrivé avec son manuscrit illisible et nous a fait tout un théâtre.

Christian tente d'imiter Étienne pour que Baba imagine la scène. Il se donne la lourdeur imposante et la voix caverneuse de son ami : « Je suis celui qui est. Je suis celui que vous ne pouvez représenter. Je suis la négation de ce que vous pouvez imaginer. Je ne suis pas dans le temps. Je ne suis pas dans l'espace. Je ne suis pas dans vos nombres. Je ne suis pas dans votre énergie. Je ne suis pas dans vos pensées. Pourtant, je suis la source de tout. Je suis l'Être, et c'est suffisant. L'Être sans définition au-delà des mots, au-delà de votre premier axiome. Pour vous, mes créatures, je ne peux être qu'un divin néant. Le secret de ma présence est dans l'éclair d'un acte : la conscience d'être. C'est là où je me révèle. Bénissez votre conscience, approfondissez son silence, touchez-la avant qu'elle ne soit engloutie par vos images, vos mots, vos sens, vos chagrins si obsessifs. Laissez être, ne retenez pas. Laissez couler et la source viendra à vous sans attente, dans la compassion. »

— Votre copain, reprend Baba avec un air perplexe, m'a l'air un peu drogué avec son Dieu-Néant. Mama et moi, on prie Dieu avec tendresse. Chaque jour qu'il nous donne, on le remercie, avec des mots simples, nos prières

qu'on nous a apprises quand on était jeune. Moi, les grands philosophes, je m'en méfie. Votre ami est bien orgueilleux pour penser de pareilles choses. Si tous les hommes se montraient seulement juste envers leur prochain, je pense que le monde deviendrait bien meilleur rapidement. Voilà notre petite philosophie et l'on essaie de l'appliquer à nos voisins. Là, vous allez m'excuser, monsieur Christian, d'autres clients arrivent, et Mama m'a jeté un regard pas comme il faut. Ça veut dire en québécois, grouille-toi, ti-père.

— Bien sûr, Baba, va à ton travail et merci de ta patience. Dimanche prochain, on poursuivra ça.

Christian surveille du regard les deux hôtes, dont la bonne humeur allonge leur café. « On aime s'y détendre, pense Christian, comme si le fleuve de l'éternité passe par ce chemin, dans ce petit méandre, avant de nous emporter de nouveau dans son sillage sans nous dire notre destination finale. J'envie la simplicité de ces deux personnes. Baba a raison, moi et mes copains, au fond, nous sommes des orgueilleux qui s'attaquent au plus profond des mystères. Même en me disant ça, je n'arrive pas à lâcher prise. Mon obsession de connaître, de percer le mystère de l'Être, se poursuit avec rage. Pas un jour depuis que j'ai senti l'étrangeté des lois mathématiques je n'ai pu me résigner à l'humilité. Je suis pris par cette fascination destructrice, sans merci et sans mesure. Le hasard ne peut rien faire sans le pouvoir des lois physiques et mathématiques. Le hasard est moins fondamental que ces lois. La fascinante harmonie de ces lois est essentielle dans l'évolution du cosmos et demeure totalement sans explication. C'est trop inacceptable de se résigner à l'ignorance. Quelque chose d'immense nous échappe, mais quoi ? Je sais bien que le hasard crée de l'imprévisible, qu'il ouvre le jeu de la création dans le temps, mais ça ne me suffit pas. Dans quel piège infernal suis-je

tombé ? Quand je vois la simplicité et la générosité de Baba et Mama, je m'interroge sur ce qui m'habite vraiment. Je succombe à mon désir quasi luciférien de m'approprier les secrets de Dieu. Je n'apporte rien de concret à personne. J'ai brisé tous mes liens familiaux. J'ai accusé mes parents d'être superficiels, totalement centrés sur le paraître, mondains et snobs. Suis-je vraiment mieux ? Je ne dédaigne pas comme eux les gens simples, moins fortunés, mais je les regarde de haut quand même du point de vue de mes connaissances. Je me prends pour qui à la fin ? Je me crée une légende de moi-même. Je suis risible, déraisonnable, anormal et monstrueux ! Voilà ce que je suis ! »

Christian quitte son paisible éden du dimanche, en se faisant du mauvais sang à propos de lui-même, de Madeleine, et de tout. Cette fois-ci, la magie qui le calme habituellement et lui donne l'énergie pour poursuivre sa course dans l'incertain et l'invisible n'opère pas. Madeleine, pense-t-il, c'est elle qui me perturbe et me rend vulnérable. Une bizarre sensation s'empare de lui. Il retourne à son domicile, et la même lumière printanière glisse sur son chemin sans l'émouvoir. Curieusement, Madeleine à cet instant pense à lui devant un autre café crème en compagnie du professeur Landurand. C'est que, ce même dimanche, Madeleine, qui d'ordinaire ne met jamais un pied hors du lit avant midi, a eu soudain le goût d'un petit-déjeuner au restaurant Univers, coin Lafontaine et Cherrier. Depuis des mois en passant devant, sensible à l'image des œufs miroirs avec du pain ménage, elle se dit qu'un bon matin elle va succomber à la tentation. Ce jour est venu. Elle ne pouvait savoir que, les dimanches, le professeur, fidèle à ses habitudes, toujours exactement à la même heure, s'offre là son surplus de cholestérol, sans le dire à son médecin, qui s'inquiète de sa condition physique. C'est sa petite tricherie hebdomadaire.

En l'apercevant, Madeleine se dirige vers sur lui.

— Vous permettez, professeur, que je me joigne à vous, si ça ne vous dérange pas, bien sûr ?

— Mademoiselle, rien ne me ferait plus plaisir. Vous savez, de la solitude, j'en ai à revendre, et le privilège de votre compagnie va illuminer ma journée.

Disant cela, il remarque à quel point, tout autour, on fixe Madeleine. Sa présence magnifie l'intensité de chaque instant, et il y a même un silence avant que le bruit des couteaux et fourchettes ne reprenne le dessus. Elle porte un jean très moulant d'un bleu délavé, son pull blanc, ample et large, laisse deviner par à-coups son corps de rêve. Ses cheveux fins, frais lavés, flottent sur ses épaules légères, et son parfum enivre.

— Vous venez souvent ici, professeur ?

— Tous les dimanches à la même heure depuis le début des temps !

— Ça me fait plaisir de vous voir, vous me manquiez un peu.

— Un peu, c'est déjà beaucoup pour moi, et si je pouvais à cet instant me retrouver avec quinze ans de moins, sachez, Madeleine, que je ferais tout pour que ce peu grandisse chaque jour. Malheureusement, comme le dit si bien Reggiani dans sa chanson, *si j'avais quelques années de moins… mais je ne veux pas avoir l'air d'un clown faisant son dernier tour de piste.*

— Je vous trouve bien attachant et charmant, professeur. Je comprends pourquoi Christian et tout le groupe vous aiment tellement.

— Parlant de Christian, vous savez que votre absence, lors de notre dernier vendredi, a bouleversé notre pauvre poète, qui est déjà tellement épris de vous, sans vouloir trop se l'avouer, qu'il en a été presque désagréable, envers nous

ses fidèles amis. J'espère que vous n'allez pas nous laisser dans cette situation embarrassante ?

— Vous savez, professeur, j'ai fait ça pour que Christian ne s'illusionne pas à mon propos. Je l'aime bien. Je le trouve agréable. S'il n'était pas sensible à ce point, je concevrais bien une légère aventure avec lui.

— Notre Christian est assez loin du réalisme que vous aimez, je pense. C'est un rêveur.

— C'est vrai, et je me méfie de ce genre d'homme. Christian est attachant mais il vit dans un autre monde. Je ne pense pas pouvoir m'appuyer sur lui, et il ne pourra pas m'amener là où je veux aller.

— J'apprécie votre franchise, Madeleine, et je crois que vous avez bien fait de ne pas trop vous avancer. Inutile de tourmenter le pauvre jeune homme. La douche froide, c'est ce dont il a besoin, et il vaut mieux qu'il sache à quoi s'en tenir. Cela dit, il reste qu'une femme comme vous pourrait sans doute l'amener où elle veut, et cela pour son plus grand bien. Il a beaucoup de talents, vous savez, et, s'il s'attaquait à des choses plus concrètes, il pourrait se tailler une place honorable dans la société.

— Il manque néanmoins à votre scénario la durée. Je n'ai pas la patience de faire tout ce qu'il faut pour l'amener dans la voie de la réussite et attendre tout ce temps. C'est maintenant que j'ai envie de bon temps, pas demain.

Elle sourit et rit presque d'elle-même, se disant qu'elle scandalise peut-être les gens autour, qui prêtent oreille et la fixent avec de grands yeux étonnés. Sur ce, arrivent les œufs miroir légèrement tournés, du bacon mou, comme l'aime le professeur, et l'odeur du bon pain. Madeleine, en voyant cela, commande la même chose, et la conversation vire sur toutes les manières d'apprêter les œufs. Madeleine raconte une expérience agréable à New York. Jamais elle

n'avait dégusté des œufs brouillés aussi délicieux. Elle avait passé la nuit à s'éclater dans des boîtes huppées de Manhattan, et, au petit matin, s'était retrouvée au Tic Toc, affamée.

— Curieusement, ce petit-déjeuner m'est resté en mémoire plus que tout le reste. Allez donc savoir pourquoi.

— Je comprends ça. Les souvenirs nous révèlent quelque chose dont nous ne saisissons pas toujours le sens. Parfois, de certains voyages il ne nous reste que les moments en apparence les plus ordinaires, à côté de ces lieux touristiques fabuleux, qui sur le coup prennent toute la place, mais au long des années s'estompent dans notre mémoire comme neige au soleil, pour laisser apparaître un presque rien devenu plus important que tout. J'aime bien creuser cette dimension humaine, mais, vous savez, je ne suis pas assez discipliné. Je suis de l'autre versant de la vie et je regarde le passé des choses et les évènements comme un touriste qui sait qu'il va devoir quitter bientôt son aventure.

— Ah, professeur ! Vous avez l'âme d'un adolescent, oubliez donc tout le reste et vivez comme si vous aviez tout le temps devant vous. À vrai dire, personne ne sait ce qui l'attend. Notre vie est si précaire, si fragile. Peut-être vivrez-vous plus longtemps que moi. Pourquoi s'en faire ? Ne traînez plus votre passé comme un fardeau, mais vivez votre temps présent sans vous soucier du lendemain.

Encore une fois, Gérard voit à quel point Madeleine envoûte par son sourire, et cet élan vital qu'elle projette avec une rare puissance. Elle donne le goût de vivre, d'accomplir des choses peu ordinaires, pour la séduire, pour la faire rire, pour la rendre douce et sensible, alors qu'elle peut être si froide, si décidée, si volontaire. Une bien étrange merveille que cette demoiselle, se dit le professeur, attirante, inquiétante, imprévisible.

Le repas passe si vite que Gérard est surpris et déçu de recevoir l'addition. Un moment privilégié s'envole encore, pense-t-il. Impossible de fixer ces instants merveilleux, et ils se quittent pensant qu'ils se reverront sans doute. Une amitié nait, entre ces deux êtres : l'un tourné vers le présent en devenir, l'autre accablé par le passé et ne voyant plus d'avenir.

C'est le mois de mai, et les dimanches ensoleillés chassent la tristesse. Pas une plainte n'est montée du Québec vers le ciel, car il a fait vraiment très beau. Sophie s'est trouvé un petit studio dans un demi-sous-sol. Sa chienne Babette adore. Elle entre et sort de la maison par la fenêtre et s'amuse avec les enfants du propriétaire. Seul Maliburne, le gros matou gris maître des lieux, n'apprécie pas trop l'intruse. C'est dimanche midi, Babette est vite rentrée pour son repas, Sophie prépare un sandwich aux tomates. « Ah ! te voilà, ma belle gourmande. Tu m'abandonnes toute la matinée pour aller jouer avec tes nouveaux amis, mais tu reviens à l'heure du lunch. C'est ça, l'amitié, ma choute ? Ta maîtresse est triste aujourd'hui, et toi, tu t'amuses. Tu fais la belle maintenant. Tes grands yeux noirs m'interrogent. Tu veux savoir ce qu'il y a au menu aujourd'hui ? Tu vas être contente. Un reste de poulet St-Hubert et de la fricassée. C'est la fête, mademoiselle ! Régale-toi pendant que moi, je pleure. Ah ! tout de même ! Tu hésites à te jeter sur ton plat ? Tu as senti quelque chose. Tu me regardes. Tu es gentille, Babette, mais vas manger. Ça ne sert à rien que tu t'affames. Tu n'y peux rien, à ma vie, et moi non plus. Depuis que papa nous a quittées pour l'autre monde, mes dimanches sont tristes. Je pensais qu'en changeant d'appartement, ça me passerait. Non ! je n'y arrive pas. Toi, tu t'es fait de nouveaux copains, et je vois bien que tu es plus heureuse. Mais moi, je suis toujours aussi seule. Au moins,

quand papa était là, je l'appuyais. Il a lutté jusqu'au bout. Il a tenu promesse. Pas une goutte d'alcool, mais le chagrin l'a tué. Il n'a jamais pu s'y faire, à ces dimanches sans maman, sans la joie autour de sa table, sans son fils. La vie pour lui, c'était sa famille. Longtemps, il a tenu le cap, mais quand un homme perd son emploi, et qu'il ne retrouve plus pied, il tombe bien bas, Babette. Quand un homme ne se sent plus digne, car il a failli à ses responsabilités, il s'enfonce. Nous avons tout fait pour le ramener à la surface. Tu as été courageuse, Babette. Et très sérieuse. Je comprends qu'aujourd'hui tu veuilles t'amuser un peu. Moi aussi, j'aimerais sortir. Rigoler avec des amis. Fêter, revenir au petit matin le cœur léger, mais quelque chose en moi ne plait pas. Pourtant, Babette, si tu savais comme j'ai le goût des autres. J'aime les humains. J'aime les comprendre. Pourquoi crois-tu que je veux devenir actrice ? Dans mon milieu, je ne parviens pas à sceller des liens durables. Je viens de perdre un rôle que je voulais. La fille que le réalisateur a choisie, je l'ai souvent aidée. Elle ne comprenait pas l'importance du gestuel. Je lui ai enseigné une technique apprise dans mes cours privés. Elle ne m'a même pas remerciée. Elle m'a regardée de haut. Le réalisateur, lui, m'a dit que je jouais très bien, mais qu'il lui fallait pour le rôle une femme inspirant moins de gravité. Tu comprends ce qu'il veut dire, toi, Babette ? Moins de gravité ! »

Babette a terminé son repas. Elle regarde sa maîtresse. Jette un coup d'œil à la fenêtre. Elle entend le petit José qui l'appelle, mais décide de s'assoir sur les genoux de sa maîtresse. « T'es pas mal fine ma petite poupoune, heureusement que je t'ai. Fais attention au vilain Maliburne. Il a des griffes je ne veux pas qu'il te défigure. »

La Saint-Jean

Madeleine déserte les réunions du groupe. À chaque fois que minuit sonne, la tristesse de Christian tombe comme une enclume. Juin entre en scène dans une chaleur insupportable. Les citadins épuisés par des veilles tardives sur leur balcon attendent quelque fraîcheur nocturne pour retrouver leurs draps et le sommeil. Christian, nerveux, malheureux, bâcle un ouvrage poétique qu'il aurait voulu sublime, mais la poésie s'éteint en lui. Il ne sait plus comment enrayer son mal d'amour.

Oisive jeunesse, par délicatesse
J'ai perdu ma vie

« Je ne veux plus de ces heures d'attente. Vive la raison, vive la logique, au diable la poésie. Elle est trop exigeante. Son poids est trop lourd. Je sors épuisé à chaque paragraphe. Dire que je peux coucher sur papier des pages entières de réflexions qui s'enchaînent, mais chaque poème me tue. La raison est ma source intarissable, ma séduction luciférienne, mais je me sens aussi comme l'archange déchu, triste de ne pouvoir tout embrasser ! L'orgueilleux accablé du mal de vouloir tout comprendre. De la sagesse millénaire des rishis indiens aux secrets des maîtres tibétains, des arcanes de la relativité générale aux paradoxes de la physique quantique, des dernières frontières de l'univers à la danse invisible du

microcosme. Et je suis misérable dans les loques du poète voyant. Trop de déroutes minent la terre de celui qui cherche la vraie vie, dans l'alchimie du Verbe. Le pouvoir des mots sonde les profondeurs de l'inconscient, mais se retourne contre soi. La poésie, maîtresse cruelle qui fait perdre l'équilibre et plonge dans un océan d'émotions furieuses, tempête après tempête. Puis survient un faux calme qui n'est que trahison. La voix du cœur m'est insupportable. Elle casse mon mental ! Si je l'écoute, je vais m'effondrer. Il n'y aura plus que tristesses dans l'univers démesuré, dans l'odieux silence des feux lointains. Les étoiles maudites ne seront plus que des icebergs inquiétants dans une mare obscure. Le noir étouffera la blancheur. Le désespoir tuera la gaîté. Je n'en peux plus. Il me faut lâcher prise. Madeleine et la poésie, c'est la détresse. Je ne veux plus ni de l'une ni de l'autre. J'écris mon dernier texte, je donne tout ça au professeur. Qu'il en fasse ce qu'il veut ! Après tout, c'est sa faute ! La déesse folle, c'est lui qui me l'a présentée. Et mon supposé talent, je le hais, je le rejette. »

Le professeur reçoit par courrier le manuscrit inachevé de Christian, intitulé *La chute du Poète*, sans aucune note. Il en est profondément troublé. En lisant, il découvre des envols, qui, mieux structurés, appuyés par une discipline plus rigoureuse, constitueraient un vrai livre. « Dommage, Christian, pense-t-il, tu t'arrêtes dans le feu de l'action. Tu abandonnes devant le combat. Tu laisses Madeleine suivre sa route alors que tu serais capable de l'amener à toi. Cette femme pourrait te donner plus d'assurance, t'amener à des choix plus raisonnables. L'écriture et l'amour de Madeleine pourraient être une planche de salut, mais là, je le devine, tu vas t'enliser dans l'impensable et connaître l'échec. »

Une idée dangereuse lui traverse l'esprit. Il fait parvenir par courrier une copie du manuscrit à Madeleine avec ces

quelques mots : « Notre poète déserte sa muse. Je crois que vous seule pouvez le ramener sur ce chemin. Lisez au moins quelques pages… »

Madeleine s'interroge devant le manuscrit inachevé. Elle est envoûtée par le thème sans trop comprendre pourquoi. Le poète est condamné parce qu'il propage le rêve. Dans la cité, les hommes préfèrent les ténèbres et sont fiers d'affronter l'absurde. Ils détestent les illuminés qui jettent le doute et osent profaner le vide.

« Le monde n'a pas de sens, dicte le grand juge condamnant le poète. N'écoutez pas ce dément qui vous entraîne dans des chimères. La nuit des temps repose sur le néant et rien ne sert de croire à l'invisible. Il n'existe pas ! Pourquoi niez l'évidence ! Vivez votre vie de simple citoyen. Protégez l'ordre présent et ne tombez pas dans les pièges de ce rêveur aveugle. Reconnaissez humblement l'ordre vrai. Amenez ce poète au supplice de la croix comme son semblable, celui qui nous a légué la plus grande illusion de tous les temps. Il nous a fallu des siècles pour retrouver la réalité du monde. Aucune souffrance ne pourra réparer le mal qu'il nous a fait. »

Et le peuple balayé par la rage crie :

« Qu'on le tue, cet infâme traître. Qu'on lui fasse subir son châtiment. À bas le pardon qu'il a voulu imposer ! À bas le refus de la violence dont il a voulu nous affaiblir. Nous sommes les forts, nous sommes les justes. Nous sommes les vengeurs. »

L'analogie avec le Crucifié trouble Madeleine, mais plus encore la présence d'une femme étrange au pied de la croix. Non pas une Marie en détresse, mais une femme d'apparence redoutable que le peuple n'ose regarder. Une dame grave, dont les yeux sont comme des charbons ardents, avec une longue chevelure noire soulevée par le vent. Sa voix souveraine domine le tumulte des réjouissances.

« Mon amour, défais-toi de cette croix. Tu sais bien qu'ils n'ont pas vraiment de pouvoir. Tes paroles pourraient les mettre à genoux. Pourquoi te sacrifies-tu ainsi, pourquoi m'oublies-tu, moi qui t'ai suivi sachant qui tu es. Ne les laisse pas fouler ta vérité et retourne la violence. Tu triompherais d'eux si facilement, si seulement tu le voulais. Je t'en prie, mon amour, unique depuis le commencement du monde, souffle ta rage sur toutes ces haines impitoyables qui te poursuivent depuis trop de siècles, sans relâche, sans raison. Ne te laisse pas écraser par ta pitié. »

Le livre s'insinue dans les pensées de Madeleine et trouble son sommeil, d'ordinaire profond. Des cauchemars d'un réalisme à couper le souffle la réveillent en pleine nuit. Ça revient tout le temps. Un sentiment d'urgence la gagne comme si le temps lui était compté avant que la grande terreur ne se répande sur la terre. Dans sa jeunesse, elle avait lu l'Apocalypse, et cela l'avait plongée dans un état second, durant des semaines entières. Voilà que ça recommençait. La lecture du livre inachevé de Christian ne lui fait aucun bien. Elle se réveille avec une rage au cœur. Un sentiment d'impuissance lui arrache des larmes. Elle voit le poète de la Cité, accablé par le fardeau de sa bonté. La foule lui lance toujours les mêmes injures :

« Pour qui te prends-tu avec ta fausse innocence ? Tu n'es pas différent de nous. Plus rusé, trompeur avec ton sourire d'enfant, ton refus de frapper l'ennemi n'est que lâcheté, faux courage de celui qui ne veut pas affronter le réel. Nous te haïssons pour ces mirages que tu crées. Tu nous as démunis, dépossédés de nos certitudes par tes paroles maudites. »

Dans son rêve, Madeleine se retrouve dans une cour publique. Tout semble réel. Six juges haranguent le peuple, six bouffons se dandinent, six bourreaux masqués claquent

leur fouet. Le poète garde un étrange pouvoir, sa parole les fait se taire, les grimaces s'éteignent, le doute un instant les atteint et les immobilise.

« Vous pensez que le monde est sombre. Ils vous ont dit que la lumière est éteinte. Vous croyez que le silence de la nuit démontre le non-sens. Vous ne savez pas ! Vous avez oublié ! Je vous dis que nous sommes la force vive de l'univers. Nous sommes la raison d'être du monde. Toute cette immensité, cette démesure, ces innombrables accidents, ces lois si précises n'existent que pour donner au hasard la chance de nous créer. Le futur ordonne, à travers nous, au passé d'être ce qu'il devait être. Résistez à l'envoûtement des ténèbres. Ne sombrez pas dans l'absurde. »

Madeleine ne comprend pas ce qui la fascine dans tout ça. Pourquoi ce gars avec sa détresse si évidente l'attire-t-elle ? Quelque chose en elle se révolte contre cet envahissement, quelque chose de contraire l'invite à s'abandonner.

La Saint-Jean approche. Un couple d'amis du patron, à l'occasion de la fête nationale, invite les employés du café à un party. Des êtres ravissants selon certains, bizarres selon d'autres. Leur penthouse donne sur le fleuve. La vue à elle seule vaut le déplacement. Le buffet réjouit les plus gourmands, le DJ vient des meilleures boîtes de New York. Un seul petit problème : apparemment, la dame de la maison, une femme d'affaires redoutable qui mène son mari docile, a un penchant marqué pour les jeunes et jolies femmes. Le but inavoué de la soirée, c'est une nouvelle conquête pour un partage à trois. Francine, qui après Madeleine est la plus populaire des serveuses, a raconté son expérience de l'année dernière en termes peu voilés. « Les filles, moi je vous dis que ç'a été plaisant dans l'ensemble, à part un truc qu'elle a voulu que je fasse. Si vous venez accompagnées, vous ne serez pas importunées. Elle respecte les couples. Mais si vous êtes seules et de son goût, alors préparez-vous à l'attaque ! »

Francine est toujours très explicite sur ses relations intimes. Elle n'a pas de fausses pudeurs, et plusieurs des filles du café l'aiment pour sa spontanéité. Cette fois-ci, le fait qu'elle n'expose pas le détail de son expérience intime multiplie par dix la curiosité. Quand madame et monsieur arrivent au Café pour saluer le patron, on ne les regarde plus de la même façon. Surtout la dame, puisqu'à première vue elle semble très distinguée. On l'imagine mal dans des actes à la frontière de la pornographie. À plusieurs occasions, Madeleine surprend le regard insistant de la dame sur son anatomie. Quand d'une voix suave elle l'invite, soulignant comment sa présence est indispensable au succès de l'évènement, Madeleine se tient sur ses gardes. Après le mois trouble qu'elle vient de vivre, elle a envie de s'éclater, mais aussi de revoir Christian, dans un contexte moins intellectuel. Même si elle est très libérale, elle n'aime pas ce genre de manœuvres, ni le toucher d'une autre femme. Aussi la situation lui donne un alibi parfait pour inviter Christian. Ainsi, elle ne subira pas les assauts de la dame. Quand elle appelle Christian pour lui proposer de l'accompagner tout en prenant soin d'expliquer le pourquoi de la chose — elle ne veut pas qu'il s'emballe — le cœur de Christian bat tellement fort qu'il n'entend rien.

Christian, lorsqu'il mesure le temps qui le sépare de Madeleine, constate que les minutes deviennent des heures. Il semble que la veille de la Saint-Jean soit au bout de l'éternité. Quand arrive le soir tissé de rêves, Christian sonne à la porte de Madeleine, vêtu du nouveau complet qu'il a mis des jours à trouver. Madeleine s'esclaffe quand elle le voit tout guindé, visiblement mal à l'aise. Il se sent profondément contrarié et c'est tout juste s'il ne rebrousse pas chemin. « Christian, ne te vexe pas, ça ne te va pas trop mal, mais tu aurais dû te vêtir plus légèrement. Il fait tellement chaud.

Je souffre pour toi. » De son côté, elle s'est vêtue d'une robe extrêmement légère qui la rend tout à fait irrésistible. Christian en a littéralement le souffle coupé, et un tel désir d'elle monte en lui qu'il se sent embarrassé.

— Ça ne sera pas long, Christian, je suis prête dans deux minutes. Entre si tu veux.

— Non, j'aime autant t'attendre. Il fait plus frais dehors.

— Ça oui, reprend Madeleine. Le salon est un four.

Quelques minutes plus tard, Madeleine ressort, enveloppée d'un parfum envoûtant.

— Ça te dit de marcher, Christian ?

— Oui, bien sûr. J'aime la marche plus que tout.

La balade vers le Vieux-Port se fait dans le silence. Christian craint que sa timidité extrême lui fasse dire des stupidités. Il se contrôle. Madeleine le prend par le bras. Il se sent rassuré. Il souhaite que la marche soit longue, mais déjà ils sont devant le penthouse luxueux. Les deux hôtes ne manquent pas d'afficher leur déception quand ils voient Madeleine accompagnée.

— Madeleine ! s'exclame la dame, où avez-vous pêché ce pauvre garçon tout timide ? Voulez-vous qu'on vous en débarrasse ?

Christian se sent ridicule, mais Madeleine vient à sa rescousse.

— Madame, ce pauvre garçon m'a séduite par sa vive intelligence.

— Je plaisantais, Madeleine, il est beau comme un cœur et il est le bienvenu. Nous voulions, mon mari et moi, vous garder égoïstement pour nous deux, mais il faut nous résigner à notre déception. Pardonnez-nous, et bonne soirée à vous deux.

Voilà, la lionne est repoussée. Madeleine va pouvoir jouir de sa soirée. Elle n'est pas longue à faire honneur au

punch royal accompagné de crevettes gigantesques, dont elle raffole. Christian a l'impression de vivre dans un monde imaginaire. Jamais il n'a vu un appartement aussi luxueux, jamais il n'a vu une concentration de femmes aussi bien habillées, à l'exception de Francine, qui a gardé des jeans extrêmement moulants et un T-shirt encore plus révélateur. La musique du DJ aiguise doucement les sens. Le salon, refroidi par un air conditionné, est complètement dégagé pour que les gens puissent danser. Le contraste entre la chaleur suffocante du dehors et la fraîcheur du dedans surprend. Il y a de l'excès dans l'air. Les arrivants se voient à leur peau ruisselante. Ils rejoignent la piste de danse rapidement pour ne pas frissonner. L'air conditionné est excessif. Entre la disco de New York, les passages obligés à Lady Gaga, Shakira, Justin Timberlake, le DJ fait tourner pour les plus vieux des airs québécois d'autrefois. Nanette fait encore vibrer le plancher, et Charlebois ramène certains aux souvenirs de révolte quand tout s'ouvrait sur le futur. Madeleine possède un large répertoire musical qui va bien au-delà de ce que Christian connaît. Peu importe ce qui joue, elle chante les paroles. Elle boit un peu trop, ce qui est rare. Christian la suit. Le temps file sans qu'il s'en aperçoive. Il regarde les invités discuter, danser, rêver ; il se perd dans la vitrine, contemplant le fleuve lumineux dans la nuit. Heureux. Il découvre un autre monde. L'éternité est un instant.

Au tour de Daniel Bélanger. Madeleine s'exclame : « Lui, je l'adore, il faut que je danse, sa voix me transporte ! » Elle se précipite sur la piste, et aussitôt sa présence embrase tous les invités. Son corps se met à vibrer entre les rythmes pour épouser des sonorités plus subtiles qui donnent à chacun de ses gestes un aspect irréel. Sa danse confère à la musique une dimension nouvelle. « Dieu qu'elle est belle », pense Christian.

Il la regarde intensément. Devine-t-elle ce qu'il dit tout bas ? « Je t'aime depuis mon premier regard sur toi, je t'aime à cet instant, je t'aimerai toujours. » Il se sent comme un enfant au bord d'un gouffre. La musique le transporte. Il a l'impression que ses pieds ne touchent plus le sol. Madeleine voit dans le regard de Christian la compréhension et la sensation des gestes qu'elle dessine dans l'air. Elle fait un signe au DJ, qui lui répond par un hochement de tête. Alors commence l'envoûtement complet. Nelly Furtado avec entre en scène avec la pièce *Explode*. Plus personne ne sait comment danser ça, plus personne ne comprend, sauf Madeleine. Christian, un moment dérouté, découvre enfin les sons et rejoint Madeleine seule maintenant sur la piste. Elle est contente qu'il devine cette union sacrée dans le rythme et les sens.

Elle s'approche de lui solennellement. « Viens, Christian, on s'en va chez moi. » Elle l'embrasse, et c'est comme une explosion dans sa tête. Il ne voit pas le reste. Le taxi surgit de la nuit. Il ressent une main chaude et tendre. Ils parviennent vite au logis. Il se retrouve allongé auprès d'elle. Il pénètre dans une douceur et une tendresse inimaginables. « C'est impossible, pense-t-il. Qu'est-ce qui m'arrive ? C'est irréel. Le temps n'existe plus. Je suis ici et ailleurs en même temps. Qui est-elle ? Pourquoi moi ? »

Il veut dire quelque chose, mais ne le peut. Seul le silence a le droit de régner. Madeleine est en feu, et sa bouche est douce comme une soie. Christian se sent envelopper par elle, et soudain sa timidité s'envole comme par magie. Ils font l'amour plusieurs fois. Et, quand ils n'ont plus la force de bouger, ils se serrent l'un contre l'autre et s'abandonnent à la nuit. Quand la lumière du matin tire Christian du sommeil, il est inquiet de ne pas voir Madeleine à ses côtés. Il tend l'oreille, mais aucun bruit ne monte jusqu'à lui.

Le professeur et la Saint-Jean ne font pas bon ménage. Au-delà de son attachement profond au Québec, il n'aime pas vraiment les fêtes nationales. Il aurait été Français que le 14 juillet l'aurait laissé indifférent tout autant. Il se sent avant tout citoyen de la Terre. Il n'éprouve pas de fierté d'être né ici, mais en ressent le privilège. Tous ces drapeaux agités l'agacent plus qu'autre chose, et généralement il s'enferme dans son appartement quand les autres se précipitent dans les parcs pour les festivités. Cette fois-ci, son air conditionné tombe en panne, il ne tient plus dans son studio brûlant. Il décide de se rendre au Vieux-Port pour sentir quelque peu le vent du fleuve. Il marche de mauvais gré dans une foule joyeuse et se retrouve rue Saint-Paul. Là, par hasard, il aperçoit Myriame marchant main dans la main avec un homme de fort belle apparence. Elle ne le voit pas, absorbée par la vitrine d'un bijoutier. Elle entre dans la boutique en riant. Le professeur comprend immédiatement que quelque chose de différent règne entre Myriame et cet homme. Il le sent. Jamais elle n'a été aussi près de lui. Elle a toujours maintenu une certaine distance, une froideur à peine perceptible, mais bien présente. Là, il y a une vraie union, un partage, une fusion. Voilà le mot abominable, une fusion. Ce mot brûle sa pensée. Il avait tant espéré ce miracle entre Myriame et lui. Mais il est impossible de commander l'amour. Tant qu'il était à ses côtés, elle ne l'avait jamais trompé. Elle ne se plaignait pas de son insistance à désirer l'amour qu'elle ne pouvait lui donner, mais, par ailleurs, elle lui donnait tout ce qu'elle pouvait dans les limites de leur entente. Elle avait fait un choix qu'elle ne remettait pas en question. À un certain moment, il n'avait pu supporter de la voir accomplir sans amour les gestes qu'elle sentait devoir accomplir. Cet arrangement le torturait. Il voulait infiniment plus. Et quand il voyait que Myriame

restait immuable, il succombait à des rages intérieures, accusant sa compagne d'avoir gâché sa vie, de l'avoir brisé. Il s'était décidé un jour à rompre, se promettant de ne jamais revenir sur sa décision. Il ne pensait pas toutefois que Myriame trouverait l'amour et s'imaginait qu'elle souffrirait un peu de le perdre. Pas beaucoup, juste un peu, mais ça comptait pour lui.

Aujourd'hui, le poids du passé l'écrase toujours, d'autant qu'il sait maintenant que Myriame lui a donné beaucoup plus qu'il ne l'avait pensé, obsédé qu'il était par le désir de l'entendre dire « je t'aime », comme si ces mots avaient plus de valeur que les gestes de tendresse répétés au fil du quotidien. Trop tard pour les regrets, pense-t-il, et il poursuit sa balade, marqué par son impuissance à retrouver le bonheur d'être. Chaque pas lui semble plus lourd et ne le mener nulle part. Il ne sait pas vivre sa vie. Habitué à donner pour faire plaisir à l'autre, à se surveiller pour ne pas incommoder, il a perdu le goût de l'avenir et des choses pour lui-même. Son cœur ne cicatrise plus. Les fissures s'ouvrent facilement. La masse du temps perdu le maintient dans une gravité obscure et sans lendemain. Il fait des efforts pour s'élancer afin de retrouver ce qu'il reste de lui après tout cet effacement depuis tant années, après toutes ces déceptions, après le sentiment de son inutilité. Rêveur, dans sa jeunesse — ressemblant à Christian, mais combien moins talentueux — il a espéré atteindre une certaine position sociale, un certain luxe. « Je ne suis qu'un homme quelconque, un has-been, banal, n'intéressant que mes anciens étudiants. Je glisse vers le dernier versant de ma vie, sans aucun bien, sans espoir, sans rêves, n'ayant pour richesse que mes promenades à pied dans la ville. Je suis l'ami des vagabonds, encore plus brisés que moi. Je vois leur infortune cachée au plus profond d'eux-mêmes, perdus dans leur regard sans étincelles. »

La chaleur terrasse le professeur de plus en plus. Il commence à regretter le mois de février et ses rafales endiablées. Il ne sait plus où aller, et la joie tout autour creuse l'abîme qui le sépare d'une vie normale. Il entre dans un café délabré seulement pour l'air conditionné. La souffrance passe toujours. Il espère que ces vagues d'amertume ne brisent pas sa santé, encore remarquable. « C'est bien la seule chose, pense-t-il, dont je peux me vanter, mais pour laquelle je n'ai aucun mérite. C'est curieux, les coïncidences : aujourd'hui je rencontre Myriame, et il fait chaud comme ce jour lointain où je marchais avec elle, main dans la main, dans les jardins du Luxembourg à Paris, sa ville préférée. Myriame qui adorait les voyages et le luxe, et moi qui n'avais pas les moyens de lui donner cela. Mais jamais elle ne m'a fait aucun reproche. Je me suis crevé au travail pour lui offrir ce voyage de première classe à tout point de vue. Elle fut reconnaissante. Cette fois-là, dans le parc, nous étions un. Nous marchions normalement en séparation, reflétant en quelque sorte notre union disjointe. Nous partagions l'essentiel d'une vie, mais pas la passion d'être ensemble. Mais ce jour-là, à Paris, dans les jardins, sous un soleil brûlant, ce fut presque l'amour. Puis on s'est arrêté dans un petit restaurant, le Café des passants, mignon comme tout. Elle riait avec son T-shirt trempé de sueurs. Quel bonheur de la regarder comme au printemps de sa vie ! D'être grisé par le désir d'elle ! Que le temps passe méchamment ! La force poétique du lieu avait produit cette magie, mais, revenue au Québec dans notre quotidien, la barrière s'est redressée. Très rapidement, le fossé entre nous a refait son lit, dans lequel les plaisirs s'accommodent mais l'amour refuse de grandir. Qu'il est loin le temps de ma jeunesse, mon jardin de rêve. »

Christian n'a guère le temps de s'inquiéter. Il entend la porte s'ouvrir et se prélasse de nouveau en sécurité dans le grand lit de Madeleine. Humant son parfum toujours présent, et n'en revenant pas d'être là. Une bonne odeur de café se répand dans la maison et une voix mélodieuse monte vers la chambre :

— Christian, le déjeuner est bientôt près. Hors du lit, monsieur le poète.

Il arrive à la cuisine, et découvre une nouvelle Madeleine.

— Je te le dis tout de suite, je ne suis pas très versé dans l'art culinaire, mais j'arrive à faire des œufs légèrement tournés qui ne sont pas trop mal.

— Je ne suis pas non plus très bon cuisinier, mais j'arrive à faire quelques bons plats de ma grand-mère.

Christian vit les plus beaux moments de sa vie. La contempler de si près, effleurer ses mains, se perdre dans l'immensité de son regard lui procure une joie indicible. Tous ces instants, il veut les préserver à jamais dans sa mémoire. Elle lui parle de son livre. Intérieurement, il remercie le professeur d'avoir été encore son ange gardien.

— Tu sais, Christian, ce livre a quelque chose. Tu dois le terminer.

Christian est ravi de l'entendre. Il ressent pour la première fois sa propre poésie à travers le regard d'une autre personne.

— J'écrirai tous les jours. Tu seras ma critique littéraire.

— Je préfère être ta muse.

— Ça, tu l'es depuis le premier jour où je t'ai rencontrée. Mais jamais je n'aurais cru que je serais avec toi, même si j'en rêvais.

Madeleine regarde Christian, qui est tellement heureux qu'elle ne peut qu'être touchée par tant d'élan. Elle tente

d'oublier pour le moment tout ce qui est incompatible entre eux.

— Parfois, la vie nous réserve des surprises. Moi aussi, je ne pensais pas qu'on deviendrait intimes. On ne peut pas tout prévoir.

— Je dois ça à la poésie, dont je ne voulais plus. C'est étrange. Quand tu nous as énuméré toutes les choses que tu voulais vivre, ça m'a angoissé de ne pas être à la hauteur de ce que tu cherches.

— Ah bon ! Et pourquoi ça ?

— Je me suis dit que mes talents de poète ne seraient pas suffisants pour te plaire.

— C'est vrai, ça ne sera pas suffisant. J'aime la poésie comme j'aime les parfums de classe, la haute couture et tout le reste. Mais je serai un peu patiente…

Disant cela, Madeleine affiche un air coquin qui fait oublier à Christian tout le chemin qu'il doit parcourir.

— Tu verras, je ferai tout. Je serai ce que tu veux. Je peux être multiple.

— Le professeur semble penser ça aussi. Il faut juste que tu sois bien conseillé. Tu as des amis formidables et originaux qui t'aiment beaucoup. Faisons confiance à la vie ! Allons prendre une douche ensemble. Montre-moi ce dont tu es capable.

Un homme ou un autre

Juillet est un hymne au soleil, un éden pour Christian. Il marche sur le rivage du bonheur. Il arrive comme tous les dimanches, à onze heures avec des croissants frais, pour le réveil de Madeleine. Le samedi soir, elle finit très tard au Spleen Café, et Christian ne la rejoint qu'au matin. C'est devenu un rituel. Il arrive avec le petit-déjeuner. Elle aime bien ça, être servie au lit.

— Voilà pour toi, déesse. As-tu bien dormi ?

— Pas vraiment, trop de pensées se bousculent dans ma tête.

Christian pressent un orage à venir. Madeleine semble de mauvaise humeur.

— Ah bon ! Qu'est-ce qui se passe ?

— C'est nous deux… Nous ne sommes pas sur la même planète. Tu me regardes comme si j'étais une reine, mais je ne le suis pas. Tu te disperses et agis comme si l'éternité t'appartenait. Tu patauges dans ton truc irréaliste, et ça me décourage. Les fondations du monde, ce n'est pas toi tout seul qui va les découvrir. C'est bien, un peu de folie, mais toi, tu fais dans la démesure. Tu m'en donnes le vertige. Je n'aurai pas la patience d'attendre. Ton projet de fou nous empoisonne la vie. C'est l'échec assuré, et je n'aime pas perdre. Je crains que tu ne puisses changer de cap, tu es

trop fier. Je vois bien comment tu es ! Toi, la situation t'arrange. Tu es libre d'agir comme tu veux. Tu fais tes affaires. Moi, je travaille au Spleen. Tu m'attends, après avoir réfléchi toute la journée, à je ne sais trop quoi, puis on fait l'amour. N'importe quel homme voudrait être à ta place. Te rends-tu compte des offres qu'on m'a faites pour avoir ce que je te donne, pour rien ? Non ! Tu ne vois pas. Tu penses l'impossible et tu crois que tes croissants du dimanche vont me rassasier. Je n'ai pas l'éternité, moi. Je ne vis pas dans un monde mythique, et mes rêves bien concrets, je n'ai pas envie de les sacrifier pour tes chimères. Tu n'arriveras jamais à rien.

Christian est bouche bée. Lui qui normalement peut répondre à tout est soudain paralysé. Sa fierté est blessée, sa gorge est nouée.

— Tu avais dit que tu serais un peu patiente.

— Patiente ! Mais on arrive en septembre, et tu n'as pas fait même l'esquisse d'un projet concret qui mène quelque part. Tu n'as envoyé ton livre chez aucun éditeur, sous je ne sais trop quel prétexte ! Aucune demande d'admission à un programme universitaire alors que ton copain Jean-Luc achève son baccalauréat en mathématiques. Patiente ! Mais qu'est-ce qu'il te faut pour que tu bouges ?

— Attends ! Je vais m'inscrire comme étudiant libre et je vais demander une admission à l'UQAM à l'hiver.

— En quoi, tu peux me le dire ?

— Je ne sais pas encore. J'ai encore besoin de temps pour réfléchir.

— Non, mais est-ce que tu t'écoutes ? Tu ne sais même pas te choisir un avenir. À quoi te sert-elle, ta supposée intelligence exceptionnelle ?

— Je vais aussi écrire un best-seller. La poésie, c'est trop hermétique.

— Et c'est quoi que tu vas écrire dans ton roman populaire ?

— Je vais faire quelque chose d'imaginaire, ça plait au monde, ces trucs. Pense au succès phénoménal d'Harry Potter. Je crois que j'ai l'imagination pour y arriver. Donne-moi un mois et je te reviens avec une super idée.

Madeleine n'en revient pas. Christian est déjà convaincu qu'il peut faire des miracles et changer le cours des choses. Se peut-il qu'il en soit capable ? Il mettra de côté pendant quelque temps son grand projet sur les fondations du monde, et va prouver à Madeleine qu'il peut écrire un roman à succès dans la veine fantastique tout en s'inscrivant à l'UQAM. Peut-être en linguistique ou en histoire.

Il ne veut pas d'une confrontation irréparable. Il préfère attendre et revenir avec des mots plus forts. Il a néanmoins le cœur à l'envers, et le regard sévère de Madeleine le déchire.

— Bon, je vais réfléchir. Laisse-moi aujourd'hui. D'ailleurs, je suis fatiguée. Je ne vais pas sortir.

Les dernières paroles de Madeleine apaisent un peu Christian. « Elle va réfléchir. La tempête s'évanouira peut-être. Je vais la ramener à de meilleurs sentiments. » Lundi, il appelle Madeleine. Il lui explique qu'il a décidé de s'inscrire à des cours libres en linguistique. À l'hiver, il va demander une admission officielle. « D'ici là, j'aurai en main mon roman fantastique. Tu verras. »

Madeleine décide d'être patiente. Après tout, elle aime bien l'originalité de Christian. Elle ne s'ennuie pas avec lui. Il a toujours quelque chose à raconter et la surprend avec des idées peu communes. Il est infiniment patient avec elle. Il suffit qu'elle ait envie de quelque chose, et tout de suite il va lui chercher ce qu'elle veut. Il est très doux avec elle. Jamais un homme ne l'a tant adulée. Elle aime bien aussi ses amis et le professeur. Ils ont des bons moments ensemble.

Il adore comme elle la musique et le cinéma. Il cherche toujours à lui faire plaisir et son roman commence à prendre une tournure intéressante. Elle est surprise et se dit que cette vie simple n'est pas si désagréable pour l'instant. Depuis qu'elle a parlé à Christian, elle voit bien qu'il se fixe des objectifs plus concrets. Le professeur lui a confirmé qu'elle avait sur lui une bonne influence. « Une bonne dose de réalisme, voilà ce qui lui fera le plus grand bien. »

Un jour néanmoins, un certain Frank Harrington arrive à son bar comme un grand seigneur. Sa réputation l'a précédé. Frank Harrington, surnommé Mr Kill, est, dans le langage imagé des gens d'affaires, un *serial entrepreneur*. Il a l'ambition d'être dans la classe des *Bigs Boys*. C'est un meneur d'hommes. Il sait reconnaître les talents, les rassembler, coordonner tous ces créatifs pour développer des projets novateurs. Il lance sa troisième entreprise et n'a que quarante ans. Déjà multimillionnaire, il veut plus encore : la renommée, la célébrité, le pouvoir. À treize ans, il comprend le pouvoir de l'argent. Jeune universitaire, il suit des cours sur les questions de la propriété intellectuelle, les aspects juridiques en affaires. Il maîtrise l'art des conventions d'actionnaires et sait tirer profit de son savoir. Il déjoue ses partenaires pour tirer des avantages subtils, mais tout se passe selon les règles. Mr Kill agit en conformité avec les lois. L'univers légal définit l'arène dans laquelle se livre le combat. Il adore triompher. Tous les coups légaux sont permis. À ce volet de sa personne, il associe une forme physique hors du commun. Il est mince, élégant, avec une poigne d'acier. Tous les jours de la semaine, il s'entraîne avec des experts. Sa présence physique tout autant que sa détermination farouche impose le respect. Frank a beaucoup d'admiratrices, mais il n'a pas encore trouvé celle qu'il cherche. Les copines ne lui suffisent plus. Il veut une femme d'une

beauté remarquable mais discrète. Une femme qui vivra pour lui et ses enfants. En retour, elle aura tout.

Sa fortune lui facilite les conquêtes, mais en même temps le rend méfiant. Beaucoup de femmes rusent avec lui, et ça, il le devine rapidement. Quand les rumeurs de Madeleine arrivent à lui, il pressent que quelque chose va bouleverser sa vie. Il commence son approche selon des formules classiques. Il aborde d'abord la conversation avec Martha, jouant la carte de la modestie, laissant découvrir peu à peu l'étendue de sa réussite. Les ah ! et les oh ! de Martha se chargent de transporter l'information à la bonne personne. Il commande un Dry Martini à Madeleine, avec une politesse et des manières impeccables, sans toutefois laisser transparaître le moindre appétit de séduction. Puis il part rapidement, prétextant un important rendez-vous d'affaires, non sans féliciter d'abord Madeleine pour la perfection de son Dry Martini.

— Mademoiselle, dit Frank chaleureusement, j'ai fait le tour du monde, je suis descendu dans les meilleurs hôtels, et votre Dry Martini est irréprochable.

— Cette boisson est aussi une de mes préférées, et il m'a fallu un certain temps pour trouver l'équilibre parfait, mais là je suis absolument constante.

— Très bien alors, je vais revenir m'en assurer.

Martha ne peut s'empêcher de soupirer. Cette parade, elle ne l'avait pas vu venir. « Ils sont tous les mêmes. Aucun ne lui résiste, et si le quart de ce que ce gars m'a dit est vrai alors le pauvre poète ne fera pas long feu. »

Frank la laisse avec un large sourire, heureux de son effet, se promettant de revenir, mais pas trop vite. Et quand il revient au Spleen Café, Madeleine en sait déjà long sur lui. Elle apprécie sa posture physique. « On voit que c'est un homme déterminé. Il n'y a pas de nonchalance en lui. »

Sa relation avec Christian ne tient plus qu'à un fil. Elle ne sait pas comment lui dire : c'est fini ! « J'ai beau lui faire signe de mon éloignement en résistant à ses avances, il persiste. Ça m'agace. Il s'est mis dans la tête je ne sais trop quoi. Il imagine un lien mystérieux, quasi indestructible, entre nous. Il faut que je lui parle, mais c'est difficile. Quand il me lance ce regard de détresse, je n'arrive pas à lui enlever tout espoir. »

Là comme ailleurs, Christian vit dans une réalité autre et ne veut pas reconnaître les signes évidents d'une rupture prochaine. Il est bien trop sensible pour ne pas les sentir, ces gestes de rejets, mais il s'entête à croire autre chose.

Frank est revenu pour son Martini.

— Bonjour, Madeleine, je suis prêt pour tester votre constance.

Il contourne Martha en la saluant à peine, ce qui aurait froissé toute autre personne. Elle a l'habitude de ces rudesses. Elle ne s'en fait plus pour ça.

— La business va bien, reprend Madeleine ? Vous travaillez fort ? On ne vous a pas vu beaucoup ces derniers temps.

— C'est une période difficile. J'ai fait une nouvelle acquisition et j'ai dû congédier le créateur de l'entreprise. Ce n'est jamais facile, mais les affaires nous obligent parfois à faire ces choses. Ça demande du doigté et de la fermeté. Les fondateurs sont difficiles à manier. Ils ont leurs fidèles et résistent au changement. Ils croient que leur invention leur donne tous les droits. J'ai beau leur expliquer que la création, c'est la partie facile et agréable, ils ne comprennent pas. Les embûches au niveau de la commercialisation sont cent fois plus nombreuses, mais eux croient que tout ça va de soi. Ils sous-estiment les risques que nous, les investisseurs, prenons. C'est nous qui faisons toute la différence

sur la scène internationale. Ils s'étonnent quand il ne leur reste que quelques pour cent de la compagnie et s'en offensent. Nous les sauvons du désastre, et ils nous traitent comme des voleurs. Ils sont d'une prétention insupportable. Ils pensent que leur temps précieux vaut notre argent, mais ils ne voient pas que, pour un succès, nous avons dix échecs financiers. Il faut bien que nous reprenions notre argent quelque part.

— Et comment faites-vous, si ce n'est pas trop indiscret, pour congédier un actionnaire si important ?

— Ça ne se fait pas du jour au lendemain. Ce n'est pas non plus toujours nécessaire. Certains sont plus raisonnables que d'autres. Dans ce cas précis, j'ai investi un million de dollars dans un projet à haut risque. Le fondateur et ses proches ont brûlé mon capital en moins d'une année. Les gros salaires, avant même que l'entreprise décolle ! On est au milieu de la piste et l'on n'a plus de carburant. Là, je suis obligé de remettre un autre demi-million. Mes conditions toutefois ne sont plus les mêmes. Je prends toutes les actions et je lui laisse quelques pour cent par bonté plus que par nécessité. J'ai placé un homme de confiance dans la compagnie afin de ne pas être sous la dépendance technologique du fondateur et de ses proches fidèles. Monsieur riposte. Il s'indigne. La situation n'est plus vivable dans ce climat de conflit. Je n'ai d'autre choix que de le mettre à la porte de sa propre entreprise. Je sais que c'est dur, mais je ne veux pas perdre mon argent pour ses lubies. Ce qu'il a fait est génial, mais ça va prendre du temps avant de lever, et il faut appliquer une saine gestion. Entre mes mains, son projet initial va prendre une ampleur dont il n'a pas idée, et à la fin quand je vendrai la compagnie il recevra quand même un montant appréciable. Je toucherai cent fois plus que lui, et il va m'en vouloir à mourir. Mais c'est ainsi que

ça fonctionne. Pardonnez-moi, j'ai été long et je vous ai ennuyé.

— Aucunement, monsieur Harrington. Au contraire, j'ai toujours admiré les gens d'affaires et, bien qu'ignorant ce domaine, je sais que ça demande une énergie peu commune, et la capacité de prendre des décisions difficiles. J'espère que vous avez des moments plus agréables quand même ?

— Certes, on n'est pas toujours à couteaux tirés. Quand nous arrivons au but et que l'entreprise vole, nous sommes bien récompensés pour notre dur labeur.

Frank parle avec assurance. Il se tient droit comme un homme d'action prêt à triompher. Madeleine ne peut s'empêcher de comparer l'attitude hésitante de Christian avec celle de Frank. C'est le jour et la nuit. Christian remet toujours en question ses idées et l'entraîne dans des dédales sans fin, dont parfois elle perd le fil. Cet homme nouveau exprime une force inébranlable, incontournable. C'est un *winner !*

Plus Frank se révèle, plus Madeleine comprend que sa relation avec Christian n'a pas de sens. Elle observe attentivement Frank. Elle lui apporte son Dry Martini en souriant. Elle soutient son regard et devine qu'il brûle de la prendre. Elle aime cet instant de triomphe, sur un pareil homme.

— Alors, monsieur, dites-moi si je suis absolument constante dans mes Dry Martini. Je suis prête à parier qu'il est exactement comme vous l'avez aimé.

— D'accord pour un pari libre ouvert. Un enjeu indéterminé, c'est dangereux pour moi, mais je vous fais confiance !

Et, portant le verre à ses lèvres, Frank retrouve cet équilibre parfait qu'il aime tant.

— Vous gagnez, mademoiselle, je suis votre obligé. Que désirez-vous ?

— Monsieur Harrington, je ne désire rien. Je ne suis pas une femme qui prend sans donner. Je travaille présentement.

Frank adore cette réponse d'une femme sûre d'elle-même.

— S'il vous plaît, appelez-moi Frank, ce « monsieur Harrington » me donne l'impression d'être vieux.

— D'accord !

Le sourire captivant de Madeleine s'empare de Frank. Mr Kill est à genoux. Il la désire plus que tout. Son regard est sans équivoque.

— Tu sembles être un homme implacable en affaires.

Frank est flatté. Il pense que c'est bien engagé entre lui et Madeleine. Il s'empresse de répondre.

— Disons que je me sens plus comme le protecteur de ma famille, de mes valeurs, de mon mode de vie, et je suis prêt à me battre pour préserver mes acquis. Le combat en affaire ne diffère pas tant que ça d'une vraie guerre. Je n'ai pas le goût de créer des conflits. Je préfère la paix. Néanmoins, il faut être réaliste. La vie est un combat entre les individus d'abord, et ensuite entre les nations.

— Ça me semble assez violent, tout ça.

— Hélas oui ! Un homme de pouvoir doit prendre des décisions pour préserver son mode de vie. Nous sommes des prédateurs, c'est ainsi que la nature nous a fait, c'est ainsi que le monde est : *Kill and dominate, that is the rule.*

— Ça semble se résumer un peu simplement. Il y a les forts et les faibles.

— Pas vraiment ! Je préfère dire les dominants et les dominés. Tous les dominés ne sont pas faibles, ils sont simplement moins forts.

Madeleine doit aller servir d'autres clients. Frank en profite pour regarder autour de lui. Il entrevoit le regard moqueur de Martha, mais fait mine de ne pas la voir. Celle-ci suit le manège avec beaucoup d'attention. Frank s'aperçoit que plusieurs hommes autour du bar fixent Madeleine. La

musique prend une cadence plus rythmée et l'excitation augmente. Frank admire les lignes parfaites de Madeleine. « Je ferai tout pour que tu sois mienne. » Madeleine revient tout en sourire.

— Où en étions-nous ?

— Nous parlions de combats. Les affaires, c'est le monde de l'action. La compétition est féroce. C'est la loi de la jungle, et seuls les plus forts triomphent. J'aime cette vie. C'est ma passion.

Madeleine se sent bien près de cet homme puissant. « Une louve avec un lion, pourquoi pas ? »

— Ça se voit. On sent ton énergie et ta farouche détermination.

— Il le faut, car les temps devant nous seront difficiles. La mondialisation n'est pas une partie pour les faiblards. Ce n'est pas en étant bon et gentil qu'on prendra notre place. Chaque territoire de l'économie internationale sera gagné par une guerre sans merci. La terre commence à être étroite pour nous tous.

Jamais Madeleine n'a rencontré un homme lui inspirant une telle solidité. « Pas surprenant qu'il soit déjà multimillionnaire. Il me plait. Ça doit être apaisant d'être sous sa protection. » Elle ne peut s'empêcher encore une fois de comparer Christian et Frank. Des cultures opposées. Christian la ramène au monde du sacrifice, mais Frank lui ouvre la voie du triomphe.

Martha, en attente d'un autre verre de vin blanc, ne veut pas interrompre la scène de séduction qu'elle observe, tout en prêtant oreille. Elle revoit encore cet oiseau mâle qui gonfle ses plumes et ses ailes avec des bonds comiques et surprenants devant la belle dont il veut s'attirer les faveurs. Elle trouve qu'en ce moment se déploie devant elle le jeu de la séduction, sous une forme civilisée mais dont le but

n'est pas moins clair. Une chose la rend triste dans ce jeu d'adultes. Elle songe à Christian, qu'elle connait peu, mais qu'elle trouve sympathique. « Le pauvre garçon, il ne s'en relèvera pas facilement. » Elle sait que Madeleine peut fermer les portes brutalement. Elle sait que Christian n'est déjà plus qu'un souvenir. Devant le spectacle en cours, elle imagine facilement la suite. Chacun va démontrer à l'autre son savoir-faire. Ils ont deux natures semblables. « Volontaires et déterminés, ils sont sans doute un match parfait. » Impressionnée par Frank sur le coup, Martha le déteste maintenant. « Un égoïste prêt à faire tout pour obtenir ce qu'il veut. Une maudite race d'hommes. Je suis convaincue que, si l'on déroge le moindrement à ses règles, monsieur va piquer une crise d'indignation. C'est peut-être là que Madeleine va déchanter, à moins qu'ils ne soient parfaitement orientés en toute chose. C'est possible. On verra bien. »

Un moment, Martha veut quitter le bar devant cette comédie humaine dont elle connait bien les rouages. Mais elle reste par habitude, par le poids des déceptions qu'elle porte depuis tant d'années. Elle envie l'envoûtement que produit Madeleine sur tous les hommes. « Qu'a-t-elle fait pour mériter cette chance ? » Elle fait signe à Madeleine. « J'ai besoin d'un autre verre. » Un petit vin blanc de plus pour oublier tout, pour supporter la vie, si brève. Elle revoit le visage de son Jean. Elle regrette presque d'avoir repris sa liberté. La vie après n'a pas été plus facile, même plus amère. Elle s'est mise à boire au début pour fêter un nouveau départ, puis pour endurer l'attente de quelque chose, puis pour s'alléger du mal qui la minait, puis sans raison, par goût, par nonchalance, par manque de courage. Elle veut, ce soir, se lever du bar, recommencer une vie plus disciplinée. Elle se trouve misérable d'être là, puis elle sent un bras chaleureux sur ses épaules. Roger, qui a déserté le Spleen

depuis un mois, est heureux de voir Martha à sa place habituelle.

— Eh ! ma douce, comment vas-tu ?

— Ça alors, Roger, tu arrives à point, je commençais à sombrer dans l'ennui. Tu abandonnes tes copines depuis des semaines, qu'est que t'as foutu ?

— Ah, toujours la même histoire. Cette fois-ci, j'ai rencontré, à mon bureau, une femme mature intéressante. Au début tout feu tout flamme comme d'habitude, mais là j'ai vraiment perdu les pédales. Hélas, ça ne dure pas. Un jour on n'a plus rien à se dire. Tu connais la chanson, je pense.

— Ouais ! *Join the club*. C'est pourquoi maintenant je baise moins et j'attends avant d'aller plus loin. Je ne peux plus supporter ce feeling d'être au lit avec un étranger.

— T'as raison, je crois que je vais aussi devenir plus sage. Mais, dis-moi, Madeleine a l'air en pleine forme avec ce type qui lui tourne autour. J'ai l'impression qu'il va la dévorer sur place.

— Tu parles, et ce gars-là, comme on dit chez nous, il en a de collé. Regarde ça, mon Roger. On est en pleine scène de séduction.

Madeleine triomphe. Frank est à genoux. Il a beau être au-dessus de la mêlée, Mr Kill donnerait tout pour posséder cette femme aux yeux d'outremer.

— Madeleine, parle-moi de toi. Qu'est-ce que tu désires, qu'est-ce qui t'a amenée ici ?

— Je vais être très franche avec toi. Je suis ici parce que j'ai pensé que ça me donnerait une meilleure chance de rencontrer mon type d'homme.

— Quel est ce type d'homme ?

— Je souhaite rencontrer un homme riche qui me plait. Je raffole du luxe. J'ai le goût de voyager, d'être libre du travail, de m'amuser, de m'éclater. C'est clair ?

— Absolument clair ! Je suis riche, c'est connu, et je déteste qu'une femme fasse semblant d'être indifférente à la chose. Personne ne peut l'être, mais je veux aussi qu'on m'apprécie pour ce que je suis.

— Tu ne me déplais pas. Mais je ne suis pas une femme soumise. Peut-être as-tu besoin d'avoir, comme beaucoup d'hommes, une autre mère plutôt qu'une vraie femme, avec des désirs, des passions, de la présence. Je veux bien te donner une chance, mais ne tiens rien pour acquis. J'ai un côté bohème et, à mes heures, je suis paresseuse comme un chinchilla.

Frank est surpris de la riposte et la trouve encore plus charmante. « Quelle manifestation de force et d'indépendance. »

— Parlant de chats, j'adore les Persans, Himalayens, et Chinchillas. J'en ai deux chez moi. Ça me calme de les regarder vivre sans soucis, mais je ne te cache pas qu'envers celle qui sera ma femme j'aurai des attentes précises.

— Nous n'en sommes pas là. Il y a un commencement à tout.

Christian va mal depuis que Madeleine le traite froidement. Maintes fois, il l'a appelée, mais elle est très brève au téléphone et jamais disponible. Elle refuse systématiquement de le voir et ne lui demande aucune nouvelle. « Qu'est-ce que j'ai fait ? Elle dit que c'est comme ça, un point c'est tout. Qu'elle n'a pas à se justifier devant moi. »

Souvent, Christian se remémore le jour de la Saint-Jean, il repense à la poésie, à leur échange, et ne parvient pas à saisir que tous ces instants ne comptent plus. Il entend de nouveau pour la millième fois : « Tu ne peux pas comprendre, Christian, ce n'est pas en toi de voir les choses telles qu'elles sont. Tu es toujours dans tes rêves, tu ne vis pas le réel. J'en ai assez ! Ça ne mène nulle part. » La ligne claque

brusquement et l'enferme dans un silence épouvantable. Il s'agrippe à un seul espoir. Elle a dit : « Je suis en réflexion ». Il veut comprendre ce qu'il doit faire pour lui plaire. Il décide que lundi prochain il ira au Spleen Café l'accueillir après sa journée de travail. « C'est ce que j'aurais dû faire depuis longtemps. Je suis idiot. »

Le jour sombre

L'automne s'annonce dans une clarté à ravir. La plus belle saison pour ceux qui aiment ses alternances de lumières, entre des jours de soleil tempérés, des pluies qui dansent sur les couleurs des forêts, des arrière-goûts de l'été passé et des aperçues des rigueurs à venir. Christian adore ce rythme qui colle parfaitement à son tempérament. Ce soir, il va rencontrer Madeleine et la ramener à lui. Il se prépare à être éloquent, trame des scénarios divers pour ne pas être pris au dépourvu. Il réinvente tous les mots pour lui dire de mille et une manières « je t'aime ».

Pour tuer le temps, il surveille les nouveautés de Wikipédia sur ses sujets favoris, puis passe en revue ses courriels. Étienne lui a envoyé un long texte.

« Cher Christian, cher Jean-Luc, cher professeur,

Mes amis, mes compagnons du doute, mes fidèles adversaires, je vous quitte. Je dois suivre une autre route. J'abandonne notre vénération de l'incertitude. Nous avons appris à nous méfier des habitudes, des doctrines, mais le temps des choix irrévocables est aussi inévitable. Qui voudrait dormir au milieu de la rue ? Je ne peux plus zigzaguer dans des directions indéfinies. Je crois à une éternité au-delà de l'espace et du temps. Je romps avec notre fondement premier. Je ne peux douter sans me détruire. Pour accomplir ce travail

d'exploration dans les profondeurs, je dois croire qu'il y a de la lumière dans ces abîmes, sinon je vais me perdre dans la nuit. Peu d'hommes ont exploré ces régions lointaines, et il y en a encore moins aujourd'hui. Entre la Science et la Religion, il n'y a plus beaucoup d'espace libre. Les deux ont étendu leurs territoires et cohabitent dans un consensus social pratique. Les scientifiques refusent toute crédibilité à ces hommes spirituels qui cherchent le réel par l'expérimentation intérieure. Les religieux ne font pas mieux avec leur vision canonique. Les uns et les autres imposent leurs croyances. Je veux dépasser ces horizons limités, mais devant moi il n'y a presque rien. Des solitaires qui reprennent une tradition antique de quêtes spirituelles par l'expérience, la méditation, l'introspection, voire certaines pratiques déséquilibrantes pour le mental et le conformisme, que sais-je, des vieux sages indiens dont on respecte encore le dépouillement. J'avance à tâtons dans une mer d'imposture, mais je trouve quand même des êtres surprenants. Je suis comme un nageur en mer qui ne voit plus le rivage, mais doit croire que celui-ci est devant lui pour ne pas m'épuiser dans le désespoir. J'ai pris la plus dangereuse décision de ma vie. Ça, mes amis, malgré tout le respect que je vous dois, c'est quelque chose que vous ne pouvez comprendre. Vous vivez tous sans prendre de risques. Mon geste actuel doit vous paraître encore une fois théâtral. Non ! Pas cette fois-ci. Je ne peux revenir en arrière. Il y a rupture totale. L'incertitude me donnait une légèreté d'être, mais c'est maintenant incompatible avec ma volonté de m'engager dans la voie intérieure. J'aimerais vous faire comprendre quelque chose que nous n'avons pas vu. Nous avons proclamé la Fin des Certitudes. Cette intelligence nous a mis à l'abri des décisions trop engageantes. Là est le point principal. Nous avons cultivé le doute, la remise en question continuelle de nos idées, mais nous

avons affaibli notre engagement dans tout. Nous sommes devenus immobiles entourés des murs de l'incertitude. Or, ce qui compte, c'est l'action, c'est la décision, c'est l'incertitude dépassée, c'est l'aventure. Je veux partager une intuition qui m'habite : l'univers est le risque de Dieu. Cet abandon par amour de créer, de partager est le souffle invisible qui anime la vie, mais il porte aussi la violence. L'un ne va pas sans l'autre. Le non limité, le non défini s'est donné un théâtre démesuré pour un avenir incertain. C'est fabuleux ! Et je fais aussi un plongeon dans un gouffre dont je ne connais pas les issues, sans savoir si la remontée est possible. Peut-être pensez-vous que je vais suffoquer dans l'abîme, mais j'ai confiance qu'il y a un territoire au-delà de ces mers inconnues et je quitte nos murs de l'incertitude comme j'ai quitté avec vous dans les tempêtes de notre adolescence le sol de nos certitudes. Mes amis, ce fut un grand bonheur que de grandir parmi vous, de forger mes pensées dans des voies peu ordinaires, de batailler sur le front des évidences effondrées. Ce fut un délire bienfaisant, et je garderai sur les chemins de fortune tous ces souvenirs comme un trésor singulier. Ne m'en veuillez pas de vous quitter ainsi avec seulement des mots, mais les adieux m'ont toujours déchiré. »

Christian ressent un profond abattement. « Je sais bien que chacun va dans sa vie, que les routes se séparent et ne se recroisent plus. J'aurais souhaité, Étienne, que l'amitié dure un peu plus. Sans tes envolées théâtrales, qu'allons-nous devenir ? Tu es le fondateur, le catalyseur, l'âme du groupe. Tu fais ressortir en chacun de nous le meilleur. Tu nous as tant aimés ! Pourquoi est-ce toi qui t'en vas le premier ? Nos soirées seront ternes. Pourquoi les choses bien ne durent-elles pas ? Où est passée notre joie ? Que reste-t-il de nos déchirements ? Ah ! que ce fut bon d'être ensemble entouré par la grande bibliothèque ! C'était hier. Tu te lèves,

brandissant la vieille canne de mon grand-père. À ton bras, elle se métamorphose en une épée flamboyante capable d'arrêter les hordes sauvages. Que ce fut magnifique de découvrir ensemble le monde dans lequel nous entrions si mal ! Comme ton départ me brise, comme j'aurai du mal à l'assumer ! Pourquoi dans cette vie devons-nous perdre tout ce que nous aimons ? Pourquoi ce qui demande des années à se construire s'écroule-t-il en un instant ? Pourquoi l'amour ne dure-t-il pas ? Pourquoi l'amitié s'effrite-t-elle ? Pourquoi la mort et la destruction toujours ? Pourquoi cet univers si immense, et nous, à l'étroit, à l'abandon sur notre terre qui n'en finit plus de tourner dans le vide, prisonnière d'une étoile condamnée. Que deviendrons-nous quand ses feux s'éteindront ? »

Le temps s'est couvert. Christian a l'air ridicule avec son grand parapluie. Il craint que la bruine d'automne ne vienne gâcher son plan. Il a entrevu Madeleine en passant devant le Spleen Café ; elle est rayonnante plus que jamais. Il ne veut pas entrer. Il a envie de le faire, mais préfère être discret. Il attend patiemment de l'autre côté de la rue comme un personnage mystérieux qui guette une porte secrète. Va-t-elle enfin sortir ? Sa remplaçante est déjà au bar. Il le voit et devine que Madeleine va aller se changer pour sa traversée du carré Saint-Louis. Elle disparait. Il attend. Son cœur bat à la dérive. Son cœur n'a pas de force. Il lui en veut, à ce cœur fragile. Voilà, elle ouvre la porte. Curieux, elle n'a pas mis son jean. Au contraire, elle est vêtue d'une robe flamboyante. On croirait une mondaine qui s'en va dans une soirée huppée. Elle est éclatante de beauté. Il est quasi foudroyé sur place. Une Mercedes arrive, ralentit et s'arrête devant elle. Un homme d'une grande élégance sort de la voiture et va ouvrir la portière à Madeleine. Ils échangent un baiser discret, mais ressenti. Les jambes de Christian

vacillent. Il se sent perdu. Il veut crier. Elle l'aperçoit et lui jette un regard désolé pendant que l'homme lui tourne dos, juste avant qu'elle prenne place. Il comprend ce que ça veut dire. La voiture s'en va. Elle déclenche un ouragan que personne ne voit, seul Christian en est la victime. Il doit momentanément s'appuyer au mur sinon le vent va l'emporter. Ses jambes le soutiennent à peine. Il tient tout juste, mais ne peut pas bouger. Le temps coule à flots comme un cœur qui saigne. Le jour sombre tel un navire dans une eau glacée.

Combien de temps appuyé au mur ? Combien de croix sur ses épaules ? Combien de trous noirs dans sa pensée ? C'est le jour le plus long de son existence !

Arrive l'instant où il peut de nouveau marcher. Un zombie hagard. Une bien petite victoire ; il ne rampe pas ; il est encore debout. Il répète « je suis fort, j'ai la force, je suis capable », mais il ne peut pas empêcher ses pleurs. C'est humiliant, et les passants détournent le regard. Personne n'aime la détresse. Il arrive chez lui. Un monde s'est écroulé. Il entre. Le téléphone sonne. Maudit téléphone ! Il a toujours détesté la sonnerie du téléphone. Il prend l'appareil.

— Écoute-moi, Christian, dit Madeleine avec compassion. Je suis désolée, mais c'est fini entre nous. J'aurais aimé te le dire autrement, mais ce n'est jamais facile.

— Oui, dit-il d'une voix détachée, normale.

— Il faut que tu te fasses une raison, reprend Madeleine avec fermeté. Nous sommes trop différents, et j'ai d'autres aspirations.

— Oui, c'est ce que je pense aussi, dit Christian, qui retient héroïquement ses sanglots.

— Alors, c'est mieux ainsi ! La vie continue.

— Oui.

Adieu, tente de dire Christian, mais la communication s'est interrompue. « Un coup du sort, peut-être une batterie

à plat, à moins que Madeleine ait coupé volontairement. Je ne le saurai jamais. » Christian s'effondre sur le plancher. Il se recroqueville sur lui-même. Sa tête tourne. La voix de Madeleine résonne dans ses oreilles.

Il n'y a plus de jour. Il sombre. Tout s'éteint. Il n'y a maintenant que des nuits, même dans la clarté. Il fait froid. Les mois se perdent dans les jours. Les amis tombent dans la nuit. « Landurand est responsable de mon malheur. Je ne veux plus jamais le revoir. Ni Jean-Luc. Il est ennuyeux. Je ne veux voir personne, je ne veux parler à personne. » Il écoute Albinoni, Bach, les mêmes pièces à répétition. Il relit Nelligan. Il appelle la schizophrénie. Elle ne vient pas. Il veut entrer dans un monde clos comme un asile. Ne plus penser. Ne plus souffrir. Disparaître simplement. Se perdre dans la folie intérieure. Ça ne marche pas. Il reste lucide, et le mal continue. Le poignard s'enfonce plus profond, mais il n'arrive pas à mourir. « C'est fou de vivre, se dit-il, quand on veut disparaître et qu'on n'y arrive pas. Quel supplice qu'une vie qui ne veut pas lâcher son hôte. »

L'automne fuit comme l'éclair. L'hiver avance dans l'indifférence. Christian cherche des tempêtes, mal habillé, peu conscient de ce qui se déroule au-dehors. Il supplie la maladie. Il résiste sans le vouloir. Il reste enfermé dans un espace réduit. Ça lui convient. Il mange mal à s'en rendre malade. Son corps n'abandonne pas. La vie tient.

Le temps s'immobilise comme un lac gelé.

Mille fois, il échafaude des plans pour revoir Madeleine, qu'il abandonne à chaque fois. Son cœur lui dit c'est fini, c'est perdu. Il n'y a rien à faire. Cet amour ne fut qu'un rêve. Un amour pour rien. Qu'une fuite dans l'imaginaire. Qu'une douceur perdue…

Ça continue… rien ne bouge… Bach se répète comme dans une éternité figée, quasi mathématique, en un rythme

sans fin, dans un cycle perpétuel. Les sons s'additionnent, se soustraient, s'enfuient, reviennent, se soulèvent, grondent, martèlent le cerveau malade de Christian.

Il pense toujours à la même chose. Il revit tous les instants précieux. Le passé devient son présent. Le temps perdu est retrouvé. Il se nourrit du passé, il souffre du passé, il maudit le passé, il bénit le passé, il insulte le passé, il pleure le passé, surtout il amplifie le passé avec presque rien. Il ne veut pas de futur. Il ne veut rien. Il vit sur du temps non vécu, dans une fiction d'amour. Tout, n'est rien. Rien, est tout. Que c'est beau la flaque du bateau ivre !

Tu fus quelques nuits d'amour en mes bras
et beaucoup de vertiges, beaucoup d'insurrection

Le bonheur des uns

Madeleine attend Frank. Elle veut sortir. Le quotidien l'ennuie. Elle s'est déjà habituée à la vue sur la ville. Elle est un peu maussade. L'automne pourtant a été merveilleux. Tout s'est déroulé si vite. Au début, ce fut un véritable conte de fées, mais là, le quotidien reprend ses droits et ses exigences. Ça tourne à la grisaille. Il ne reste plus que le souvenir des jours enchantés à Venise.

Elle revoit le Grand Canal, éblouie par les reflets qui renaissent sans cesse dans ce lieu magique. Frank la prend dans ses bras. Il y a beaucoup de tendresse dans l'air. Il place dans sa main un coffret satiné. Surprise, elle devine.

— Oui, c'est bien une bague. J'ai cherché un objet digne de ta beauté. Tu éclipses tous les joyaux de la terre. Je t'aime.

— Tu n'aurais pas dû faire ça, Frank. C'est trop tôt ! On se connaît à peine.

— Non, maintenant que je t'ai trouvée, je ne vais pas attendre un instant de plus.

Il sait bien qu'elle ne peut résister à tout ce qu'il peut offrir à une femme. L'idée d'un refus ne lui vient même pas à l'esprit. À la place Saint-Marc, où tout a été dit en amour, un oui joyeux vibre dans la brise du soir comme une douce félicité. Madeleine pense à la roue de fortune qui l'a menée

du Cap-des-Églantiers à Venise. Elle se sent triomphante. Elle peut tout s'offrir maintenant. La vie de millionnaire ! Une liberté impensable pour presque tout le monde.

Pacha miaule. Il veut de l'attention. Mousse court après un reflet de soleil qui sautille sur le tapis. Blancs comme de la neige, ils sont à eux deux un spectacle dont Madeleine ne se lasse jamais. Elle repense à son mariage. Elle aussi tout en blanc. Sa mère pleure de joie. Une cérémonie traditionnelle à grand déploiement. La mère de Frank voulait une digne célébration. Madeleine tente de diminuer le fla-fla, mais se retrouve à l'Oratoire Saint-Joseph. La belle-mère exulte de fierté. Le père de Madeleine rage. Par principe, il ne veut pas entrer dans la cathédrale. Il attend sur le parvis, ce qui fait jaser pas mal de gens, et la belle-mère en sortant l'ignore complètement. « Allez donc comprendre, questionne-t-elle, comment une fille si magnifique peut venir d'une famille si modeste. »

Madeleine n'insiste pas auprès de son père. Elle sait que c'est peine perdue. Il tient à ses principes. Il n'entre pas dans une église. Il se contente donc d'imaginer la mariée, sa fille, descendant la Grande-Allée au bras de son mari.

Un seul nuage. Frank ne peut offrir à Madeleine le voyage de noces rêvé. Des affaires urgentes le retiennent. « Pardonne-moi, soupire-t-il, c'est partie remise. J'éteins ce feu, et, d'ici trois semaines, nous ferons un voyage encore plus formidable. En attendant, je vais faire quelque chose qui va te faire grand plaisir. »

Madeleine est déçue, mais la surprise de Frank est de taille. Sa mère a espéré voir Paris toute sa vie, mais elle s'est résignée devant les nécessités courantes, à ne plus y penser. Frank arrange tout. Il offre à ses parents un voyage inoubliable, et quand sa mère téléphone à Madeleine de la Ville lumière, elle lui semble être une adolescente émerveillée par tout ce qu'elle découvre.

— J'ai vu la Tour Eiffel, Madeleine. Te rends-tu compte ? Le Louvre, les Tuileries, Versailles, et tous les magnifiques jardins français. J'adore les croissants au beurre. J'engraisse à vue d'œil, mais je continue à plaire à ton père. Nous sommes tellement heureux ensemble, tu sais. N'oublie pas de remercier Frank. Quel homme extraordinaire ! Il faut dire que tu es la plus belle fille du Québec.

— N'exagère pas, maman ! Disons que je sais plaire aux hommes. Je connais leurs faiblesses, et elle a un petit rire charmant.

— J'ai l'impression, ma petite, que nous faisons ton voyage de noces. Enfin, tu as toute la vie pour profiter de ta richesse. Papa et moi, on te souhaite beaucoup de bonheur, mon enfant. Là, je dois te quitter, car nous embarquons sur un bateau-mouche. Un grand dîner nous attend. À bientôt, Madeleine. Sois heureuse.

Ce jour-là, Frank reçoit une attention particulière. « Je t'offre le repos du guerrier, mon homme. Laisse-moi faire. » Après ce fut différent…

Les longues habitudes domestiques fixent le temps. Peu à peu, Madeleine, sans qu'elle comprenne ce qui lui arrive, tombe dans l'ennui. D'abord, la cuisine santé la tue. Selon Frank, on ne peut faire une cuisine équilibrée qu'à la maison. Ensuite, la parade de l'épouse fidèle l'assomme. Il paraît qu'une femme bien à sa place, silencieuse, cordon-bleu, de surcroît capable de réparties intelligentes, stimule les affaires. Et pour finir, les conversations avec les V.I.P. l'étranglent. « Ce soir, Frank, je commanderais bien une pizza *all dressed* avec des chips, ou un smoked meat et des frites. J'ai pas envie d'aligner correctement les cannettes dans l'armoire, d'enlever le poil de Pacha, de m'assurer que les draps ne sont pas fripés. Zut ! c'est mercredi, la soirée massage. J'ai pas la forme aujourd'hui. Est-ce qu'on peut

inverser les rôles pour une fois ? Surtout, ne ramène pas la discussion sur les bienfaits de la maternité. »

Le gros Pacha s'enroule sur elle dans le grand divan du salon sous le puits de lumière. Mousse, tout en finesse, fait la vigie sur le bord de la fenêtre. Frank ne s'aperçoit de rien, mais, quand il propose d'avoir un enfant, Madeleine remet les pendules à l'heure. Non qu'elle n'aime pas les enfants. Elle apprécie les enfants des autres. D'ailleurs, les tout jeunes sont fascinés par le sourire particulier, un peu trop large, un peu fixe, qu'elle leur adresse. Du temps des dimanches au parc La Fontaine, elle en croisait beaucoup de ces enfants qui se retournaient sans cesse vers elle en tirant la main de leur maman. Elle aime les petits et pourrait en adopter. Tout pour éviter la maternité, dont elle ne veut aucunement. Quand elle vante ironiquement le système reproductif des kangourous, c'est autour de Frank de déchanter. La dernière conversation fut assez laconique :

— Tu n'es pas obligé, toi, de porter l'enfant pendant neuf longs mois. De subir l'accouchement, de voir ton corps se déformer, d'être malade. Et tout le reste.

— Enfin, Madeleine, c'est naturel d'avoir des enfants. Toutes les femmes veulent être mères. C'est normal. Comment veux-tu qu'on fonde une famille ? Et puis, il faut que ma fortune aille à mon fils.

— Et alors, si j'ai une fille, qu'est-ce qu'on fait ? On recommence la procédure ? Jusqu'à quand ? Il y a un petit dans le monde qui n'attend que ça, d'avoir des parents. Alors pourquoi faut-il que ça soit notre sang ? C'est un vieux concept démodé. La loterie génétique est très large. On a de quoi choisir et l'on n'aura pas de surprises.

— J'ai pourtant été clair avec toi, je me suis marié pour fonder une famille. Tu ne m'as jamais dit que tu ne voulais pas d'enfants. C'est une cause de divorce, tu sais. Sois raisonnable.

Là, Madeleine hausse le ton. Elle n'en revient pas à quel point Frank peut-être monolithique.

— Je n'ai rien contre fonder une famille, mais j'ai un mot à dire sur la façon de le faire. Adoptons un enfant, un malheureux, un sans-avenir et donnons-lui une chance extraordinaire. Une vie dans l'aisance, un avenir assuré.

— Ce n'est pas pareil ! C'est un étranger !

— Si, c'est pareil ! La différence n'est que dans ta tête bornée !

— Tais-toi ! Jamais personne ne m'a parlé sur ce ton.

— Moi, on ne m'a jamais obligée à faire ce que je ne veux pas. Tes ultimatums, à prendre ou à laisser, tu peux les oublier.

La métamorphose de Madeleine ne surprend pas Frank. Il sait que derrière cette apparence angélique il y a une autre femme capable de faire volte-face. Il tente de calmer la tempête naissante et, pour la première fois de sa vie, recule.

— Pardonne-moi, tu as raison. Je suis un affreux égoïste. Donne-moi un peu de temps pour me faire à l'idée.

Elle est surprise, apprécie le geste ; la louve s'apaise.

— Je m'excuse, moi aussi, je m'emporte facilement sur ces questions. Je ne suis pas une femme très conventionnelle et je comprends que s'adapter à moi n'est pas toujours facile.

Frank se résigne.

— Tu es plus précieuse que tout, je ne veux pas te perdre.

Cette première dispute de couple inquiète Madeleine. Elle ne peut faire cette concession. Va pour la cuisine, le ménage, le service première classe aux clients et associés de Monsieur, le paraître de la femme tout comme il faut qui rend les invités envieux de son mari, mais pas l'accouchement. Pas question de passer par là maintenant. Elle sent

néanmoins que Frank change peu à peu d'attitude envers elle. Elle voit qu'il fait des efforts pour lui être agréable, mais elle devine que le volcan ne dort pas. Frank lutte contre lui-même. Il ne dit mot, mais son caractère s'aigrit. Elle perçoit l'homme en lutte contre sa propre volonté. « Il demande du temps pour se faire à l'idée. Or, plus le temps passe, moins il s'y fait, je crois, à l'idée d'adopter un enfant. Son agressivité intérieure ressort pour des pacotilles. Il y a des signes qui ne trompent pas. La semaine dernière, j'ai bien essayé de diminuer la tension entre nous. Je lui prépare son Martini à la perfection, j'ouvre une bouteille d'un grand cru qu'il affectionne. Tout va pour le mieux, Frank semble joyeux. Il parle de ses nouvelles affaires. J'essaie de m'y intéresser, mais dans le feu de l'action j'oublie la règle fondamentale qu'une dame doit observer : un Martini et au plus un verre de vin. Évidemment, pour Frank : « une règle logique dont la transgression demeure impensable, pour toute personne normale et raisonnable ».

Le malheur veut que, ce soir-là, Madeleine, un peu entreprenante, sans même s'en apercevoir, se verse un deuxième verre de vin après le Martini. Elle enfreint la règle sous le regard étonné de Frank. Il se doit de la remettre à l'ordre. Sa propre femme qui ne sait pas respecter les bonnes manières d'une dame. Il pose sa main sur le verre. Et d'une voix sans équivoque :

— Tu bois trop. C'est assez.

— Pardon, s'empresse de répondre Madeleine, monsieur trouve que je bois trop ! Ai-je l'air d'être saoule ? Est-ce que je déparle ? Est-ce que je suis ridicule en présence de votre honneur ?

— Ne te fâche pas, Madeleine. Tu sais fort bien que, si tu conduisais, tu dépasserais les limites permises par la loi. Tu crois que c'est pour rien qu'ils ont établi ce règlement ?

C'est le simple bon sens. Boire, ne serait-ce qu'un verre de trop, est mauvais pour le cerveau. Tu le sais très bien !

— Eh bien, moi, mon cerveau n'est pas une éponge comme le tien. Je te conseille de te convertir au plus sacrant à Mahomet. Il a interdit de boire tout court. Tu pourrais m'envoyer en Arabie Saoudite pour une cure de désintoxication. Là, je te reviendrais obéissante et sobre en tout, même en paroles. Vérifie néanmoins, avant ta conversion, qu'ils n'interdisent pas certaines petites fantaisies que tu affectionnes particulièrement, et que j'accepte de satisfaire en y mettant même de la concentration, de l'attention pour ton plus grand plaisir.

— Voyons! Ne t'emporte pas pour un rien. Ne sois pas vulgaire.

— Un rien prononcé avec ce ton, mon général, est un tout qui en dit beaucoup. De plus, je ne suis pas vulgaire, c'est toi. Et je ne fais pas ici référence à ce que tu sais. Ce qui est vulgaire, c'est de ne pas laisser être. Tu comprends : ne pas laisser être. C'est grave d'imposer ses règles comme des absolus irréfutables et sans appel, à la personne qu'on dit aimer. Je vais être encore plus claire. Moi, disons que je t'aime bien. J'ai été honnête avec toi. Je n'ai pas joué la comédie. C'est un arrangement qui me plait, et j'essaie de t'être agréable. Ton plaisir n'est pas le mien, mais à aucun moment je ne t'ai imposé un comportement. Je ne t'ai rien demandé, mais j'ai pris avec plaisir et reconnaissance tout ce que tu m'as donné, mais je ne serai jamais ni ta servante, ni ta pute, ni ta mère. Je n'accepterai jamais d'être enchaînée dans une cage même si elle est dorée. Des millionnaires, je suis capable d'en dénicher d'autres. Le prochain, je le prendrai plus vieux. Je lui ferai sa fête, et il en crèvera. Seulement, je lui ferais tout ça après des arrangements acceptables de part et d'autre. Tu veux connaître le paradis avant de

mourir, eh bien, mon vieux, je peux être ton ciel à certaines conditions raisonnables.

Madeleine s'enflamme, et Frank ne peut s'empêcher d'admirer le fait extraordinaire que même en colère elle conserve sa beauté. « C'est vrai, pense-t-il, que j'ai tendance à imposer ma manière de voir. Je ne suis pas en présence de mes employés, mais bien de ma femme. » Encore une fois, il recule.

— Tu as raison. Je m'excuse. Je suis trop habitué à commander et à imposer mes vues. En amour, ce n'est pas l'idéal, j'en conviens.

— J'aime mieux ce ton, dit-elle.

La colère de Madeleine s'apaise. Elle ne garde pas le poids du ressentiment. C'est quelque chose qui fascine Frank, d'autant plus que chez lui les offenses ne s'éteignent jamais tout à fait. Il sait que, même s'il donne raison à Madeleine, les insultes continueront à faire du dommage, et qu'il aura beaucoup de mal à s'en défaire. Il sait prendre des décisions sans regret, sans être incommodé par les remords. Mais les insultes ne relâchent pas facilement leurs prises sur lui. Que Madeleine qualifie son cerveau d'éponge lui demande un effort quasi surhumain pour ne pas sombrer dans le ressentiment. Il doit se redire continuellement que Madeleine outrepassait en paroles ses pensées. Or, Madeleine connaît bien Frank. Elle sait que, pour lui, concéder demande un effort, très grand. Aussi, en l'attendant, elle s'inquiète de son retard, inhabituel. Il appelle toujours pour prévenir du moindre retard. Que se passe-t-il ?

Jean-Luc prend de l'importance et devient moins sympathique à mesure que son talent de mathématicien s'étend.

Au département de l'Université de Montréal, il a ses disciples depuis la rumeur autour de son intervention remarquée lors de la conférence du grand Cohen. Des interventions très appréciées, subtiles, démontrent une compréhension approfondie de sujets fort difficiles. Cohen lui reproche même de ne pas publier ses travaux — ce qui dans la bouche de cet imposant patriarche de la théorie des catégories devient un compliment prisé — et l'incite vivement à ne pas garder pour lui-même des intuitions aussi riches, de partager sa compréhension. « Je vous somme, jeune homme, d'écrire plus fréquemment. Je ne me souviens pas de vous avoir lu récemment ? » Jean-Luc est transporté. Se faire reprocher par Cohen de ne pas publier vaut plus qu'un postdoc. À partir de ce jour, les professeurs le traitent avec respect, sa réputation ne cesse de croître, mais ses vrais amis se font plus rares.

Il devient méprisant pour ceux qui tentent de le détrôner. Quand un nouveau essaye d'épater la galerie, Jean-Luc prépare son attaque. Si bien que celui qui a osé retenir l'attention des pairs par quelques idées plus ou moins originales se trouve soudain devant l'interrogatoire puissant de Jean-Luc, qui ne tarde pas à voir les faiblesses, les hésitations, et prend en un tour de main le contrôle de la situation. Il démontre plus vite et plus en profondeur les conséquences des idées embryonnaires dont il s'approprie la maturité. Le pauvre novice s'excuse presque du peu.

Jean-Luc assiste maintenant certains professeurs et fait les corrections, les démonstrations pour les cours théoriques. C'est là qu'il rencontre Nadia, une étudiante qui lui porte une vénération sans borne. Il se croit amoureux, tellement éblouir une fille, par ailleurs pas vilaine, lui donne l'assurance dont il manque encore en un domaine où la logique

n'a que peu de prise. Grâce à Nadia, il trouve le sol sous ses pieds. Une seule fois, il a appelé Christian, avant le début de l'hiver, mais quand il voit que celui-ci ne semble pas trop loquace, il ne fait aucun effort pour comprendre ce qui se passe du côté de son ami. Il s'en détache assez vite. « Au fond, ça m'arrange, se dit-il. Qu'Étienne rompe les amarres, que Christian patauge sur place, ça démontre que nos chemins bifurquent. Place à la vraie vie. J'ai une carrière devant moi. Il est temps de fermer la porte au passé. Mes anciens compagnons sont d'ailleurs un peu trop marginaux pour mon nouveau milieu. Je ne veux pas ternir ma réputation. Je vais devenir professeur de mathématiques. Nadia et moi, nous aurons des enfants, et ma vie sera calme et sereine. Tous les sept ans, je profiterai d'une année sabbatique. Je serai à l'abri des tumultes. Mes premiers amis, je le vois maintenant, sont sans avenir. Des rêveurs, des inadaptés au fond qui s'épuisent dans des questions bien trop grandes pour leur personne, des perdants qui s'abîment dans une misère psychologique. »

Étrangement, plus Jean-Luc s'affirme dans ses nouvelles convictions et ses choix logiques, plus il éprouve une étrange nostalgie, qui monte soudainement en lui à des moments surprenants. Les réceptions au département, les invitations du directeur sont les occasions où une douleur soudaine le transperce. Les souvenirs déjà classifiés dans son nouvel esprit refusent-ils de s'éteindre ? Est-ce l'écho lointain des voix de Christian, d'Étienne, du professeur qui le trouble dans les soirées mondaines ?

À vrai dire, il lutte contre cet envahissement incompréhensible et refuse de se dire à lui-même la vérité de son ennui. Heureusement que Nadia chasse les ombres du passé. Elle imite bien les allures sérieuses des professeurs. Le monde va s'écrouler, si l'importance des fonctions holomorphes

n'est pas comprise. Elle connait bien la manière de faire rire Jean-Luc. Le remède toutefois ne guérit pas. Au moment où Jean-Luc s'enracine en quelque sorte dans une terre sans péripéties, que sa vie entre dans un monde bien établi, privilégié, que l'avenir semble tracé d'avance, quelque chose de profond, d'incompréhensible survient en lui. Ça sursaute parfois comme une bête de cirque qui songe à une autre vie plus sauvage, mais rentre, à la fin du spectacle, penaude, dans son logis étroit, à l'abri des grands effrois, mais aussi des passions indomptables.

Le professeur s'accroche à sa fenêtre comme à une bouée de sauvetage sur une mer inconnue qui n'a plus de rivages. Le silence mystérieux de Christian, l'indifférence de Jean-Luc, qui n'a pas retourné ses appels, ont sapé son moral plus qu'il ne l'aurait cru. Au moins, Étienne, lui, s'est expliqué. Il n'a pas quitté le groupe sans donner de raisons. Au début, Gérard a imaginé le pire, pensant que peut-être Christian était malade. Il a appelé le concierge de l'immeuble où habitait Christian pour se faire dire que celui-ci vivait bien, mais qu'il ne sortait pas beaucoup, que les voisins se plaignaient d'entendre la répétition interminable de Bach, qu'il ne payait pas de mine, qu'il avait néanmoins tous ses esprits, mais qu'il ressemblait à un condamné sans espoir de vivre. Le professeur imagina la suite, assez facilement. Seule sa rupture avec Madeleine pouvait expliquer ce revirement soudain. Pour en avoir le cœur net, il s'était rendu au Spleen Café et avait appris la nouvelle du mariage de Madeleine. « Tout est clair maintenant. La beauté du carré Saint-Louis ne traversera plus notre espace. Ceux qui prenaient plaisir secrètement à la voir déambuler, si pleine de vie et

de passions, ne la verront plus que dans leurs souvenirs. Elle n'aura été qu'un passage de la Beauté, à côté de nos infortunes et de nos déceptions. »

Il s'accroche donc à sa fenêtre, et revient dans le temps, avant cette soirée de poésie qui lui a ouvert un chemin vers la joie. Il retrouve la solitude du jour de sa séparation. Le visage de Myriame passe furtivement dans sa mémoire. Il chasse cette mélancolie et tente de voir au loin une issue à sa vie. « Je ne vois rien. Non ! Je vois trop. Une nuit tout emplie de rien. C'est gros de néants pour moi. Je vois la marche d'un monde dans une fuite exponentielle qui ne m'offre aucune prise. Je m'y perds. Je ne trouve pas le sol. Je suis dépassé par cette course au changement. Je ne me retrouve plus dans ces mondes virtuels qui émergent et enserrent la planète dans un songe communautaire. Comment m'adapter à cette montée vertigineuse de la nouveauté à tout prix ? Déjà avant ma retraite j'avais commencé à percevoir la rupture chez les étudiants les plus branchés. Peu comprenaient l'importance que j'attachais à la poésie, au romantisme. Tout ça, c'est trop lent pour nous, m'avait répondu un internaute. Nous multiplions les contacts, nous allons droit à l'essentiel. Nous ne laissons plus le hasard de notre entourage dominer nos vies. Nous explicitons tout. Tu baises le mieux de quelle manière, tu cuisines ou pas, et l'on y va dans tous les détails. Pas de mauvaises surprises le jour des noces. Les ti-pères comme vous, on va devoir les placer dans des camps domestiques, car vous allez être un poids énorme sur nos épaules. Vous pensez trop lentement, vous appartenez à un temps trop ancien. À chaque décennie, le monde sera un Nouveau Monde, et tant pis pour les tatas qui ne peuvent pas suivre. Je me souviens du rire énorme de cet étudiant qui n'aimait pas mes leçons sur le monde de demain. J'étouffe dans les serres de l'aigle technologique.

Je ne vois que le mal. Un monde qui tombe dans le chaos de guerres politiques et religieuses. Le spectre inversé des royaumes combattants. Ceux qui sont les plus hauts tombent le plus bas. L'écrasement économique s'annonce par des petits plongeons inquiétants, mais le grand typhon destructeur se prépare sourdement dans l'inconscience des hommes. L'argent au mépris de tout ! Vous le savez bien, vous, pauvres Tibétains, comment les nations ont révélé leur vrai visage devant l'appât du gain. Elles se sont indignées timidement, mais l'économie du marché les a fait se taire. À bien des égards, je suis comme vous, un berger égaré dans mes montagnes sacrées. Et si la planète, avant de sombrer dans un gouffre impitoyable, nous donnait la leçon ? Si elle se vengeait de nos rudesses à son égard ? Si elle matérialisait des avertissements, des menaces que seuls quelques-uns ont prises au sérieux ? La terre humiliée de voir tant d'indifférence songe à des plans catastrophiques pour sauver l'élan de la vie au mépris de notre puissance ridicule. Je délire, bon sang ! Il faut que je me reprenne. »

La fenêtre du professeur ne donne plus de clarté ni d'espoir. Elle fait entrer la douleur du monde dans son minuscule logis. Même le carré Saint-Louis semble rejeter son ancienne poésie pour s'abandonner aux bruits de la cité. La gravité de la tristesse ne fait-elle pas courber les rayons de lumière vers des horizons noirs ? Il lui semble, plus que jamais, être à côté de la vie. Pire, il lui semble qu'à l'échelle de la planète la vie a été trahie. Il n'est qu'un reflet de millions d'hommes, comme lui, figés par l'éclatement de leurs espoirs brisés. Il se sent indigne d'avoir reçu la vie pour rien. Il repense alors à ces hommes qui ont fait avancer le monde. Lui ne peut prétendre à rien. Il n'aurait pas vu le jour que cela n'aurait rien changé à quoi que ce soit. Du moins, il n'en voit pas plus l'importance que le souffle du vent sur

quelques flocons de neige. *Bien heureux les pauvres, car le royaume des cieux est à eux.* Quelle phrase bien appropriée au moment, se dit-il en riant de lui-même, et des tours que lui joue sa mémoire. Il revoit alors les premiers chrétiens qui ont bâti un empire avec leur foi. Ces hommes si humbles avec presque rien ont peu à peu changé la face du monde pour toujours. Il revoit l'édification des grandes cathédrales, le labeur immense, quasi impensable, et pourtant elles sont bien réelles, ces architectures surprenantes. Longtemps, elles ont dominé les cités et les âmes. Hélas, là aussi, dans ce qui paraissait au début le songe d'une bonté unique, il a fallu que l'étrange maladie des hommes apporte le cauchemar des guerres de religion, de nouveaux berceaux de haines et d'inquisitions. La beauté se transforme en laideur, la bonté se mue en indifférence, l'amour porte l'épée et fait couler le sang.

Le professeur ressent une grande lassitude. La puissance du bas l'attire vers sa destruction. Il cherche en vain des souvenirs émouvants. Un levier pour sortir de la nostalgie. Il se rappelle des choses simples : ce geste inattendu d'un jeune enfant qui sort de sa poche un grand dollar avec un sourire divin et donne son trésor à ce pauvre vagabond. Hélas ! le geste se perd dans le regard éteint de l'itinérant. Le professeur lutte. Il cherche des gestes de valeur qu'il aurait posés. Il ne trouve rien qui vaille, et cela aggrave sa douleur d'être passé à côté du temps. Ce qui lui reste semble bien mince pour trouver le chemin de l'essentiel. Ses nouveaux amis lui manquent amèrement. « Quelle perte, cet éclatement du groupe, songe-t-il. »

Bien malgré lui, Christian a survécu à son hiver solitaire. Il s'est laissé aller au vent de la folie. Il a souhaité se

perdre dans son labyrinthe intérieur et ne plus refaire surface. Rejoindre les ténèbres où Nelligan s'est enfui. Ne plus affronter la vie et toutes les douleurs qu'elle charrie. « Ma place au soleil, qu'on la prenne. Mon cachot et ma noirceur me suffisent. »

Il découvre que la chute dans le vide ne l'a pas tué. Il a résisté à la schizophrénie sans même le vouloir. Il n'est pas aussi faible qu'il pensait. Il survit. « Je me suis fait un théâtre et j'y ai cru. » Pour la première fois depuis longtemps, le rire de lui-même passe en un éclair. Il s'habitue même à la douleur. Il y a un grand trou dans son être, depuis que son rêve s'est effondré. Il est tombé au moment même où il s'apprêtait à s'engager dans une voie qui illuminait son destin. La chute dans le vide fut longue. « Comment se peut-il que mon intuition poétique m'ait trahi à ce point ? Pourquoi vivre quand on perd la beauté ? » Mais la vie ne veut pas l'abandonner. Son esprit refuse la défaite totale. Il a le goût soudain de sortir. Le printemps de nouveau s'annonce. « Tiens, je vais aller voir mon ami Baba. »

Quand il arrive, il se heurte à un panneau de fermeture maladroitement écrit, qui le déchire : « très chers clients, en raison de la mort de Mama… » Baba n'a pas été capable d'écrire plus. Christian imagine facilement la scène de détresse, et les trois petits points deviennent pour lui plus terribles par leur silence et leur non-dit que toute la tristesse du monde. « Baba ne mérite pas ça. C'est épouvantable ! » Il continue de marcher, abasourdi par la nouvelle. Traversant le petit parc voisin, il aperçoit la silhouette familière de Baba assis sur le banc central, hagard comme le plus malheureux des hommes. Il s'approche, tremblant intérieurement.

— Ah ! Monsieur Christian, comme ça me fait plaisir de vous revoir. Ça fait si longtemps que vous n'êtes pas venu, et tous les malheurs se sont abattus durant votre absence.

— Pardon, Baba, qu'est-ce qui est arrivé ?

— C'est ce foutu cancer qui l'a attaquée comme un serpent venimeux. En quelque mois, notre bonne Mama, elle a fondu, toutes ses graisses. C'était pas beau de la voir en os.

Le pauvre Baba se met à pleurer, et Christian ne peut lui non plus retenir ses larmes. Il a honte soudain de s'être à ce point recroquevillé sur sa souffrance passée, quasi irréelle devant la vraie et absolue douleur de Baba.

— Monsieur Christian, ça faisait pitié à voir. Surtout son regard inquiet, j'peux pas oublier ça, de se voir disparaître, elle qui pouvait tenir tête à un ouragan. Là, un souffle de rien la jetait à terre. Elle répétait tout le temps : « pourquoi y fait ça, le Bon Dieu ? Pourquoi ? » Qu'est-ce que je pouvais dire ? Elle a été une bonne chrétienne. Jamais elle n'a dit du mal de personne, elle priait tout le temps. Qu'est-ce que je pouvais répondre, moi, pour Dieu, vous pouvez me le dire, vous, monsieur Christian, qui êtes bien savant, pourquoi Dieu, y fait ça aux meilleurs, alors qu'il y a des crapules qui ne meurent pas ?

— Mon pauvre Baba, je crois que le Bon Dieu, il ne peut pas tout faire dans ce bas monde. Il est peut-être puissant en dehors, mais pas dedans, il doit suivre le possible. Les règles s'appliquent même à lui, car je suis sûr que, s'il avait pu sauver ta Mama, il l'aurait fait. Ç'a dû lui faire énormément de peine de ne pouvoir rien faire.

— Ah ! monsieur Christian, vous avez toujours des idées à part des autres. On m'a toujours dit que Dieu pouvait tout faire, mais au fond, s'il ne pouvait pas faire ce miracle, j'aime mieux penser comme vous, car alors je lui en veux moins.

— Oui, Baba, je pense que c'est ainsi, sinon quand on croit en Dieu, c'est bien difficile d'accepter tout le mal qui tombe sur les justes. Je suis vraiment désolé pour toi.

— Je suis ben découragé, monsieur Christian, je ne sais plus quoi faire. Je n'ai plus le goût de rien. Je pense que je vais vendre mon café et quitter le coin. Je vois Mama partout. Je n'en peux plus.

— Non, Baba, ne fait pas ça. Au contraire, je suis sûr que Mama, elle ne voudrait pas que t'abandonnes son café. C'est comme si tu voulais l'oublier dans la mort. Elle souhaite que tu préserves ce que tu as bâti avec elle. Elle veut que sa mémoire t'habite toujours, et ses oiseaux, elle les entendra à travers toi. Reprends courage. Tu es le meilleur des hommes que je connaisse. Tes clients te manquent, et Mama sera fâchée si tu t'enfermes. Ne donne pas à la mort raison contre Mama. Lutte pour tes souvenirs précieux dans l'endroit où tu les as construits.

— Vous parlez bien, monsieur Christian, j'aimerais pouvoir comme vous voir clair, mais je m'embrouille. Ça tourne tout croche dans ma tête.

— Mon cher Baba, je suis meilleur pour conseiller les autres que pour diriger ma propre vie. Tu es un bien plus grand homme que je ne le suis. Ton amour tellement vrai pour Mama t'élève bien au-dessus de moi. Tu vis dans le monde, moi, je vis dans mes pensées. Je me crée des drames, toi, tu vis la souffrance réelle. Tu as beaucoup plus de courage que moi, et, si j'ai pu t'aider malgré tout, alors c'est moi qui te suis reconnaissant. Il est temps que je fasse quelque chose de bien pour quelqu'un.

Baba sent que Christian dit vrai. Et se demande comment un jeune homme perdu dans ses livres et ses pensées touche si juste. Le chagrin vit dans l'opacité. Il camoufle toutes les issues. Christian, devant un drame autre que le sien, se sent comme un malade imaginaire ayant amplifié volontairement sa souffrance pour prolonger un état d'être. « Madeleine a fait un autre choix. Je dois m'y résigner et

poursuivre ma vie. Je dois prendre leçon de tout ça. J'ai besoin de me rapprocher du concret. Pauvre Baba, ce qui lui arrive est épouvantable. C'est irrémédiable. Moi, je n'ai rien bâti que des rêves. Il est temps que le réel me rattrape. Le petit cheval blanc doit quitter sa prairie. »

Il repense au professeur. « Que je suis égoïste d'avoir coupé ainsi tout contact ! Il doit s'ennuyer de nos conversations. C'est le punir bien durement que de le priver de ce presque rien qui éclairait sa solitude. J'ai soudain le goût de voir la mer. De la saluer pour retrouver le souffle du grand large. Tiens, peut-être que le professeur aimerait m'accompagner ? Ça lui ferait le plus grand bien, j'en suis sûr. »

Frank est maintenant très en retard pour le dîner. Ce n'est pas dans ses habitudes. Madeleine déteste attendre, et là il passe les bornes. Quelque chose s'est produit. Il aurait normalement appelé pour prévenir. Il est tellement ponctuel d'habitude. Le téléphone sonne. Elle répond nerveusement.

— Madeleine, ce soir je ne vais pas rentrer à la maison. J'aime autant te le dire de cette façon. Les tête-à-tête sont inutiles. Tu t'en doutes certainement. Je ne suis pas capable d'accepter que tu ne veuilles pas porter mon enfant. C'est contre ma nature. Toute ma vie est orientée pour fonder une famille de mon sang. J'aurais dû comprendre que tu n'es pas une femme pour ça. Ta beauté m'a aveuglé. Je te demande une dernière fois de reconsidérer ta position. Ton premier devoir d'épouse est de me donner l'enfant que je réclame. C'est mon droit et je ne peux accepter de compromis sur mon destin. Je t'en prie, ne m'oblige pas à divorcer.

Madeleine réplique en furie :

— Me prends-tu pour une imbécile ? Tu ne vas pas me faire le coup du devoir de la femme mariée. Tu veux divorcer, voilà tout. Tu ne veux pas accepter que je te refuse un enfant de ton sang. Je suis prête à adopter un enfant. C'est déjà pour moi un pas immense vers toi. Ça ne suffit pas à Monsieur ! On se croirait dans une monarchie de droit divin qui passe par le sang. Foutaise ! En ce cas, demande le divorce, pauvre crétin. Et ton argent, garde-le. J'aime le luxe, mais pas au point de me renier. Donne-moi une journée pour rassembler mes affaires et je vide les lieux. Ne t'avise pas de me rappeler. Je ne veux plus jamais te revoir.

Madeleine raccroche violemment. Madeleine sait que Frank cette fois-ci ne reculera pas, aussi elle a pris les devants. Il est comme ça. Une fois décidé, il ne regarde plus en arrière. Elle mesure tristement sa perte. Son rêve d'être milliardaire se fracasse sur le modèle ancestral de la famille qu'elle a osé transgresser. L'instinct premier, la biologie triomphe de sa beauté. Elle n'en revient pas. « Je me sens à des années-lumière de ce besoin de me reproduire. Aurais-je dû céder ? Il est trop tard maintenant. »

Elle imagine Frank, avec une faiseuse d'enfants, comme elle se plait à les appeler. Un léger pincement au cœur la surprend. Elle voit Frank, heureux, tenant son bébé dans ses bras. Plus tard, un petit garçon enjoué le suit. Adopter un enfant, Frank, quel mal y a-t-il à cela ? Pourquoi ne peux-tu accepter ça ? Une douleur morale l'étouffe, une espèce de révolution contre nature la hante. Elle n'accepte pas cette règle. « J'ai l'impression de revenir à l'âge des cavernes pour mettre bas. J'aime bien cette expression, criante de vérité. Frank, tu es tellement conventionnel et borné. »

Madeleine se sert un Dry Martini. Encore tremblante, mais elle se reprend vite. « Je ne t'aimais pas, Frank, mais l'arrangement me plaisait. Et puis, c'est quoi cette histoire

de couple et d'amour ? Tu m'aimes si je fais ce que tu dis, puis ça tombe si je te contredis. Combien de fois, Frank, m'a-tu déclaré ton amour impérissable ? C'était donc conditionnel à toute une foule d'ultimatums ! Tu as mené notre relation comme tu bâtis tes conventions d'actionnaires pour tes compagnies. Je suppose que c'est ça, ta clause shot gun. À prendre ou à laisser. C'est ça, l'amour ? Ça change comme le vent et ça casse au premier tournant difficile. À chacun sa vie, adieu, Frank. »

Madeleine est devant le grand miroir du salon. Elle ne tremble plus du tout. « Les hommes sont si faibles pense-t-elle, en souriant devant son apparence splendide. » Soudain, sa propre image l'inquiète. Son cœur inébranlable la trouble comme si quelque chose de délicat et sensible mourait en elle, projetant dans le miroir la cruauté de son indifférence. Souvenirs de poésies, peut-être ? Consciente d'une descente à mesure qu'elle monte dans la fausse apparence des choses.

Frank a fermé la porte. Il ne la rouvrira plus. Qu'une décision soit bonne ou mauvaise, une fois prise, il ne la questionne plus. Les regrets, il ne les cultive pas comme certains qui bâtissent en vain d'innombrables scénarios de ce qu'ils auraient dû faire. Frank, comme tous les hommes qui portent de grandes ambitions, n'a pas le temps de pleurer ses actes. Il n'est pas infaillible, mais sait ce que signifie une décision. C'est un acte de volonté basé sur une longue réflexion. Il connait le poids de la moindre décision. Certes, il n'aime pas se tromper, comme tout à chacun, mais il ne retourne pas les vieux cailloux dans la boue. « Voilà, la page est tournée. »

Myriame songe parfois à Gérard. Non qu'elle regrette qu'il l'ait quittée. Au contraire, elle y a gagné au change, puisque son nouveau conjoint sait plaire à une femme de toutes les manières. Elle apprécie particulièrement son humour fin, sa prestance masculine, ses costumes impeccables. Un homme de classe et d'expérience, en somme. La surprend néanmoins que lui manque la nostalgie de Gérard. Souvent, le même rêve étrange habite ses nuits. Elle voit Gérard plus vieux qu'il ne l'est, marchant comme un funambule sur une corde raide, ça la fascine, mais elle craint terriblement qu'il tombe dans le vide. Elle lui crie : « Tu es fou, tu es trop vieux pour faire ça, arrête. » Il penche sa tête vers elle, lui sourit, mais ses yeux pleurent. Il continue, un brouillard soudain l'enveloppe et il disparait dans le gris de l'horizon. Elle se réveille mal à l'aise sans savoir pourquoi.

Étienne s'envole vers son Inde mystique. L'avion traverse la nuit, et la plupart des passagers sommeillent. À ses côtés, une jeune Indienne à la chevelure noire repose calmement, sa tête légèrement inclinée sur son épaule. Il n'en revient pas de la chance qu'il a d'être là. Sa décision porte fruit. Tout a commencé par cette émission sur Neelkanth. Un jeune yogi de onze ans traverse son grand pays au climat varié durant sept ans. Ni le froid intense de l'Himalaya, ni les chaleurs accablantes des déserts et des forêts tropicales, ni les bêtes sauvages ne l'empêchent de poursuivre sa route, pieds nus. Son pouvoir de méditation lui permet de vaincre les éléments. Quand il ose passer la nuit sans abri dans un petit village terrorisé par un lion féroce, au matin les habitants trouvent le lion paisible aux pieds de l'enfant. Sa

légende commence alors à voyager plus vite que lui-même, et durant sa vie entière Neelkanth propage tolérance et bonté à travers l'Inde. Étienne, pour en savoir plus, se met à la recherche d'ouvrages sur cette incroyable aventure. Rue Mont-Royal dans une étroite bouquinerie, il rencontre Malika. Tout de suite, il est saisi par ce visage noble, assombri toutefois par des yeux noirs, profonds, qui portent, lui semble-t-il, toute la nostalgie du monde. Sa longue chevelure bouclée encadre un visage sérieux, peu enclin à rire, sans doute tout entier tourné vers un intérieur fabuleux qu'Étienne devine. Il doit l'approcher.

— Pardonnez-moi, mademoiselle, d'interrompre votre concentration, mais votre beauté, non orthodoxe, si je peux m'exprimer ainsi, est tellement saisissante que je dois vous le dire.

Un sourire léger, discret, encourage l'audace d'Étienne. Elle n'a pas le temps de répondre.

— Vous êtes Indienne, je crois ?

— Oui, je suis ici de passage pour quelques jours seulement.

— Est-ce que je peux vous offrir un café ? Je dois absolument vous connaître. Je veux dire, si vous avez le temps.

— Ce n'est pas dans ma culture, mais j'accepte puisque c'est maintenant que nous avons la chance ou le malheur de nous rencontrer.

— Le malheur ? interroge Étienne, surpris par ce mot.

— La moindre circonstance dans la vie peut mener à un changement profond, et l'on ne peut à l'instant présent mesurer les conséquences, ni savoir si ce croisement des destins va ouvrir une nouvelle fenêtre ou nous plonger dans l'abîme.

— Jamais je n'ai connu une femme aussi mystérieuse que vous. Allons au café voisin pour ouvrir, disons, une porte, car c'est plus conforme à ma taille qu'une fenêtre.

La belle inconnue de nouveau esquisse un sourire discret. Jamais café ne fut si loin, tout en étant si près, car Étienne compte déjà les secondes le séparant de ce face à face qui, il en est certain, va changer sa vie. Tout son être se tend comme un arc quand les yeux noirs le fixent et qu'il sent cette présence enveloppante.

— Je me nomme Malika, et vous ?

— Moi, c'est Étienne, un nom banal comparé à l'exotisme du vôtre.

— Pas du tout, pour moi, Étienne, c'est très inhabituel et ça sonne moins grave que Malika.

— Qu'est-ce qui vous amène ici à Montréal, dans cette petite bouquinerie alors que vous avez peu de temps et qu'il y a tellement d'autres choses à visiter ?

— J'accompagne mon maître, qui a été invité par le département des sciences religieuses de l'UQAM. Il donne quelques conférences sur le yoga, et je ne sais pourquoi il m'a demandé de venir avec lui. C'est la première fois qu'il fait ça.

— Et votre maître est-il plus pour vous que votre maître ?

— Il est tout pour moi, mais je ne suis pas son amante. C'est ce que vous voulez savoir, n'est-ce pas ? De plus, je suis libre comme vous l'êtes sans doute puisque vous me posez la question en premier.

— Vous lisez dans mes pensées, pardonnez-moi cette rudesse, mais c'est que je vous trouve fascinante et je sais que nous avons peu de temps pour faire connaissance.

— C'est vrai, nous avons peu de temps, mais je vais vous simplifier la tâche. Ce n'est pas la première fois que des hommes m'abordent, et en général ils s'enfuient rapidement quand ils apprennent que je suis une yogi. Je ne cherche pas de compagnon. Je me consacre entièrement à mon

entraînement. Ne croyez pas que je sois indifférente, mais il n'est pas possible de se confronter à tout en même temps. Je doute qu'un homme occidental puisse comprendre ma démarche.

Étienne n'en revient pas. Il a décidé de se tourner vers l'introspection, et voilà que cette Malika arrive avec son maître comme pour lui indiquer une voie. Il lui raconte alors son choix récent, sa volonté de se consacrer à l'exploration de la réalité spirituelle.

— Dans ce cas, je comprends pourquoi mon maître a voulu que je l'accompagne. Il a pressenti quelque chose. Votre choix est fréquent en Inde, mais ici je suppose qu'il est exceptionnel. Chez nous, il y a encore beaucoup d'hommes qui décident, à un moment donné de leur vie, de se consacrer à cette recherche. Certains retourneront à la vie profane, d'autres resteront centrés sur le spirituel pour transmettre le savoir. Plus que jamais l'Inde garde le trésor spirituel de l'humanité. Il est encore vivant. Il est possible d'expérimenter le chemin de la lumière pour soi-même. Ça devient aussi concret que le béton. Ce n'est plus une croyance. C'est un acte sacré dans le quotidien. Je plains les pauvres humains qui sont dans la nuit matérielle et qui n'ont que le choix intellectuel de croire ou de ne pas croire. Vous apprendrez, Étienne, à ne croire qu'en votre expérience. Jamais le maître n'imposera aucun dogme. Il vous conseillera comme un ami. Il se réjouira de vos succès et s'attristera de vos échecs. Il ne sera pas votre juge, vous serez votre propre juge. Venez avec nous. Mon maître vous prendra comme apprenti.

Tout par la suite se déroule avec une vitesse surprenante. Le maître l'accueille avec bienveillance. Il lui passe même de l'argent pour le voyage. Étienne promet de le rembourser dès qu'il aura du travail là-bas. C'est la course aux papiers, passeports, permis de travail pour un séjour prolongé. Il en vient à bout.

Dans l'avion, suspendu entre deux mondes, entre deux manières de vivre, entre l'ancien et le nouveau, entre le connu et l'inconnu, il pense à Christian et au professeur. « Je vais leur écrire. Je sens qu'ils ont besoin de moi. J'ai un peu dramatisé notre séparation. Je dois aider mes amis qui luttent encore dans leur voyage au bout de la nuit. »

— Tu as été super, Sophie, je te le jure, insiste Martha.

— Pas du tout, j'ai été nouille et nulle jusqu'au bout.

— C'est la pièce qui est idiote. C'est toi qui as sauvé le show. À la fin, le public a peu applaudi sauf quand toi tu t'es avancée sur scène. Ne me dis pas le contraire.

— Peut-être que t'as raison.

— C'est sûr, affirme Martha. Le public sait faire la différence entre un mauvais texte et l'actrice qui se débrouille avec. C'est ton premier rôle important dans une pièce à la con, mais il faut bien commencer quelque part. Je te félicite, ma petite ex-belle-sœur. Je suis fière de toi.

— Merci, Martha. Tu me remontes le moral.

— Écoute, on a beau dire, mais un rôle au Nouveau Théâtre d'Aujourd'hui, c'est pas rien, ma cocotte.

— T'as raison, alors fêtons ! Est-ce que ça te plait, ce petit resto indien ? Ça ne paye pas de mine, mais la nourriture est excellente, et puis c'est commode, juste en face du théâtre. Je l'ai découvert après mes répétitions. Aussi on peut apporter notre vin.

— Tu aurais dû me le dire avant, j'en aurais apporté. Écoute, je vais en chercher, on n'est pas loin de la Société des alcools, coin Duluth. Repose-toi dix minutes. Je reviens vite.

Martha part en coup de vent. Ça donne à Sophie le temps de reprendre ses esprits. « C'est vrai que pour mon

premier rôle d'importance je me suis pas mal débrouillée. Bon, cette pièce ne fera pas la route longtemps, mais au moins j'ai eu ma chance de montrer que même dans un rôle très difficile j'ai retenu l'attention du public. Je suis officiellement une comédienne. C'est chouette ! J'ai hâte de recommencer demain. Oui, mais si la critique me démolit, comment je vais faire ? J'avais le trac avant d'entrer sur scène, à en devenir malade. Est-ce que ça va être comme ça tous les soirs ? Je ne vais pas pouvoir tenir. Peut-être que je n'ai pas l'étoffe pour faire ce métier ? » La mine de Sophie s'assombrit de plus en plus, devant toutes ces interrogations. Heureusement, Martha revient avec sa joie.

— Non, mais quelle bine as-tu ? On dirait Babette en pénitence ! Je pars cinq minutes et quand je reviens tu as un visage mortuaire. Tu as vu un zombie, quoi ?

— Pardonne-moi, Martha, je me suis mise à penser aux critiques et à toutes les mauvaises choses qu'ils peuvent dire. Puis j'ai pensé à mon trac abominable, et je me suis demandé si j'avais réellement l'étoffe pour ce métier.

— C'est ben les artistes ! Ça travaille comme des fous, ça fait des choses impossibles puis ça tremble comme des poules devant les critiques. Bon, tu veux savoir la vérité vraie ? Alors, je vais te la dire. Sophie a les yeux agrandis comme un lapin qui a peur. Elle craint le pire. Tu as été formidable et tout le monde l'a vu, mais la pièce n'est pas fameuse. Que veux-tu, c'est ainsi. Les critiques ne peuvent pas dire autre chose. Ça ne prend pas la tête à Papineau pour faire la différence entre une bonne actrice et un mauvais texte. Jamais je croirai que les journalistes sont plus cons que moi. Ils vont dire exactement ce que tout le monde pense.

Une dame âgée assise à la table voisine se tourne vers Sophie,

— Votre amie a raison, mademoiselle. Vous avez été magnifique. J'ai vu la pièce et je n'ai pu m'empêcher d'écouter votre conversation. Pardonnez-moi, mais les tables ici sont tellement rapprochées, et quand on est seule on se nourrit des conversations des autres. Soyez donc rassurée, votre performance a été appréciée. Croyez-moi, je m'y connais en théâtre.

Jamais compliment ne fut autant apprécié. Sophie retrouve instantanément le goût de la fête.

— Merci, Madame, c'est trop aimable. Si vous désirez vous joindre à nous, vous êtes la bienvenue. Nous parlerons théâtre.

Un grand jour pour Sophie, la joie inonde son visage. Il n'y a que Babette qui attend anxieuse sa maîtresse. Pour la première fois, la pauvre bête est oubliée.

Voyages

Le professeur et Christian contemplent l'interminable route qui longe le fleuve Saint-Laurent. Le peuplement du Québec déjoue l'imagination. Entre ces vastes étendues de terres et de forêts, des villages s'accrochent au temps. Les deux amis, que tant d'années séparent mais que tant d'interrogations rassemblent, se laissent griser par le sifflement du vent. Le fleuve s'élargit si lentement qu'on ne sait dire quand commence la vraie mer. C'est le vent du large avec ses odeurs qui annonce l'entrée dans la Gaspésie.

— Nous avons bien fait de quitter la ville tôt, dit le professeur. Nous avons parcouru pas mal de chemin sans encombrement.

— En effet, et je suis bien content d'avoir choisi une voiture robuste, car les pentes et les descentes, c'est tuant.

— T'es un bon routier, Christian. Au rythme où tu vas, si les policiers ne nous embêtent pas, nous allons être à Percé en une seule journée. Si tu veux que je prenne la relève, fais-moi signe. Tu dois commencer à être fatigué.

— Pas du tout. Je suis inlassable sur la route. Vous pouvez fermer l'œil si ça vous tente. Pas d'inquiétude, mais je garde la radio ouverte.

— C'est toi qui décides. Le conducteur est le capitaine.

— Vous êtes un bon compagnon de voyage.

— T'es pas trop mal non plus, reprend le professeur en riant.

C'est maintenant un vieil air de Joe South qui ébranle les haut-parleurs : Games People Play. Étrange, ce mélange de la nature et de la radio qui accompagne l'homme même dans ses lointaines escapades. Tandis que le fleuve tranquille frissonne sous la brise.

Ils arrivent à Percé avant minuit. Ils choisissent un hôtel donnant sur la grève pour entendre le ressac. Le sommeil ne se fait pas prier. Ils dorment comme des bûches. Le lendemain après un déjeuner — fait pour les temps de la colonisation, quand nos ancêtres affrontaient des conditions extrêmes — les deux compagnons s'approchent respectueusement du rocher Percé. Il semble s'être arrêté dans son élan à quelques pas du rivage. Masse imposante, merveille de la nature, sculptée par les forces souveraines qui tissent le monde. La règle veut que tous les voyageurs s'aventurent à faire le tour du rocher. C'est possible au point le plus bas de la marée, mais il faut faire vite. Le professeur tente d'y arriver, mais finalement doit rebrousser chemin. Christian, plus téméraire, en vient à bout. Les deux amis se rejoignent sur la passerelle qui amarre, semble-t-il, le rocher à la grève. La journée se passe dans la contemplation. Les poètes sont invités. La mer est expliquée, admirée, sacralisée, mais, plus que tout, aimée dans tous ses gestes infiniment répétés. Ils marchent beaucoup, un peu trop. Le professeur cache tant bien que mal sa fatigue et mesure toute la distance qu'il y a entre un corps jeune et le sien. Il ne sent pas son esprit ralentir, mais son physique lui rappelle cruellement que la vie passe.

Vers la fin d'après-midi, le temps change brusquement d'apparence. Le vent se lève et se met à diriger son concert marin. Il peint sa grande toile bleue avec des éclats de blancs,

de gris, de verts et quelques fragments d'or. Le grondement des vagues inspire la crainte, et les deux hommes prennent conscience de leur fragilité.

— Voilà ! s'exclame le professeur, les puissances du monde en action. Nous sommes en vie, malgré toutes les hostilités possibles, nous sommes les enfants d'une chance inouïe, recommencée chaque jour.

Les deux hommes se comprennent. Ils tiennent le plus longtemps possible dans cette rage des éléments, mais le temps se refroidit énormément. La faim recommence son manège après une journée de grand air. Un dernier regard, enivré par la magie des lieux, montre le rocher Percé pris dans le jeu des vagues qui lui donne l'allure d'un grand vaisseau avançant sur la grève puis reculant dans un va-et-vient perpétuel.

Les deux compagnons se retrouvent au restaurant de l'auberge. Une grande fenêtre permet de voir l'assaut des vagues sur la grève. Il y a peu de monde dans la salle. La température devient de plus en plus maussade.

— Moi, j'adore ces temps gris sur la mer, dit Christian. Je me sens plus près du mystère des choses.

— Je comprends et, si je ne me sentais pas si fatigué, nous pourrions poursuivre notre errance dans le vent. Mais là, c'est tout juste si je peux faire un autre pas.

— Restons à l'abri et voyons ce que le chef nous propose. Le homard me tente.

— Et moi, les pétoncles aux poivres noirs.

— Vous savez, professeur Landurand…

— Appelle-moi moi Gérard, quand même !

— Bien sûr, ça me revient, cette habitude, c'est un réflexe. Pardonnez-moi.

— Il n'y a pas d'offense, Christian. Je prends ça comme une marque de respect.

— Aujourd'hui, devant tant de grandeur et de beauté, j'ai pensé à la Création. Je me suis dit que, si Dieu existe, alors il ne peut être tout-puissant. Les philosophes chrétiens se sont trompés.

— Seulement les philosophes chrétiens ?

— Non ! Tous ceux qui vénèrent la puissance infinie de Dieu. Mais je connais surtout le christianisme.

— Ah bon, rien que ça ! Et si ce n'est pas trop demander, tu peux me dire comment tu as résolu cette énigme ?

— Je pense à une dimension non explicitement matérielle dans l'Être et j'essaie de voir si c'est possible d'intégrer cet aspect au monde. Dans le concept d'un Dieu souverain au-dessus du monde, il y a une fausseté profonde. Dieu ne peut pas transgresser les règles.

— Et, du coup, tu trouves des excuses à Dieu pour toutes les laideurs du monde, pour tout ce qui contredit la bonté et l'amour. Bravo, Christian, te voilà un sauveur de dieux. Tu as un bel avenir devant toi !

— Professeur, vous avez le don de tourner en dérision mes pensées, mais, en un certain sens, c'est vrai, je donne une chance à Dieu. Quelle prétention, n'est-ce pas ? Vous devez penser que ma première leçon de poésie avec mon Radeau ivre n'a pas encore suffisamment porté. Vous avez été trop indulgent avec moi.

— Pas du tout, Christian. J'aime bien te provoquer un peu. C'est là que tu sors le meilleur de toi-même. Je comprends très bien tes interrogations. Tu essayes de trouver un sens à tout ce qui nous déroute et nous afflige. Les matérialistes durs, eux, ont réglé le problème, une fois pour toutes. Il n'y a pas de spirituel.

— Mon problème c'est que je ne suis pas non plus du côté des religions.

— C'est en effet un problème. Pour employer une expression mathématique, disons que l'intersection entre

l'ensemble des croyants et des non-croyants est assez réduite. Ça fait beaucoup d'ennemis potentiels !

— Ce n'est pas de ça que je veux parler, professeur.

— Ah ! bon. Et de quoi veux-tu parler ?

— Je veux comprendre la puissance du spirituel, son lieu d'action dans le monde. Le divin n'est pas tout-puissant, mais ça ne veut pas dire qu'il soit sans action.

— Je sens que tu vas justement me dire où ça se passe, mais avant puis-je demander un verre de vin pour fêter nos retrouvailles, et ce moment historique ? Car, tu sais, cette question a hanté les humains depuis des millénaires, et ce soir je vais enfin savoir la réponse. Quelle chance j'ai !

— Ça y est, vous me le faites encore. Je me sens comme sur mon banc d'école.

— Pardonne-moi, Christian, c'est plus fort que moi. Tu es tellement dans tes réflexions que je ne peux résister à l'envie de te situer dans une perspective plus large. Un professeur reste toujours professeur. Avoue que le problème est de taille. Si la majorité des scientifiques semble encline au matérialisme, c'est que la présence du spirituel ne bouleverse pas trop souvent les lois physiques.

— C'est entendu ! Le silence de Dieu est l'argument favori des non-croyants. Néanmoins, je peux imaginer une force spirituelle qui agit au sein du hasard. Dieu peut forcer le hasard ! C'est peut-être suffisant pour expliquer ces coïncidences impossibles qui, du Big Bang au déploiement de la vie sur Terre, n'ont cessé de s'accumuler. Au point d'obliger certains scientifiques à poser l'émergence d'une infinité d'univers parallèles pour justifier qu'il y en a au moins un qui supporte la vie. Celui dans lequel justement nous sommes. Une espèce de darwinisme évolutif à l'échelle cosmique. Pour moi, c'est plus délirant d'imaginer ça que de poser une présence spirituelle qui force le hasard à déjouer le chaos.

— C'est tout, Christian ? J'ai donc le choix, entre deux délires : les multiunivers ou le hasard spirituel. M'aurais-tu expliqué comment le spirituel contrôle le hasard ? J'ai dû manquer d'attention.

Le professeur s'amuse. Il adore cette naïveté de la jeunesse qui s'attaque aux grandes questions existentielles.

— Christian, tu ferais bien de manger un peu, car ton repas va refroidir. Nous avons du temps pour discuter, et je ne pense pas que ce soir nous allons apporter la réponse définitive à tes fascinantes interrogations. Apprécie donc un peu plus ton homard !

— Vous avez raison, je m'emporte. Voyez-vous, je retrouve le goût de vivre après des mois de grandes nostalgies. Vous savez d'ailleurs pourquoi.

— Oui, je le sais et je regrette d'être un peu à la source de cette souffrance.

— Voyez, vous avez influencé le hasard !

Les deux copains ne peuvent s'empêcher de sourire au bord d'une profonde tristesse que l'un et l'autre partagent en pensant à leur amour évanoui. Ils dégustent le repas, et la conversation s'allège. Ils regardent autour d'eux. Il n'y a pas encore beaucoup de touristes. Seulement quelques retraités qui profitent des intersaisons pour ne pas subir le choc des vacanciers. Au café, Christian reprend son élan.

— Je pense que le hasard, nous l'influençons. Cela arrive plus souvent que l'on pense, mais justement nous disons toujours c'est étrange, croyant qu'il n'y a rien d'autre à dire. N'avez-vous jamais remarqué, Gérard, qu'un souhait parfois se réalise à travers une somme de circonstances exceptionnelles, déclenchées par un évènement insignifiant auquel vous n'attachiez aucune importance ? En suivant le fil conducteur des causes et des conséquences, vous trouvez la source de votre bonheur ou de votre malheur.

— À vrai dire, je n'ai jamais rien remarqué de tel dans ma vie à part peut-être ce soir de février où je t'ai rencontré par hasard.

— Ah ! N'aviez-vous pas besoin de sortir de votre solitude, de renouer avec l'énergie de la jeunesse alors que vous étiez sur le point de sombrer dans le vide ?

— Je te le concède, Christian, ce fut pour moi une chance, mais la vie regorge le plus souvent de malheurs imprévus. Ne me dis pas que nous souhaitons que la foudre s'abatte sur nous et que nous l'appelons. Si, pour reprendre ton expression, Dieu a le pouvoir de forcer le hasard, alors il a une nette prédilection pour la souffrance et le malheur. L'histoire en donne une démonstration sans équivoque.

— J'ai une explication !

— Me voilà rassuré, j'en étais presque sûr.

— Ne soyez pas sarcastique professeur, je suis dans la nuit comme tout le monde, mais j'essaie de créer du sens avec ce qui m'est donné à voir. Je pense que Dieu a besoin de nous, maintenant pour agir dans le monde, mais que nous ne sommes pas à la hauteur. Il a fait ce qu'il a pu pour que la conscience émerge. Il ne peut qu'agir lentement dans les brèches qu'ouvre l'indéterminisme quantique. C'est peu, mais c'est suffisant pour expliquer l'invraisemblable. Pour aller plus loin, il doit vivre à travers nous. C'est le sens secret de Dieu fait homme.

— Je me disais que j'avais entendu ça quelque part ! C'est tout simple ! On croirait entendre Étienne. J'ai l'impression que vous ne faites plus qu'un.

— C'est vrai qu'Étienne m'influence beaucoup. Le fait qu'il ait plongé dans le monde de l'introspection avec autant de conviction m'a engagé quasi à mon insu dans une remise en question de la vision matérialiste. J'essaie de trouver les signes du spirituel, mais, comme toujours, à ma

façon peu orthodoxe. Je ne suis pas un adepte ni des prêtres ni des gourous, alors ça me laisse peu de choix.

— Parlant d'Étienne, que nous ne sommes pas prêts de revoir, ça me fait penser à Jean-Luc. As-tu eu des nouvelles de notre grand sceptique ?

— Je l'ai appelé une fois, mais il m'a semblé distant. Il n'a pas manifesté l'envie de nous revoir. Je n'ai pas insisté.

— Je crois que Jean Luc entre dans la vie normale et je pense que nous sommes un peu trop marginaux pour lui. Ses nouvelles relations sociales s'accordent mal avec ses anciennes allégeances. Il vaut mieux qu'il suive son chemin. J'ai vu dans ma carrière beaucoup de gens tourner la page sur leur vie passée. C'est peut-être mieux comme ça. Je suis mal placé pour en juger, car moi je porte le passé et il me fait mal. Mais revenons à notre passionnante discussion. Si je te résume, Dieu a maintenant besoin de nous pour faire triompher la beauté.

— Exactement, professeur, vous m'arrachez les mots de la bouche.

— Ça ne peut pas être plus clair ! Ça tombe sous le sens ! Dieu que j'aimerais que Dieu soit Dieu, si ce n'est pas trop dire, s'esclaffe Gérard, et sa mine cocasse fait rire Christian.

— Je me demande si la lumière n'est pas dans le futur, comme dans ces drames qui finissent bien. Un jeu cosmique déroutant, paradoxal, injuste, capricieux, insupportable, mais ayant une fin honorable. Les retrouvailles de l'être avec lui-même. Après un long plongeon dans une énergie quasi aveugle, une force spirituelle exige le retour à la source et dépasse le vertige du hasard.

— Christian, ce que tu dis est probablement risible et sans fondement sur le plan philosophique, mais poétiquement ça sonne bien. Nous parlons comme toujours de philosophie, d'univers, de spirituel, mais tu ne m'as pas encore

dit un mot de ces longs mois de souffrance, de solitude, d'enfermement que tu as vécus. Si tu ne veux pas en parler, je comprends, mais les étoiles sont si loin. Toi si près.

— Gérard, je me sens ridicule dans toute cette affaire. J'ai l'impression d'avoir vécu un amour pour rien, mais la beauté de Madeleine m'a chaviré. Quand j'ai cru qu'elle m'aimait je me suis senti le plus privilégié des hommes. Quand elle m'a quitté j'ai sombré dans un vide total. Je ne voyais qu'elle, et son absence m'a quasi tué. J'ai perdu une année de ma vie à m'enfermer comme un idiot. Aujourd'hui, je respire un peu et je me dis que tout ça n'était qu'un amour imaginaire. Pourtant, ça faisait mal comme un amour pour toujours. Parfois, je pliais en deux de douleur. Plus rien n'avait de valeur. J'appelais la folie pour me perdre, mais j'ai tenu.

— Certaines femmes, tellement belles, sont irrésistibles. Madeleine assurément est hors du commun. C'est très difficile de se détacher de cet état tragique.

— Voilà ! Il m'a fallu tous ces mois pour trouver un passage. Je ne voulais pas vraiment me défaire de mon mal. Je pense que je m'en sors, mais il m'arrive encore de repenser à la nuit de notre Saint-Jean. Je me demande ce qu'elle devient. En tout cas, elle ne travaille plus au Spleen Café. Il m'a fallu ressentir une souffrance plus terrible que la mienne, celle de mon ami Baba, pour retrouver le réel.

Christian raconte la triste histoire de Baba.

— Encore un exemple, reprend le professeur, de l'impuissance de la bonté devant le mal. Notre pouvoir spirituel est bien limité.

— Je sais bien, concède Christian. J'invente peut-être des théories farfelues.

— C'est OK, reprend Gérard, se questionner maintient l'éveil. Mais, dis-moi, as-tu des plans concrets ?

— Oui, je suis allé m'inscrire au département d'histoire de l'UQAM. Il était déjà trop tard en principe, mais j'ai foncé dans le bureau du directeur, et, quand il a entendu mon projet d'études, il m'a accordé une faveur spéciale.

— Et quel est ce projet ?

— Je m'intéresse aux battements d'ailes des papillons.

— Pardon ?

— Vous savez, les systèmes chaotiques qui peuvent parfois à partir d'une impulsion minimale changer du tout au tout. Je crois que l'histoire est tissée par plusieurs de ces évènements fortuits, en apparence sans importance. Tout comme on dit que le battement d'ailes d'un papillon est parfois la cause initiale d'une tempête, je crois qu'il y a des microévènements qu'il faut dégager pour réinterpréter l'histoire. Je m'intéresse à ces constellations d'insignifiances qui passent inaperçues la plupart du temps. Nous avons besoin d'un microscope historique.

— C'est intéressant ! Y a-t-il beaucoup de chercheurs qui s'intéressent à ce champ d'études?

— Je ne sais pas. J'ai juste pensé ça rapidement.

— Je te reconnais bien. Mais il faut que tu changes là-dessus. Il y a sûrement plein de gens qui ont eu ce genre d'idée avant toi.

— D'accord, monsieur le professeur !

— Maintenant, sur plan sentimental, continue Gérard, je te conseille de te faire une autre amie. Un amour en chasse un autre. C'est ainsi que ça se passe, dit-on.

— Là, j'avance moins vite mais j'ai de l'espoir. Après ma victoire auprès du directeur du département d'histoire, je suis allé prendre un café pour me détendre, et voilà que, maladroit comme tout, je renverse en passant le cola d'une étudiante. J'ai néanmoins le réflexe d'arrêter avec mon bras le déferlement sur sa robe. « Je suis désolé, mademoiselle,

lui dis-je, je suis un danger public. J'espère que je n'ai pas taché vos vêtements. » Elle me répond, tout à fait calme, « Votre réflexe a sauvé la situation. Je vous pardonne, mais j'aimerais que vous remplaciez mon cola, si vous le voulez bien. » C'est ainsi, professeur, que j'ai fait connaissance avec Sophie Langevin, une fille d'un tout autre genre que Madeleine. Au départ, ce n'est pas le genre qu'on remarque. Elle est plutôt effacée. Elle n'a pas cette beauté qui fait tourner les têtes, mais plus on lui parle, plus elle devient belle. Elle veut devenir une actrice. Ses points de vue sont intéressants. Je n'ai pas vu le temps passer à discuter avec elle et je ne me sentais pas obligé d'être plus que ce que je suis. Elle est devenue une amie très rapidement. Je ne sais pas ce qui suivra, mais dès mon retour je l'appelle, et nous nous reverrons.

— Ça me semble être une fille plus compatible avec ta nature intellectuelle. Je crois que tu es sur la bonne voie. J'en suis ravi, mais je suis un peu jaloux de ta jeunesse. J'aimerais pouvoir, comme toi, repartir dans une bonne direction.

— C'est vrai, professeur, que le temps est cruel. Il bloque bien des avenues. Je ne sais pas ce que je ferais à votre place. Déjà j'ai l'impression que le temps me manque. J'imagine que pour vous ça doit être terrible.

— Pas vraiment. Du temps, j'en ai, mais je ne sais pas comment l'utiliser. Je manque de motivation. Je vais tenter d'écrire un autre livre, mais je me demande à quoi ça peut servir. Tout a été dit. Il y en a déjà tellement sur les tablettes, que personne ne lit. À quoi bon un tel effort ?

— Professeur, je crois que vous sous-estimez vos capacités.

— Tu as raison. Il faut que je me grouille. Là, je crois que le vent a cessé, il fait sombre au-dehors, et la lune

éclaire la mer. Je suis crevé, mais allons quand même voir les étoiles comme si c'était le jour d'avant la fin du monde.

Les deux hommes marchent lentement sur la grève, la tête égarée dans un firmament étoilé. L'océan dort pratiquement et son soupir, porté par des vagues tranquilles, dégage un calme immense.

— J'aimerais tant faire quelque chose d'utile dans mon éphémère passage sur cette terre, dit le professeur. Hélas ! je crains que mon temps soit passé. J'espère, Christian, que toi, tu y arriveras. Si j'avais eu un fils, j'aurais aimé qu'il soit comme toi.

— Merci, professeur, ce que vous me dites me touche, et, si je puis me permettre, moi aussi, j'aurais souhaité vous avoir comme père. Je pense aussi à notre Étienne, qui nous a tant donné. J'espère que sa route le mènera au bonheur. Je dois dire devant cette immensité que si l'univers est sans fondement alors c'est vraiment inimaginable. Si l'écrasante misère que les humains subissent dans ce long éveil, si les atrocités que les déments font pleuvoir sur notre triste histoire, si ces vies remplies de haines et de vengeances, ces meurtres gratuits se perpétuent dans un cycle absurde de création et de destruction, alors, dans ce jeu cosmique gratuit, même la joie devient souffrance. Tout devient incompréhensible !

— Tu lis dans mes pensées, Christian, c'est inconcevable un univers pour rien, surgi de rien, avec des lois si déterminantes et des hasards si improbables.

La mer, la mer, toujours recommencée !
Ô récompense après une pensée
Qu'un long regard sur le calme des dieux

— Ce merveilleux cimetière marin, reprend Gérard. Quelle force d'écriture, n'est-ce pas ? Paul Valery, un géant ! J'aurais bien aimé avoir un peu de son talent ou encore celui de Jean d'Ormesson.

— Ah ! celui-là, je ne le connais pas. Avez-vous oublié de nous le recommander ?

— Je ne pense pas, monsieur l'étudiant. Je crois que vous n'avez pas toujours été assidu dans vos cours.

— C'est bien possible. Je n'ai pas toujours été un étudiant exemplaire.

Sur ce s'élèvent de longues flammes le long de la grève, et les deux amis se dirigent vers le feu de camp. Il y a aussi de la musique rythmée. Des jeunes chantent dans la nuit. Ça rit, ça s'élance en suivant le geste capricieux des flammes. « Voyez comme on danse » dit le professeur en pensant au magnifique livre de Jean d'Ormesson. « Christian, tu dois lire absolument. » Le sourire de Christian est une réponse. Arrivant au feu qui s'élance violemment vers le ciel, ils sont invités à se joindre à la fête. La chaleur, l'odeur de la mer, les crépitements, la lumière des flammes donnent une vigueur nouvelle aux airs anciens. Christian se fond rapidement avec les autres dans la danse, le professeur hésite, craignant le ridicule. Puis il se lève, il n'y a personne ici pour le juger et se moquer de lui. Les paroles mélodieuses d'Alain Souchon le touchent profondément.

J'ai perdu mon allégresse
Sur des bateaux de conquête
J'ai perdu par leur vitesse
Quelque chose que dans mon cœur
Je regrette

Au même moment, Madeleine est aussi sur le bord de la mer. Elle a choisi les îles qui portent son nom. Elle a marché seule sur le sable blanc, qui s'étend jusqu'à l'horizon. Elle a besoin de se ressourcer. La perte de ses privilèges

l'atteint plus qu'elle ne s'y attendait. Frank s'est montré de plus en plus hostile. Il lui a coupé les vivres. Fort heureusement, la seule vente des bijoux offerts par Frank lui permet de survivre. Le retour à des conditions de vie modeste est difficile. La demande rapide d'un divorce par Frank l'a prise de court. Elle a trouvé une avocate prête à la défendre sur gain de cause. Son père a été d'un grand soutien. « Tu as raison, ma fille. Ta proposition d'adopter un enfant était tout à fait honorable. Tu n'as pas à te culpabiliser pour ça. Tu as le droit de choisir d'être mère ou pas. Les Harrington, c'est pas une monarchie de droit divin par le sang. Pour qui se prend-il à la fin ? »

Là, elle est seule. Le calme de l'océan apaise son tumulte. Les amis de Frank ont tenté de la joindre par Facebook. Elle les a tous éconduits l'un après l'autre. « Une ruse de Frank pour me faire mal paraître devant le juge. » Elle pense aussi à Christian, mais se dit que ça non plus n'aurait pu tenir. « Il me faut un homme moins borné que Frank, mais qui a des avoirs ; sensible comme Christian, mais plus concret. Je vais trouver. Frank m'a bernée. Je serai plus vigilante la prochaine fois. »

Plus elle se parle à elle-même, plus elle reprend sa détermination. La louve regarde la lune et retrouve son étrange pouvoir de séduction. Le miroir infini arrête le temps, et tout cet éphémère lui semble soudainement secondaire. La mer, la lune lui font un hommage démesuré, et elle sent que tout en elle vibre d'un étrange pouvoir ancien et magnifique. Le plus étrange, c'est qu'elle a failli se rendre à Percé. Au dernier moment, elle a opté pour les îles. Pourquoi ?

Soudain, elle entend des pas étouffés derrière. Elle se retourne brusquement.

— Papa, tu es venu ! Quelle belle surprise !

Madeleine se lève d'un bond et se jette dans les bras de son père, qui ne s'attendait pas à une telle démonstration de joie.

— Crois-tu que ta mère et moi, on aurait raté une occasion de revoir les îles en compagnie de notre grande fille ?

— Mais où est maman ?

— Elle nous attend au chaud. Le voyage l'a fatiguée un peu. Mais je pense surtout qu'elle a voulu nous laisser seuls un peu. Toujours aussi sensible aux autres. Ta mère est la meilleure chose qui me soit arrivée dans la vie.

— Je suis bien contente pour toi. C'est beau de voir ça. Il semble que mon chemin à moi soit plus difficile.

— Désolé de te le dire, ma fille, mais tu fais des mauvais choix parce que tu te connais mal. D'abord ton histoire avec Julien au village, si tu m'en avais parlé avant que tu t'embarques là-dedans, ça nous aurait évité à tous bien des tourments.

— À propos, comment il va, Julien ?

Madeleine repense, non sans une certaine nostalgie, à cette première passion quand elle découvrit, pour la première fois, l'intimité d'un homme.

— Il a finalement divorcé. Il a eu une bien mauvaise passe, mais là il se reprend. Il a la garde partagée, et ses enfants ont fini par accepter la nouvelle situation. C'est du moins ce que le vieux Arthur m'a dit.

— Je suis désolée d'avoir causé tout ça. Qu'est-ce que j'avais dans la tête ?

— Écoute, il n'y a pas que du mal dans toute cette affaire. Cet homme était mal accompagné et au fond souffrait. Tu lui as révélé son état. Tu en es la cause, mais tu n'es pas coupable. Ce n'est pas à lui que je pense, mais à nous avant tout. Aux petites misères qui ont suivi pour toi et aussi pour ta mère, qui s'est fait pointer du doigt. Enfin, tout ça est passé, pas la peine de remuer l'eau trouble.

— Je te remercie d'être venu, papa. Je me sentais un peu seule après mon échec avec Frank. Il s'est montré violent avec moi dans les procédures du divorce. Je m'attendais à plus de générosité de sa part.

— Tu sais ce que je pense des hommes d'affaires riches. Ils tiennent à leur argent plus que tout. Quand tu n'es plus dans leur famille, tu n'existes pas. Ce ne sont pas des humanistes et leur petit truc de fondations pour faire bien ne trompe personne.

— Je vois, papa, que tu ne changes pas tes opinions. Je suis tombée sur un borné, voilà tout. Je suis sûre qu'ils ne sont pas tous comme ça.

— Peut-être que j'exagère un peu, mais cette race d'hommes est en train d'accélérer nos vies non pour notre bien, mais pour leur profit. Je sais bien qu'à travers ça il y a en d'autres qui en profitent, mais ces quantités de choses dont on n'a pas besoin, ça va nous faire un beau chaos.

Madeleine ne peut s'empêcher de sourire devant son père qui s'emporte encore comme un adolescent devant ce monde en marche qui tourne de plus en plus vite.

— T'as bien fait, papa, je pense, de te réfugier dans ton petit village tranquille. C'est définitivement pas pour toi, ce rythme moderne. Toi et Bill Gates, ça n'aurait pas fait bon ménage.

— Mais merde ! tu ne vas quand même pas me faire applaudir cette prouesse de l'imagination : faire *ctrl+Alt+Delete* pour un *login* sur *Windows*.

— J'avoue que c'est pas sa plus grande trouvaille, mais ce gars-là est un génie en affaires, et j'adorerais rencontrer un homme de cette trempe.

— C'est là où tu fais erreur. Le business man ce n'est pas vraiment ton type. T'es beaucoup trop *wild* et excentrique pour ces gens qui ne sentent qu'une seule chose :

l'odeur de l'argent. Tu devrais aller du côté des artistes qui ont réussi ou qui sont en mode ascension. Je te connais plus que tu penses, Madeleine.

— Je ne dis pas non à cette suggestion.

— T'as beau aimer ces trucs idiots qui coûtent une fortune pour rien, un sac à main Gucci ou une paire de souliers de tes designers clinquants, tu es sensible en dedans. Je le sais. Je t'ai vue grandir. Il te faut quelqu'un qui vibre et qui ne soit pas que riche parce qu'il a répandu sur la terre des boutons à quatre trous. Et puis les artistes qui marquent notre époque, au moins eux, ils enrichissent tout le monde avec leur art.

— N'oublie pas aussi les inventeurs qui nous ont apporté tout autant.

— D'accord pour les inventeurs. Mais admets qu'en général les inventeurs et les hommes d'affaires, ce n'est pas la même chose. Pis je te vois plus avec un Bob Dylan qu'un inventeur, aussi brillant soit-il. C'est pas pour rien que tu t'es amourachée un moment d'un poète en herbe dont j'ai oublié le nom.

— Il s'appelait Christian, et c'est vrai que je l'aimais bien pour sa sensibilité, mais il était trop fragile.

— Ça, c'est un autre point que tu dois savoir de toi. Tu es très forte. Seul un gars avec beaucoup de caractère sera capable de ne pas t'ennuyer à la longue. Sinon tu vas l'écraser comme un petit chien. Ce Christian tel que tu me l'as décrit n'était pas prêt pour toi. Il a besoin de faire ses armes. Mais toi, tu es déjà un leader, et rien ne t'arrêtera. Bref, il te faut un artiste montant qui a du caractère. C'est le petit réalignement que je te suggère, et si pour une fois tu suivais mon conseil, au lieu de toujours faire systématiquement le contraire, tu t'éviterais bien des déboires et des déceptions.

— Ce que tu dis tombe à pic. Est-ce que tu as entendu parler de Tiger Blue ?

— Non, pas du tout.

— On dit que c'est le prochain Bob Dylan. Il n'est pas encore très connu, mais sa chanson *I give every thing for nothing* commence à circuler dans mon réseau Facebook. Il n'est vraiment pas beau. Il a un gros nez crochu. Il est blanc comme un drap avec une crinière rousse hirsute. Maigre à faire peur. Il a à peu près tout ce que je n'aime pas d'un homme sur le plan physique, mais il a une voix chaude, grave et envoûtante. Ses paroles sont tout aussi serrées et soignées que celle de Leonard Cohen.

— Mais quel rapport avec toi ?

— Il vient donner un petit spectacle à Montréal en novembre au café New Box sur St-Laurent, et même s'il ne restait plus de billets disponibles j'en ai trouvé un quand même.

— Ah bon ! Comment t'as fait ?

— Devine, dit Madeleine, avec un air coquin qui dit tout.

— T'es allée voir le patron du café New Box et tu lui as fait ton sourire qui tue.

— C'est bien ça ! Tu connais ta fille.

— Bon ben, alors, tout est réglé. Ta mère et moi, on n'a pas fait tous ces efforts en vain pour faire un chef-d'œuvre de beauté qui disparait dans un salon mondain de business man. D'ailleurs Tiger Blue, ça sonne mieux à mes oreilles que Frank Harrington.

— Tu vas un peu vite en affaire, papa. Je ne le connais pas encore et je ne sais pas s'il va me plaire et si je vais lui tomber dans l'œil.

— S'il va te plaire, ça, c'est pas certain, mais pour le reste je crois que, tout Tiger Blue qu'il soit, il va craquer à ton premier sourire. Sur ça, si on allait manger. Il commence à

faire froid, et ta mère nous attend dans la grosse roulotte que nous avons louée tout en haut sur la colline. Un deal incroyable hors saison. Tu vas aimer.

— Ah c'est chouette, on va pouvoir dîner devant la mer et la pleine lune. Qu'est-ce qu'on bouffe ?

— Une formidable, une extraordinaire, une merveilleuse pizza au homard des îles. Comme ça, tu n'auras pas besoin de te battre avec la carapace. Tu te rappelles, enfant, tu rageais quand les pinces étaient trop coriaces.

— Ah oui ! Je me rappelle bien. Et toi, tu t'amenais patient avec ton gros couteau et comme par magie tu libérais la chair blanche délicieuse. Tu m'impressionnais beaucoup à cette époque.

Ils s'en allèrent donc joyeux vers la roulotte. En entrant, il y avait une belle table, et, après avoir serré sa mère dans ses bras, Madeleine se glissa sur la banquette donnant une vue éblouissante de la mer illuminée par le blanc lunaire. Ils prirent un grand plaisir à se retrouver tous les trois. Le temps renouait avec son passé, le présent devenait quasi magique.

— Dis, ma fille, qu'est qu'on a besoin de plus quand on a devant soi la plus belle des richesses, la mer qui invite la lune ? Le vent qui nous berce de sa musique étrange. La joie d'être ensemble tous les trois. La seule chose qui me manque à cet instant, c'est un autre morceau de pizza.

— Pas de problème, mon homme, la seconde est au réchaud.

— Maman, tu penses toujours à tout. Moi aussi, j'en prendrais bien encore, et avec un soupçon de beurre.

La nuit s'apprête à envelopper la colline et la roulotte. Des nuages cachent la lune, et en même temps la mer disparait brutalement. Il n'y a plus de voûte étoilée, plus de reflets argentés. Que le noir de la nuit tout autour. Une seule lueur dans les champs : la douce lumière de la roulotte.

Tout le reste s'est éteint. Les îles de la Madeleine flottent sur le sommeil du jour, mais les trois convives étirent les heures. Ils parlent longuement de choses simples et bonnes. Madeleine s'endort heureuse, hypnotisée par les clameurs du vent, et elle entend la voix rocailleuse de Tiger Blue :

I give every thing
For nothing
I fear no wind no thunder
Cause my heart beat for ever

Du haut de la montagne

En juillet, il arrive que le pays de l'hiver se métamorphose en pays de chaleurs accablantes. Il faut le vivre pour le croire. Les Montréalais, après avoir maudit les froids de janvier, après avoir salué les douceurs de mai, suffoquent maintenant sans trop comprendre pourquoi. Ils ne s'y habituent jamais. Ils s'entassent dans des piscines publiques et attendent que ces caprices saisonniers passent.

Christian a invité Sophie à un pique-nique sur le mont Royal. Les deux marchent lentement sur le chemin principal qui mène au belvédère.

— Tu as eu une bonne idée, Christian. Il y a une éternité que je ne suis pas venue ici. Ça ne te fatigue pas trop de porter ton gros panier sous le soleil de midi ? Il semble bien lourd. Sans doute, j'en ai trop fait. Vois-tu, j'adore cuisiner et bien manger. Non pas que je doute de la qualité de tes sandwichs, mais, pour ton professeur qui vient nous rejoindre, ça me semblait un peu quelconque.

Sophie parle avec vivacité, et semble bien heureuse de cette excursion comme s'il s'agissait d'une expédition extraordinaire.

— Le panier est un peu lourd, c'est vrai, car il contient aussi mon ordinateur. Je veux faire une surprise au professeur, et j'en ai besoin. Tu verras. À vrai dire, la chaleur

m'accable plus que le poids, et je ne suis pas en top forme. Disons que cet hiver j'ai été plutôt casanier. Je n'ai pas maintenu mes longues balades.

— Et pourquoi as-tu été en hibernation, si ce n'est pas trop indiscret ?

— Une terrible peine d'amour.

— Rien que ça ! Je croyais qu'on mourait d'amour seulement dans les romans et au cinéma. Vraiment, Christian, à te voir comme ça, on ne croirait pas que tu puisses souffrir autant pour une femme.

— Je suis un peu idiot, tu sais. Je crois que je suis mieux de m'en tenir aux choses abstraites.

Sophie regarde Christian avec un air ahuri. Elle est habituellement timide, mais pas avec Christian, et cela la surprend. « C'est curieux, pense-t-elle, comme j'ai l'impression d'être à côté de mon copain depuis toujours. J'ai même l'envie de protéger ce vagabond au cœur malade. » Ce désir général de connaître les humains, d'en capter l'essence pour le révéler dans son art n'est pas nouveau chez elle, mais pour Christian elle ressent quelque chose d'unique : une appartenance.

— Je perçois que cette femme est encore présente, et que, d'une certaine manière, elle le sera toujours. Tu sembles être le genre qui ne peut fermer les portes.

— C'est vrai, je n'oublie jamais. Mes cicatrices ne se referment pas. Je suis ainsi, mais ça ne m'empêche pas de vivre. Je porte ce poids, tu sais, depuis mon enfance. Ma grand-mère s'inquiétait beaucoup de moi. Son amour inconditionnel m'a sauvé de la folie. Mais parlons plutôt de toi. Le sujet sera plus intéressant. Tu sembles avoir tant de joie et de dynamisme. Où prends-tu toute cette énergie ?

— Je ne sais pas ! Ce qui me fascine, c'est les gens. Même les mauvais. La nature humaine est un mystère insondable. Ça m'absorbe totalement ; ça me nourrit, ça m'insuffle le

désir d'être en communion avec autrui. Je suis abominablement timide, mais mon goût des autres prend le dessus et me permet de franchir ces frontières qui me bloquent. C'est comme ça que j'apprends mon métier d'actrice.

— Y a-t-il des acteurs que tu vénères particulièrement ?

— J'aime surtout les grands acteurs classiques et je suis subjugué par Helen Hunt. On croirait qu'elle porte en elle toute l'expérience de l'humanité, tellement son authenticité est puissante et quasi insoutenable par moment. Dans le film *As good as it gets*, elle joue le rôle d'une simple serveuse, mais il y a tellement d'intensité dans son regard, sa voix, son sourire, ses larmes que j'en suis encore bouleversée. À chaque fois que je visionne le film, je perçois d'autres dimensions. Jack Nicholson et elle ensemble, c'est de la dynamite.

— Oui, je connais bien le film. J'ai aimé, mais je trouve que Jack Nicholson est trop Jack Nicholson dans chacun de ses films et il est vieux. Ça me distrait.

— Tu n'as pas tout à fait tort, mais quand on est fan de Jack, alors ça ne nous dérange plus. Au contraire, on savoure son jeu d'acteur. On observe à la loupe chacune de ses expressions.

Doucement, le sommet de la montagne se rapproche. Ils arrivent enfin à leur lieu de rendez-vous. Christian est en sueur.

— Nous voilà donc dans mon petit royaume avec quelques Montréalais qui entourent mon arbre de prédilection. Tant pis ! Nous allons en trouver un autre où nous serons tranquille.

— Monsieur a donc ses arbres préférés sous lesquels il se repose.

— Tout à fait, mais je ne les garde pas pour moi seul. Préparons la table, et, quand le professeur nous rejoindra, il n'aura qu'à s'assoir pour se rassasier après sa longue

marche. J'espère qu'il ne sera pas trop fatigué. Il vieillit, le pauvre.

— Mais pourquoi lui donnes-tu rendez-vous au sommet de la montagne alors que nous aurions pu faire ce pique-nique tout en bas ?

— Parce que c'est bon pour lui de faire de l'exercice. Depuis qu'il a commencé son livre, il ne marche plus comme avant, et c'est très mauvais. Je pense à sa santé, voilà tout.

— Je vois, tu l'aimes beaucoup, ton professeur. J'ai hâte de le connaître.

Christian remarque à quel point Sophie est sincère et vraie. « Ses grands yeux ronds expressifs ne peuvent mentir. »

— Je suis convaincu qu'il va t'adorer. Il aime bien les artistes, les créateurs, les passionnés. Il aurait aimé être lui-même talentueux dans quelque chose. C'est le drame de sa vie. Il est déçu de lui-même. Il aurait voulu être grand et trouve qu'il n'est rien. Enfin, il te racontera lui-même. C'est un bon conteur.

En attendant le professeur, Christian, dont l'appétit s'agrandit devant la table bien mise, ne peut résister à quelques entrées délicieuses préparées par Sophie.

— Tu aimes mes trouvailles ? questionne Sophie.

— C'est drôlement bon ! Je ne savais pas que tu étais Cordon bleu.

— N'exagère pas ! Mais quand je fais la cuisine, je veux que ça soit spécial. Sinon, j'aime autant manger un hot-dog. Ah ! Je vois une tête blanche qui s'avance vers nous. C'est peut-être ton ami ?

Christian se retourne et va rejoindre le professeur, qui semble un peu fatigué.

— Pardonne mon retard, Christian, mais je voulais apporter une bonne bouteille, et il y avait un monde fou à

la Société. De plus, cette chaleur épouvantable m'a ralenti. Tu comprends ?

— C'est correct, Gérard, nous ne sommes pas des formalistes. Venez, je vous présente à mon amie.

Sophie s'est avancée, et tout de suite le professeur aime ce visage franc et sans manières.

— Mademoiselle, ça me fait grand plaisir de vous rencontrer. Christian m'a beaucoup parlé de vous, de votre passion pour le cinéma. J'avais hâte d'arriver, mais la montagne est plus haute, si je puis dire, quand il fait chaud. Il faudra, j'en ai peur, ajouter à la relativité d'Einstein un chapitre : « Les montagnes paraissent plus hautes à l'observateur quand il fait chaud ».

— Tout le plaisir est pour moi, monsieur. Christian m'a tellement parlé de vous que j'ai l'impression de vous connaître. La preuve, c'est que j'ai compris votre allusion à la relativité. Christian m'a intrigué avec ça et il m'a prêté un petit *Que sais-je* sur le sujet. À ma grande surprise, j'ai passé à travers.

— En ce cas, nous sommes en pays de connaissance puisque nous partageons cet émerveillement. Après tout, l'univers est peut-être le film du plus grand cinéaste jamais vu, qui nous tient encore en haleine dans un scénario inachevé.

— C'est une belle façon de décrire en effet ce suspense. Moi, je me limite au cinéma de nos vies. Les fins sont rapides, mais tout aussi imprévisibles.

— Vous avez bien raison, mais, je vous en prie, passons à table, car je sens que le regard de Christian se rétrécit vers des points très précis de la table, et que sa concentration intellectuelle va bientôt défaillir s'il résiste davantage à ces odeurs alléchantes. Je dirais que ce pique-nique est un bonheur à consommer immédiatement. Je propose l'attaque sur-le-champ.

— Approuvez ! s'exclame Christian, heureux que le professeur ne s'égare pas dans une interminable envolée littéraire.

Sophie observe les deux amis se réjouir des nourritures qu'elle a préparées avec beaucoup de soins. Ne négligeant aucun détail. C'est Christian qui a eu l'idée, mais c'est elle qui a transformé ce pique-nique en banquet. Les quelques sandwichs préparés par Christian font piètre figure devant le raffinement des autres plats. Le professeur ne peut s'empêcher de souligner à quel point Christian est insurpassable :

— N'est-ce pas, Sophie, que notre Christian, en matière d'art culinaire, n'a pas son pareil ?

— Tout à fait, professeur, c'est une expérience gastronomique mémorable.

— Bon, d'accord, j'ai compris. N'insistez pas, vous deux. Je vois que vous êtes déjà complices contre un pauvre étudiant sans défense qui se nourrit comme il peut.

— À propos, l'étudiant a-t-il gardé le cap sur son projet des microévènements : les battements d'ailes de papillon dans le champ historique ? Le climatographe historique, si j'ose dire.

— Finalement, j'ai opté pour la philosophie. Je crois que ça me convient mieux.

— Tout à fait d'accord avec toi. Je te voyais mal en histoire. Bon choix, mon jeune ami !

— Et ça me permettra de poursuivre mes recherches en épistémologie. Jean-Luc nous ayant délaissés, il me faut trouver d'autres sources pour continuer mes réflexions.

— Excusez-moi, messieurs, mais qui est ce Jean-Luc ?

— C'est un de nos chers amis, mathématicien brillant, reprend le professeur. Il avait la réputation d'être le petit génie de l'école. Seul Christian à l'époque le surpassait, car

Jean-Luc étudiait toujours ce qui n'était pas au programme et se faisait coincer dans des détails sans importance. C'est lui qui nous a guidés dans les développements scientifiques récents. Ce domaine nous a toujours intéressés, mais, depuis qu'il est devenu un universitaire respecté, il oublie ses premiers amis. Il est entré dans la normalité. Nous sommes trop marginaux pour lui, maintenant. Il ne nous retourne plus nos appels. C'est toujours sa blonde qui répond au téléphone et nous répète de sa voix froide et sans émotion : « Je lui ferai part de votre appel dès qu'il arrivera. » Apparemment, il n'est jamais là. Dommage pour lui et pour nous, c'est ainsi. Que pouvons-nous y faire ?

Sophie semble vraiment regretter cet état des choses. On voit qu'elle aurait aimé retrouver l'essence du groupe tel qu'il était à ses débuts. Elle comprend que quelque chose d'unique s'est passé entre eux. « Une communauté d'esprit, rare, pense-t-elle. »

— Pas grand-chose, reprend Christian, mais c'est bien triste. Jean-Luc m'aidait beaucoup, car c'est compliqué, la physique mathématique. Il faut absolument discuter avec un scientifique qui vit ça au quotidien.

— Je n'en doute pas, affirme Sophie, mais ça doit être passionnant quand on arrive à s'y retrouver.

— Absolument, s'emporte Christian. Il y a de bons livres de vulgarisation sur la relativité, mais la théorie des quantas est difficile à saisir. Cette théorie n'est pas claire philosophiquement, et je pense que c'est inacceptable.

Le professeur se met à rire devant la mine désolée de Christian.

— Vous voyez, Sophie, notre Christian ne possède que des rudiments élémentaires de physique, mais il déclare avec l'assurance d'un prix Nobel que l'état de la physique quantique est douteux. Il faut l'excuser. Il a toujours été comme

ça. Un esprit rebelle qui manque d'humilité. Un peu de vécu encore, et ça lui passera.

— Vous savez, réplique Sophie, un peu d'effronterie ne fait pas grand tort. J'aime mieux ça que la docilité et l'obéissance trop grande.

— Vous avez raison, mais Christian essaie de ramasser, car nous n'avons pas tout l'après-midi pour écouter tes abstractions.

— Mais enfin, je ne peux pas résumer trente ans d'échecs sur des problèmes théoriques fondamentaux en deux minutes. Je ne suis pas un génie, moi.

— Bien dit, pour une fois, et ça semble sincère, plaisante le professeur avec un air qui fait sourire Sophie.

— En bref, les immenses efforts pour réconcilier la relativité avec la physique quantique n'ont pas donné grand-chose. Depuis trente ans, on patauge. C'est incroyable. Non ?

Le regard de Sophie est allumé et perçant. Elle est ravie. Ce qu'elle voit n'est pas la science, mais la détermination de Christian à comprendre. Son courage et sa folie de se confronter à ce qui le dépasse. L'oubli de ses limites pour trouver l'infini.

— C'est en effet étonnant, dit Sophie. Je ne pensais pas que l'épistémologie pouvait déclencher tant de passion. Je n'y voyais que la froideur des logiciens. Heureuse de voir qu'il y a de l'émotion dans tout ça. De la vie, du feu, du vécu.

Christian est comblé par l'enthousiasme de Sophie. Le professeur sourit. Sophie aime son pique-nique, et son regard brille de tous les feux de l'été. « Ces deux hommes sont sur les bords d'une immensité, mais ils ne regardent pas beaucoup en eux-mêmes. C'est curieux comme ils sont semblables avec tant d'années entre eux. Mais comprennent-ils la joie simple du moment ? » Elle se lève.

— Messieurs, vous m'étourdissez avec vos concepts. Je crois comprendre, mais ce qui m'intéresse encore plus, c'est vous. Je veux vous connaître, mais vous êtes caché dans votre forteresse. Je veux trouver l'humain. Votre vie, votre cœur, voilà ce que je veux découvrir.

Les deux amis sont électrocutés par les paroles de Sophie. Ils ont soudain l'impression d'être à la surface des choses. Sophie, à première vue timide, soudain prend une dimension surprenante.

— Vous avez raison, dit le professeur. Nos idées, nos débats ne font que nous faire oublier les vrais enjeux de nos vies.

— Oh ! Je ne voulais pas porter un tel jugement. Je suis simplement curieuse de vous. Christian m'a parlé un peu de votre livre. Ça porte sur quoi ?

— Je veux donner de l'importance à des perdants ou à des rêveurs déçus. Dans la société, on mise sur la réussite sociale. On oublie tous les autres, ceux qui tombent et ne savent pas comment se relever. Que ce soit pour un amour infiniment triste qui ne s'est pas épanoui, que ce soit pour une passion de l'art qui n'a pu survivre, ou simplement la chute d'un esprit original, mais timide, qui n'a pu vaincre ses opposants. Notre société valorise les gagnants. Ils occupent le devant de la scène. Ceux qui sont de l'autre côté, ceux qui sont dans l'ombre, ceux que les évènements ont brisés deviennent du coup inintéressants. Je veux parler de ceux-là qui sont près de nous et qu'on ne voit pas. De ces marginaux qui nous entourent et sont invisibles. J'ai le désir de faire en quelque sorte l'envers d'un *Tout le monde en parle*. Je sais que c'est idiot de faire ça. Ça n'apporte rien à personne, ça ne fait que rappeler les caprices du hasard. Pourtant depuis des années j'y pense, mais jamais je n'ai eu le courage de m'y mettre. Puis voilà, je me suis levé un

matin comme tous les autres, et quelque chose m'a fait prendre la plume. Je ne peux expliquer. J'ai commencé une page que j'ai déchirée le lendemain. Durant une semaine, ce jeu a continué, mais finalement j'en ai gardé une. Après j'ai continué sans me poser de questions.

Le professeur parle sur un ton monocorde sans beaucoup de conviction. Christian tente de l'encourager.

— Je suis certain que votre traitement du sujet saura nous les faire voir, ces perdants, sous un autre jour. Tout à fait, renchérit Sophie. Je trouve que c'est original, mais il va falloir trouver un bon titre à votre livre.

— Eh là ! vous deux, vous allez vite en affaire. D'un, si j'arrive à le finir, ce n'est pas évident de trouver un éditeur. De deux, s'il est publié, il y a de fortes chances qu'il passe inaperçu et s'empile dans les nouveautés qu'on oublie le mois suivant. De trois, si, malgré tout j'ai quelques lecteurs, je doute que ça aille très loin. Mon livre sera sombre.

Sophie et Christian sont ébranlés par la dure logique du professeur.

— Vous avez beaucoup contre vous, affirme, Sophie. Mais un écrit reste. Les temps changent, les valeurs aussi. Un témoignage reste toujours une bouée pour quelqu'un. Il y en a beaucoup qui sont perdus dans notre monde immense. Peut-être vous comprendront-ils plus que vous ne pensez. On a beau dire, on a beau imaginer le futur, à la fin on est souvent surpris. N'y pensez donc pas. Faites ce que vous avez à faire et vous verrez bien la suite. En tout cas, vous aurez au moins deux lecteurs et bien des heures de bonne compagnie.

— Merci à vous de ces bons mots.

— Je partage la vision de Sophie, mais là je dois vous interrompre, car c'est l'heure. Étienne nous attend.

Le professeur est interloqué. Christian sort du panier

à pique-nique son portable. En moins de deux, avec sa clef USB, il se retrouve sur Skype avec Étienne et Malika.

— Salut vous deux, comment allez-vous ?

L'entrée du son n'est pas parfaite ni l'image de la webcam, mais on est bel et bien relié.

— Nous allons bien. Nous suivons notre merveilleux maître dans la paix et la bonté.

— Étienne, renchérit Christian, nous ne sommes pas ici pour une leçon spirituelle. Le professeur est avec nous.

— Ça va, monsieur Landurand ? Christian ne vous fait pas la vie trop dure ?

— Non, pas du tout ! Il est pour moi une source continuelle de remises en question. Nous disions de lui qu'il était un esprit quantique. Eh bien, ça continue. Voilà qu'il te fait surgir d'un adieu que je pensais irrévocable. Je suis très content de te revoir. Où es-tu présentement ?

— Nous sommes dans un magnifique jardin à Thane Creek, rempli d'oiseaux, il est neuf heures du soir. Il fait bon. C'est une banlieue de Mumbai. Nous sommes de passage. Notre maître donne beaucoup de conférences, et nous sommes ses deux organisateurs.

— C'est bien, Étienne. L'Inde est un pays fascinant. Ça serait bien qu'on aille un jour te retrouver là-bas.

— Ça serait super. Malika aimerait beaucoup vous rencontrer. D'ailleurs, la mère de Malika est veuve et aime bien les Occidentaux.

— Ah bon, Étienne, je vois que tu as des plans pour ton vieux professeur.

— Bien sûr, pourquoi pas ?

Sophie et Christian rient de bon cœur. C'est donc vrai, cette histoire de village global. C'est devenu une réalité sans qu'on y pense. Les distances ne sont plus un obstacle à la réunion mensuelle des amis. Seuls les fuseaux horaires compliquaient un peu les échanges.

— Avez-vous des nouvelles de Jean-Luc ? demande Étienne avec une certaine mélancolie.

— Hélas, non, se désole le professeur. Il ne parle plus aux vieux copains. Nous sommes, je pense, un peu trop excentriques, et probablement embarrassants à ses yeux. Il progresse dans l'échelle sociale, et nous, on fait du sur place. Tu comprends ?

— Je vois, mais ça m'attriste. S'il savait comme tout ça n'a pas d'importance. S'il savait à quel point le réel est autrement plus profond qu'il ne le croit.

— Ah ! je sens, dit ironiquement Christian, que nous allons finir par l'avoir, notre leçon. Bon, de toute façon, nous n'y échapperons pas, alors vas-y, mon pote. Illumine-nous.

Étienne semble plus calme et plus détaché qu'autrefois. Habituellement si théâtral, il sourit simplement aux paroles de Christian. On croirait un vieux rishi.

— Imaginez, mes amis, le changement dans vos vies, par la certitude grandissante de l'immortalité. Votre essence spirituelle indestructible dans ce jeu cosmique. On nous a dit que dans notre monde désenchanté tout n'est qu'énergie perdue dans l'espace et le temps. Un monde à la dérive sur le néant. Une conscience qui n'est que l'émergence d'une chimie complexe. Un hasard dans un voyage au bout de la nuit.

— Excuse-moi de t'arrêter dans ton élan, mon cher jeune yogi, dit le professeur, mais tu deviens poète. C'est bien !

— C'est plus que de la poésie pour moi, professeur. Je ressens la détresse de notre vision contemporaine, dans laquelle nous sommes bloqués. Je commence à voir la faille dans notre représentation du réel. Je vis près de femmes et d'hommes habités par une autre vision du monde. Ils

démontrent quotidiennement par une attitude hors du commun, par une bonté inimaginable, par une paix intérieure, par une compassion, par un calme souverain cet immense amour qui transforme leur regard en pure lumière. Notre maître ne dit jamais : fais cela, suis cette règle, prie aveuglément. Il dit : expérimente. Il conseille. Il renseigne sur les obstacles, les pièges, les illusions, les détresses. Il dit souvent, quand il me voit peiner dans mes contradictions : « Je ne sais pourquoi la seconde naissance est tellement difficile à atteindre, mais, lorsque tu y arriveras, tu découvriras une merveille au-delà de tous les mots. » Un jour où je me sentais particulièrement accablé, incapable de cheminer, alourdi par mon mental qui ne voulait plus lâcher prise, il me regarda sévèrement en me disant : « Crois-tu que traverser la mort debout soit une simple tâche ? Alors, cesse de t'apitoyer sur toi-même et travaille à ta libération du connu. »

— Toutes ces paroles, reprend Christian un peu sèchement, c'est bien beau. Mais, vu d'ici, l'Inde, ça semble un pays dont les contradictions sont de plus en plus grandes et accablantes. Comment peux-tu réconcilier la nouvelle Inde des riches entrepreneurs avec la pauvreté extrême qui tue tous ces naufragés du Gange ? Je ne comprends pas que toute cette misère ne te fasse pas crier à l'injustice et ne te scandalise pas.

— Ne va pas trop vite en affaire, Christian ! Je ne suis pas aveugle à la souffrance. Bien au contraire ! Mais tu ne peux comprendre si tu n'es pas ici. Ces gens sont différents. Quelque chose en eux transcende l'injustice. Le lotus pousse dans la boue. C'est de l'Inde que va surgir la prochaine révolution conceptuelle. L'Inde porte le flambeau de la vie nouvelle. L'Inde sauvera le monde de son aveuglement. La tradition des Vedas, depuis des temps reculés, annonçait déjà l'âge de fer où toutes les valeurs seraient inversées. C'est

notre époque. Ce qui se passe aujourd'hui était attendu. La parole des rishis va s'élever bientôt, et, dans la tourmente qui mettra le monde à genoux, une nouvelle renaissance va éclore.

— Enfin, Étienne, dit Christian d'un ton un peu moqueur, tu ne vas pas me dire qu'un pays où il y a encore des intouchables va sauver le monde. Je pense que tu commences à être sous l'emprise d'une forme d'endoctrinement subtile, et c'est dommage que Jean-Luc ne soit pas là pour te secouer un peu.

— Pas du tout. C'est toi, Christian, qui n'entend rien. Tu ne vois rien. Sors de ton carré de sable, sors de ta lune, sors de ta bulle.

— Je vois, dit le professeur, que notre pacifique et jeune yogi a encore beaucoup d'Étienne en lui. Je trouve ça rassurant. Mais pas la peine de vous bagarrer sur une prophétie. Une chose est sûre : le monde va mal. Et peu importe d'où viendra la libération, il faudra de plus en plus être conscient de nos chaînes de réactions planétaires. La vague de nos actions et de nos inactions se propage à une vitesse phénoménale. Ce n'est pas le temps de juger et condamner, mais le temps de ressentir et réconcilier. Je veux bien écouter tes vieux rishis, mais permets-nous de garder une distance critique.

— Comme toujours, professeur, vous avez raison. Je m'emporte encore comme avant. Je veux être plus sage, mais c'est difficile de s'apprivoiser soi-même. La prochaine fois, je laisserai parler Malika, qui a beaucoup plus de profondeur que moi. C'est pourquoi elle est discrète. Mais là, je vois que mes batteries sonnent l'alarme, et je vais devoir interrompre la communication. On se reparle dans un mois, peut-être. J'enverrai un mail à Christian et…

L'écran se brouille, au grand déplaisir de Sophie.

— Zut! dit-elle. J'aurais bien voulu que cette conversation passionnante se poursuive. Votre ami, il n'est vraiment pas comme les autres.

— Il a toujours été spécial, notre grand Étienne, acquiesce Christian. Je suis bien content qu'il ait repris contact. J'aurais aimé que Malika dise quelques mots. Cette fille a un visage intrigant et mystérieux.

— C'est vrai que son visage étonne, approuve Sophie. En tout cas, les gars, si vous décidez une petite randonnée en Inde, vous me le dites. Je vous suis !

— D'accord ! s'exclame le professeur, nous irons ensemble dans ce pays étrange, mais de grâce pas dans la saison chaude, car je n'y survivrai pas.

— Eh ! regardez, le ciel se couvre, dit Sophie, je crois qu'on ferait mieux de plier bagage et de rentrer avant que l'orage nous tombe dessus.

Les trois descendent de la montagne. Ils n'ont plus tellement le goût de parler. Chacun ressent le besoin du silence, uni par ce bel après-midi. Le calme règne. Une brise légère caresse leur visage. L'air est délicieux comme celui d'une campagne, bien qu'à quelques pas du centre-ville. Sophie prend par le bras ses deux compagnons, qui la dépassent d'une bonne tête. Elle écoute le vent dans les arbres. Elle ressent une certaine mélancolie, qui habite ses deux nouveaux amis et sans savoir pourquoi elle éprouve le besoin de fredonner :

À la claire fontaine m'en allant promener
J'ai trouvé l'eau si belle que je m'y suis baigné
Il y a longtemps que je t'aime, jamais je ne t'oublierai

Dans la tête de Christian, il y a un chœur immense qui accompagne la douce mélodie. Le professeur mêle sa voix un peu rugueuse à celle de Sophie. Et la montagne invite le vent et les oiseaux à poursuivre la douce mélodie.

C'est la vie

Au bas de la montagne, dans son nouvel appartement sur l'avenue du Parc, Madeleine peste contre sa garde-robe trop étroite. Elle ne sait plus comment y entasser ses vêtements. Les petits détails insignifiants sont à la fin ceux qui lui font le plus mal, et lui infligent un sentiment d'échec. Quand elle s'assoit dans son petit salon, elle s'attend à voir surgir Pacha et Mousse. Mais ils ne viendront plus jamais se blottir contre elle. Ne plus pouvoir s'offrir ce qu'elle veut, être obligée de refaire un budget comme autrefois, tous ses petits tracas domestiques l'agacent et la tourmentent. Toutefois, quelque chose en elle s'apaise. Le poids des règles et habitudes de Frank qui lentement et sournoisement l'étouffait n'est plus. Elle retrouve son centre et se dit qu'une cage même dorée est une prison. Sa vision de Frank a complètement changé. Cet homme qui lui promettait un amour éternel, qui lui disait : « Pour rien au monde je ne voudrais te perdre » ne lui parlait plus, sinon qu'à travers un avocat. Le Frank du début, qui la troublait par la confiance et la force émanant de sa personne, par l'assurance qu'il dégageait pour la protéger toujours, se retournait contre elle avec une froideur terrible et une mesquinerie sans égale. « C'est quand même ahurissant ! Jamais je n'ai autant donné, jamais je n'ai autant fait de concessions pour

un homme, et c'est lui qui joue l'offensé. C'est moi qui défends mes droits fondamentaux, et il me traite comme si j'étais une mauvaise femme. J'ai toujours été franche et transparente avec lui. Quel homme injuste et sans cœur ! Sa force ne tient qu'à son entêtement et à son étroitesse d'esprit. Il est comme un bloc d'habitudes et de comportements réglés. Sa confiance en lui ne tient qu'à son manque de subtilité et n'est qu'une surface polie par sa bienséance. Il me faudra bien des bains brûlants pour que je ne sente plus l'odeur de sa peau sur la mienne. Comment ai-je pu être aveugle à ce point ? »

Madeleine, à travers cet échec, a néanmoins acquis une profondeur de vue. La veille, elle a assisté à un défilé de mode signé par la célèbre créatrice québécoise, Mariko Desjardins. Madeleine, qui a la nostalgie des belles choses, ne peut plus s'offrir ce genre de divertissement, mais cette fois-ci par chance elle connaissait l'organisateur du défilé, qui lui a offert une passe gratuite. À peine assise à une petite table dans le salon America du Reine Élisabeth, elle se voit offrir une bouteille de Champagne, par un homme seul dans la quarantaine, qui l'a suivie du regard dès son apparition dans le hall d'entrée. L'homme vient à sa rencontre et, très poliment avec des manières impeccables, lui demande si elle veut profiter d'une meilleure vue en se joignant à lui. Elle accepte et profite de sa soirée. Toutefois, elle n'est pas dupe du charme et de l'élégance. Ce nouvel homme d'affaires la courtise un peu à la manière de Frank, laissant voir par des tournures de phrases bien choisies l'étendue de son pouvoir. Une éminence grise, capable de tirer les ficelles. Un maître de la bourse ayant l'instinct d'acheter et de vendre au bon moment. Courtoise, Madeleine peut apprécier le défilé excentrique et merveilleux, mais est capable de voir la véritable nature de l'homme. En clair, un autre Frank.

Elle refuse son invitation à poursuivre la soirée dans sa suite et voit à sa surprise qu'il n'a pas l'habitude du refus. L'éclair de sévérité qui glisse sur son visage confirme à Madeleine qu'elle a vu juste. Elle ne peut s'empêcher de lancer une grivoiserie. « Je vous remercie, monsieur, de votre agréable compagnie. Pour le reste, je vous conseille une agence d'escortes. Montréal n'en manque pas, et je suis certaine que vous pourrez trouver chaussure, à votre pointure. » L'homme est quasi foudroyé sur place, et Madeleine lui tourne le dos brutalement. C'est Frank qu'elle aurait aimé gifler en fait, mais, à défaut d'atteindre son ex-mari, ce geste lui procure un malin plaisir.

Baba a retrouvé le courage de poursuivre son petit commerce sous le nom de Café de Laure. Le vrai prénom de Mama quand il l'a courtisait. Des centaines de photos de Laure tapissent les murs de son café. Christian arrive avec Sophie.

— Monsieur Christian, ça me fait plaisir de vous voir.

— Je te présente Sophie.

— Ah ! Je vous aime déjà, mademoiselle, et j'offre le café crème. Agathe, la cousine de Laure, va venir prendre soin de vous, et dès que je peux je viens vous voir. Il y a tellement de monde aujourd'hui que c'est pas croyable.

— D'accord, Baba, va vite à tes clients. On se parlera plus tard.

— Il est vraiment sympathique, ton copain, reprend Sophie. On voit qu'il t'aime bien. C'est une amitié surprenante. Vous êtes tellement différents.

— Oui, c'est vrai, nous sommes à l'opposé. Je ne sais pourquoi, dès le premier jour j'ai noué une amitié avec cet

homme. Il a des qualités surprenantes, et à ses heures il lance des paroles qui nous font réfléchir. Un jour, il me disait que ce qu'il trouvait le plus séduisant chez Mama, pardon, Laure, c'est sa bonté.

— En effet, c'est inattendu. Si tous les hommes étaient comme lui, le monde serait bien meilleur. Mais je pense que ce n'est pas pour demain. N'est-ce pas, Christian ?

— Je crois, Sophie, que tu sous-entends quelque chose ?

— Ne crois-tu pas qu'on devrait parler d'un sujet qui est un peu entre nous deux ? Tu sais bien de qui je veux parler. Que reste-t-il de cette aventure ?

— Écoute, je ne sais pas trop quoi te dire à propos de Madeleine. J'étais fasciné par sa beauté. Je l'ai imaginée plus que je ne l'ai connue. J'ai eu du mal à accepter qu'elle ne m'aime pas. Je ne peux pas expliquer son pouvoir sur moi, ni sur les hommes en général, mais disons qu'elle ne passe pas inaperçue où qu'elle aille. C'est quelque chose de physique, mais je crois qu'il y a aussi un autre élément d'ordre mental. Je ne sais pas à quoi ça tient. C'est difficile à décrire.

Agathe arrive avec les deux cafés crème et des petits gâteaux maison. Les clients sont plus nombreux que jamais. Parfois Baba s'arrête un instant pour contempler sa Laure. Il semble lui faire un clin d'œil et lui dire : « Tu vois, je n'ai pas abandonné ton rêve. »

— Je suis surpris qu'elle ait eu un tel effet sur toi. Je peux comprendre que bien des hommes tombent sous le charme d'une séductrice. Là, tu as suivi comme les autres. Décevant, dit Sophie avec un air narquois, mais humain tout de même

— Eh bien, peut-être que c'était différent pour moi. En apparence, je suis tombé dans le piège, mais qui peut vraiment savoir ? Il faudrait lire dans les pensées de Madeleine, et c'est très difficile.

— Pourtant, tu es poète, tu as beaucoup d'imagination… Ton ami Étienne dirait que ce fut le souvenir d'un amour passé dans une autre vie.

— Tu crois à ces choses ?

— Non ! Mais je ne demande qu'à être convaincu. Imagine l'amour qui traverse le temps et la mort.

— C'est romantique en tout cas.

— Pourquoi n'as-tu jamais tenté de la revoir ? C'est incompréhensible.

— J'ai laissé tout à la dérive y compris ma vie durant de longs mois. Son souvenir m'a habité, m'a déchiré, j'ai espéré qu'elle me ferait signe. Je ne sais même pas si elle habite encore Montréal. Son silence m'a brisé, mais j'ai survécu. J'ai résisté malgré moi. Cette résistance inattendue m'a fait prendre conscience d'être moins faible que je ne le pensais. Je suis sorti. J'ai rencontré Baba par hasard, et son malheur si profond m'a renversé. Je l'ai aidé, et ça m'a donné à moi-même un appui pour me tenir debout de nouveau.

— C'est une belle histoire. Je comprends mieux votre amitié. C'est chouette. Aimerais-tu savoir ce qui est arrivé à Madeleine ?

— Je m'en doute un peu. Elle s'est trouvé un bon parti comme on dit.

— Pas du tout ! lance Sophie. Sa vie n'a pas été aussi simple que tu crois.

— Qu'en sais-tu ? Tu ne la connais pas.

— Le monde est petit, reprend Sophie avec un grand sourire. Figure-toi que mon ex-belle-sœur, Martha, la connaît, ta Madeleine.

— C'est pas possible, dit Christian complètement dérouté par la nouvelle.

— Pourtant, il en est bien ainsi. Martha t'a remarqué dès le premier jour où tu es entré au Spleen Café. Mais

toi, tu n'avais des yeux que pour ta beauté du Square. Elle a épousé un certain Harrington, mais ça n'a pas fait long feu. Ils ont divorcé presque aussi rapidement qu'ils se sont mariés.

— C'est incroyable ce que tu me racontes.

— On peut dire ça sans exagérer, mais ce qui m'importe, c'est de savoir ce que toi, tu veux. Madeleine a dit à Martha qu'elle garde un bon souvenir de sa relation avec toi. Tu as donc peut-être encore une petite chance d'aller vers ta dulcinée.

— Non merci ! Je n'y tiens pas. Le Don Quichotte a compris sa leçon. Les moulins à vent ne tournent plus dans ma tête. Je n'ai pas ce qu'il faut. Et réciproquement. C'est fini. J'ai tourné la page.

— Et si je te disais qu'elle est de retour au Spleen Café, depuis hier. Va donc voir si tu es si fort !

Sur le coup, Christian est secoué. Une souffrance ancienne le pince au cœur, mais il se reprend.

— Je préfère faire un bout de chemin avec toi, si tu veux ?

— On a vu mieux comme proposition. Je crois que tu as épuisé tes munitions, dit Sophie en se moquant de Christian.

— Écoute, Sophie, tout ce que je peux dire, après mes déconvenues, c'est que j'aime ton intelligence.

— C'est déjà un peu mieux. Le poète passe du cœur à l'intelligence ? J'espère que je vais te permettre d'en faire la synthèse. On verra bien. J'accepte, malgré tout, ta timide proposition. Je crois que je vais demander à Madeleine des leçons particulières, dit Sophie avec beaucoup d'ironie.

— Tes yeux gris deviennent troublants. J'ai l'impression que tu sais tellement plus de choses que moi. Que tu vois plus loin que je ne perçois ! Que l'âme humaine n'a

plus de secrets pour toi. Que tu as choisi d'aimer les autres sans les juger !

— De plus en plus charmant. Le poète n'est pas tout à fait mort à ce que je vois. Tant mieux, c'est encourageant. Mais tu ne nous fais aucun bien en refusant de la revoir. Tu entretiens un doute en moi.

Le Café de Laure est maintenant complet. Baba n'a plus sa nonchalante démarche. Il est devenu agile, mais dans son regard transperce encore une douleur que ses clients amis perçoivent. « Merci, monsieur Christian, dit-il en s'arrêtant un peu pour saluer son ami. »

— Je n'ai rien fait, insiste Christian, c'est toi qui as un courage fabuleux.

— Quand vous ne pensez pas trop, vous êtes à votre meilleur. Vous allez découvrir ça, mademoiselle Sophie, et vous m'en donnerez des nouvelles. Après ma dernière conversation avec monsieur Christian, dans le petit parc à l'arrière, j'ai repris de l'espoir. J'ai entendu : « La liberté, c'est ce qu'il nous reste quand on n'a plus rien à perdre. » Je suis certain que c'est venu de Laure pour m'encourager à continuer le Café.

— C'est la traduction exacte d'une phrase célèbre de Janis Joplin dans Bobby Mcgee, souligne Sophie.

— Ça alors ! C'est vraie, Laure adorait cette chanson, mais moi, je comprends rien à l'anglais. J'ai déjà assez de misère avec le français, faut pas m'en demander trop. C'était donc vraiment un message de l'au-delà. N'est-ce pas, monsieur Christian ?

— Bien sûr, Baba, affirme Christian sur un ton qui ne laisse place à aucun doute.

— Il faut que je vous laisse, car Agathe me fait signe. La pauvre, elle est débordée.

— Baba est charmant, reprend Sophie. Sa Laure est quasi parmi nous. C'est étrange comme sensation.

— Oui, comme si la vie était ailleurs, s'inquiète Christian.

— Que veux-tu dire ?

— Nos ambitions, nos rêves, nos désirs, notre temps déjà compté ; je me demande à quoi tout ça rime. Qu'est ce que nous sommes vraiment ? Pourquoi quelque chose plutôt que rien ?

— Tu es un drôle de phénomène ! Baba l'a bien dit : tu penses trop. Nous sommes des humains dans la vie, voilà tout.

— Tu en es certaine ? Peut-être que nous n'existons pas ? Nous sommes des personnages dans le roman inachevé du professeur ? Complètement fictif, sans aucune profondeur ? Nous ne sommes qu'ombres dans les cavernes de son esprit. Lui seul est réel. Il nous a inventé pour tuer sa solitude. Il n'a jamais rien fait que tourner autour du carré Saint-Louis. Il n'a jamais eu le courage d'affronter la vie. Il est passé à côté de tout et il nous rêve. Nous sommes ses créatures. Mais là, il nous abandonne. Il n'en peut plus de faire tourner ses moteurs à vide. Il ne décolle jamais. Il laisse tout tomber. Mais si notre créateur laisse tout tomber, il faut poursuivre pour lui. Nous lui devons bien ça. Nous devons achever sa création. Il a besoin de nous.

— Dis donc, toi, un peu plus, et je me mettais à croire ton histoire. Je vois qu'il n'y a pas qu'Étienne qui fait du théâtre dans votre groupe de cinglés. Tu en es bien capable, toi aussi. Tu m'as fait peur. J'ai tellement le goût de vivre, ce n'est pas le moment de me faire disparaître.

— Pardonne-moi, je délire un peu quelquefois.

— C'est le moins qu'on puisse dire. Je le sais maintenant. Mais au fait, as-tu des nouvelles du professeur ?

— Rien de bien encourageant. Il en arrache avec son livre. Il n'arrive pas à se libérer de son passé, du poids de ses

échecs, de sa déception de n'être que lui. Je crains que le carré Saint-Louis soit son seul royaume. Étienne et Malika ont renouvelé leur invitation, mais il ne veut pas se déplacer. La mère de Malika aimerait le rencontrer, mais il ne bouge pas. C'est triste, mais on ne peut rien pour lui.

— Dommage ! C'est un homme tellement attachant. Je ne peux croire qu'il en restera là dans ses murs.

La vie reprend son souffle au Café de Laure. Il y a des joies, des rires, des regards animés. L'espoir s'est ancré au lieu, et ceux qui viennent pour s'y reposer repartent le cœur plus léger. Christian a convenu de revoir Madeleine. Sophie a insisté. Ici commence la grande route de la vie qui ne s'achève jamais. Il y a toujours des passants. Il y en a qui tombent et ne se relèvent plus, mais toujours d'autres reprennent le chemin avec autant d'espoir.

L'été indien

Bien que les saisons passent et repassent, elles ne sont jamais tout à fait semblables. Martha ne se rappelle pas avoir vécu un été indien aussi magnifique. Les couleurs accrochées solidement aux arbres invitent à contempler leur toile immense fixée sur un bleu infini.

Le retour de Madeleine a redonné au Spleen Café tout son charme, mais des choses subtiles ont changé. Un peu moins d'assurance mais le regard de la louve reste puissant. Elle demeure flamboyante avec sa chevelure d'or pur, son sourire toujours envoûtant. Ensuite, Martha semble un peu moins triste. Elle demeure sombre et grave, mais elle boit moins. Il lui arrive même de rire des âneries de Roger.

Il y a peu de monde au café. La soirée est trop belle. Les gens préfèrent profiter des dernières clartés, sauf évidemment les fidèles du bar.

— Les filles, il semble que je vais vous avoir à moi tout seul, toute la soirée. Quand il fait trop mauvais ou trop beau, c'est pareil. La dernière fois que c'est arrivé, vous m'en avez fait arracher. À soir, j'espère que vous serez gentilles.

— Ne t'en fais pas, mon Roger, Martha et moi on va te traiter aux petits soins. Après tout, tu es notre seul homme.

— C'est bon de l'entendre. Hélas ! ce soir je ne peux vous soutenir au shooter, car ma dernière blonde m'a coûté très cher. Là, je paye mes dettes.

— C'est correct, je prends la relève. Mon divorce est officiel et j'ai gagné une petite pension. C'est mieux que rien. Fêtons ça !

— Je ne comprends pas, interroge Roger, que tu n'aies pu lui tirer plus d'argent que ça, à ton imbécile de millionnaire.

— T'essaieras de plaider la cause d'une femme qui refuse de faire un enfant à son mari, et tu verras comment on traite une femme qui ne suit pas le chemin normal. Le juge m'a regardé comme si j'étais une abomination. Heureusement, mon avocate a trouvé un précédent, et le juge n'a pu m'enlever le droit à une pension alimentaire. Néanmoins, il l'a réduite au minimum, car, évidemment, je n'avais pas d'enfant à charge.

— C'est surprenant, souligne Martha, car, aux États-Unis, j'ai l'impression que les ex-femmes de riche sont mieux traitées.

— Peut-être bien, mais ici, si tu ne veux pas être une faiseuse d'enfants, quand t'es mariée, tu passes pour une dénaturée.

— Ces gars qui en ont plein les poches ne sont pas commodes. Habitués à commander, ils n'aiment pas qu'on les contredise. T'aurais mieux fait, ma belle, de garder ton jeune poète, lui ne t'aurait pas embêté avec sa descendance.

— Sur ça, Roger, t'as raison. Christian m'aurait compris tout de suite. C'est un doux, un sensible. Il aurait fait n'importe quoi pour moi. Je me demande ce qu'il devient ?

Martha soudain se cabre. Elle pense à protéger Sophie. Elle craint le pouvoir de Madeleine.

— Ne te soucie pas de lui. Il va très bien depuis que tu l'as quitté.

— Qu'en sais-tu ? Tu n'as pas vu son visage quand il m'a croisé avec Frank. J'ai cru qu'il en mourrait.

— Bon, t'as rien fait pour lui, et c'est tant mieux. Il t'a maintenant oubliée et il est entre de bonnes mains.

Martha raconte avec beaucoup de détails l'histoire de Christian et Sophie. Elle n'arrête pas de souligner comment ces deux grands esprits devaient forcément se rencontrer, ce qui met Madeleine en rogne.

— Arrête avec ton intelligence ! Un homme n'a jamais aimé une femme pour ça. Et d'ailleurs le professeur, grand ami de Christian, et pas moins intelligent, me disait que son jeune protégé avait besoin d'une femme plus concrète, pour le diriger. Ce n'est pas une actrice qui va le ramener sur terre. Deux rêveurs ensemble, ça fait des cauchemars. C'est bien plus une femme de ma trempe dont il a besoin.

— Ne mets pas ton cul entre ces deux-là. Tu m'as compris.

— Ce que tu peux être vulgaire ! Ne t'énerve pas. Je ne suis pas une mangeuse d'hommes, et Christian ne m'intéresse plus. Je ne reviens jamais sur mes choix. J'exprimais une simple opinion. Après tout, je le connais un peu et j'ai mon dire.

— Tant mieux, si c'est comme ça.

Roger surveille avec intérêt la conversation. Martha l'étonnera toujours. « Qu'est-ce que ça peut bien lui faire que Christian aime une ou l'autre ? Elle prend toujours la défense du plus délicat. C'est vrai qu'elle a du cœur, notre gitane. » À l'arrière-plan, joue *Wild Horses.* L'harmonie des guitares inspire Roger. « Tu es belle. » Martha le regarde, surprise mais flattée. Elle pense : « Se peut-il que le plus près soit celui que je ne voyais pas ? » À ce moment, Christian entre, paisible et souriant. Ce n'est plus la même démarche qu'autrefois. Il se dirige, confiant, droit vers le bar.

— Je pense que vous êtes Martha, n'est-ce pas ?

— Oui, Christian, c'est bien moi, et voici un ami, Roger.

— Ça me fait plaisir de vous saluer. Sophie me parle souvent de vous, et j'ai l'impression d'être votre ami depuis longtemps.

— Écoutez, assoyez-vous avec nous, quelques minutes. Je vous offre un verre.

— Non merci. C'est gentil à vous, mais je ne fais que passer. Sophie veut vous inviter avec votre ami Roger. On aura alors plus de temps pour faire connaissance. Là, je suis venu pour parler à Madeleine. Excusez-moi.

À ces mots, le visage de Martha s'assombrit. Christian devine, et tout bas se penche à son oreille et lui dit : « Je fais ça pour Sophie. Ne craignez rien. » Quant à Roger, il se réjouit de l'invitation, même si Martha ne l'a pas relancé. Madeleine est surprise de voir Christian, si calme. Il s'avance en souriant.

— Bonsoir, Madeleine. J'ai appris ton retour et je voulais te parler. Notre dernière conversation fut un peu trop brève. Il y avait tellement à dire, mais disons que j'avais la gorge nouée.

— Tu as l'air bien, Christian. Ça me fait plaisir de te voir.

— Moi aussi. Je n'ai jamais aimé les portes qui se ferment brutalement. Je préfère les ouvrir, mais je comprends qu'il vaut mieux parfois empêcher les courants d'air. Alors, je ne serai pas long. Je voulais te remettre deux exemplaires de mon livre, La voix du poète, un pour toi et un pour ton père.

— Ah ! Tu as publié. Je te félicite.

— Pas vraiment. J'ai fait ça à compte d'auteur. Je ne suis pas dans le goût du jour. Et je m'en fous complètement. J'ai changé la fin. Le poète se détache de la croix. Tous ceux qui lancent leurs jets de haines sont frappés par leur propre violence. C'est plus fort ainsi, je pense.

— Je te remercie de l'attention. Je ne m'attendais pas à ça.

— Je dois te dire que j'ai hésité avant de venir ici. Néanmoins, je pense que je n'aurais pu finir ce livre sans toi. Une part te revient en quelque sorte. Et, sur une note moins triste, on peut conclure que mon bref et illusoire amour ne fut pas tout à fait pour rien.

— Tu es bien amer à travers tes mots. Je sens que tu m'en veux.

— Oui, mais ça me passera. Comment pourrait-il en être autrement ? Tu m'aurais demandé l'impossible, et je crois que je l'aurais fait si tu étais restée à mes côtés. Mille fois, j'ai écouté la chanson *I stand by you* en pleurant de rage et de dépit. Mais tu as changé d'homme comme tu changes de robes. Je me suis senti comme un vieux chiffon qu'on jette à la poubelle. As-tu seulement pensé, une seconde, comment je pouvais être mal dans ma solitude ? Tu m'as brisé par ta volte-face. Tu m'as achevé par ton silence prolongé. Durant une année, je me disais, elle va penser, elle va me rappeler, ne serait-ce que pour voir si je ne suis pas malade de désespoir. Non, tu n'as pas fait un geste.

— Christian, je regrette, mais il n'y a pas d'autres façons de rompre.

— Faux ! Il y en a mille autres. Et combien plus humaines ! De toute manière, ça n'a plus d'importance. J'ai survécu. Je suis maintenant libre. Je suis délivré de cette illusion. Surtout, je suis encore du côté de la poésie. Pas toi.

— Bon bien, reprend Madeleine, vexé par tant d'amertume, je crois que tu m'as tout dit. Je suis désolée de t'avoir tant blessé. Nos routes ne se croiseront plus.

— Adieu.

Christian quitte le Spleen Café pour toujours. Il salue Martha, qui a les larmes aux yeux. Elle a tout entendu. Elle est heureuse pour Sophie. Ce qu'elle craignait n'est pas arrivé. « Pour une fois, Bon Dieu, c'est juste ! »

La beauté du Square reste bien songeuse. Elle est ébranlée plus qu'elle ne veut le montrer. Son regard semble perdu dans les lointains gris. Quand elle lit sa dédicace, elle tremble un peu.

À toi, Madeleine
Qui fut une apparition au seuil de ma poésie
Ta beauté s'immobilise en moi
Comme un marbre froid.
Je n'ai plus de chemins qui mènent vers toi
Le temps efface nos désirs et nos amours

TABLE DES MATIÈRES

LE SPLEEN CAFÉ.....9
LE PETIT CHEVAL BLANC.....35
BABETTE.....49
NEIGES.....59
LA RENCONTRE.....75
UN CAFÉ CRÈME.....95
LA SAINT-JEAN.....111
UN HOMME OU UN AUTRE.....125
LE JOUR SOMBRE.....139
LE BONHEUR DES UNS.....147
VOYAGES.....175
DU HAUT DE LA MONTAGNE.....195
C'EST LA VIE.....211
L'ÉTÉ INDIEN.....221

Aux Éditions la Caboche

www.editionslacaboche.qc.ca

Humour

Maurice Nadeau	*Dictionnaire humoristique d'un libre penseur* *Dictionnaire humoristique d'un libre penseur, 2e éd.* *Dictionnaire humoristique d'un libre penseur, tome 2*

Mémoires

Henri Beaudout	*Les tribulations de Bob Brumas*

Poésie

Armande Millaire	*Si l'on s'arrêtait* *Au fil des jours* *Au gré du vent*

Récit

Lina Savignac	*Gens du voyage, une expérience de caravaning*

Roman

Marc Fleury	*Le Spleen du carré St-Louis*
Sylvain Goulet	*L'ermite millionnaire*
Lina Savignac	*Éva, Eugénie et Marguerite*
Lina Savignac	*Lili*
Lina Savignac	*Charles*
Lina Savignac	*La maison sur la grève*

Témoignage

Francyne Nadeau	*Le cancer a donné un sens à ma vie*

Thriller

Yvan Savignac	*Le projet Panatium*
Yvan Savignac	*La piste maudite*
Alain Trudeau	*Protocole*

Transcontinental

Achevé d'imprimer
en mars 2011 sur les presses de
Transcontinental Métrolitho
Imprimé au Canada

Les deux compagnons n'ont maintenant plus de différence d'âge devant l'incompréhension d'être en ce monde, au milieu de milliards d'étoiles. Ils se demandent combien d'humains sur la Terre, au même moment, se heurtent à ce mystère insondable. Combien se laissent emporter par cette griserie de l'invraisemblable, par cette joie de la conscience, au centre de la nuit des temps, d'avoir une sensibilité fragile, partageant avec l'autre le sentiment de l'immensité et la découverte de l'humilité au bord de l'infini ? Combien d'humains ce soir, au même instant, s'interrogent sur les fondements du *Big Bang* ou du *Big Crunch* à venir ! Un cycle infernal de lumières et d'ombres, de l'illumination de l'amour aux ténèbres d'une matière opaque fermée à jamais sur elle-même, une inconscience absolue. Un effondrement gravitationnel à l'échelle du cosmos, un trou plus noir que noir.

Marc Fleury, professeur associé, mathématicien et entrepreneur, il consacre le temps qu'il reste à la recherche et l'écriture. Il signe ici son premier roman.

9 782923 447438